

JACQUES SOUBRIER

# MOINES

ET

# BRIGANDS

DE L'ADRIATIQUE AUX  
MARCHES IRANIENNES



COLLECTION VOYAGES ET AVENTURES

J. SUSSE



**MOINES**  
**ET**  
**BRIGANDS**

DU MÊME AUTEUR

DE PARIS AU HOGGAR (Grasset, éditeur), *épuisé.*

SAVANES ET FORÊTS (J. Susse, éditeur).

LES TRÉSORS D'ARTABAN (Éditions de Montsouris), *épuisé.*

*A paraître :*

ESTHER (Nouvelles).

LES PATRICOLA.

JACQUES SOUBRIER

**MOINES**  
**ET**  
**BRIGANDS**

DE L'ADRIATIQUE AUX  
MARCHES IRANIENNES

J. SUSSE  
13, Rue de Grenelle, 13  
PARIS (8°)

*Il a été tiré de cet ouvrage  
50 exemplaires sur vélin BFK  
numérotés de 1 à 50.*

*Copyright by Les Editions J. Susse, 1945*

## CHAPITRE I

### **Bosnie - Albanie - Grèce**

Venise. Il fait nuit et si bon, si tiède... Sur le quai des Esclavons la lumière des cafés éclaire au hasard, dans la foule, des visages de jeunes gens, de jeunes filles, parmi des éclats de rires, des bouffées d'orchestre, des cris lointains de gondoliers...

Deux gamins chantent, en pinçant sur leur guitare trois notes par ci, trois notes par là. Fausses !... Mais on se persuade facilement du contraire. La vie est douce et calme, langoureuse comme la lagune moirée où se balancent dans l'ombre les profils apocalyptiques des gondoles.

Bientôt nous « lèverons l'ancre vers une exotique nature », vers les pays de légende, Constantinople, Chypre, Bagdad, la Perse... Pourtant, ici, n'est-ce pas déjà l'Orient ? Les façades à ogives du Palais des Doges et les icônes constellées de St Marc, les palais reflétés dans le Grand Canal comme leurs frères du Bosphore, nous ont déjà révélé son visage étrange et voluptueux. Dans la rivale de Ste Sophie, la splendeur des revêtements, le sombre éclat des dorures ternies par l'encens, et partout dans la ville elle-même, ornée des dépouilles de Byzance, ces souvenirs d'un passé riche en dominations maritimes et en lointains trafics, exercent sur le voyageur la même séduction, le même enchantement que jadis sur Desdémone, la belle Vénitienne, les récits orientaux de l'aventurier Maure.

Voici que le navire s'éloigne. Comme c'est facile, de partir !... Il y a bien eu quelques tracasseries pour les

visas. Mais au fond tout est simple, avec un minimum d'expérience, quand on sait, par exemple, que le Consulat de Turquie déménage à peu près tous les ans, qu'on y fait la queue pendant quelques heures et qu'on y réclame deux photos, que le visa palestinien se prend au Consulat d'Angleterre et le visa syrien à la Préfecture de Police, que les Consulats musulmans ferment le vendredi, qu'on doit présenter le billet de passage pour obtenir le visa égyptien et un certificat de compte en banque pour le visa iranien, que celui-ci exige un délai de huit jours — et souvent plus dans les périodes de calembours et de tension — et celui d'Italie quarante-huit heures, qu'il faut un visa spécial pour le Dodécanèse, de même pour l'Athos, et une autorisation expresse du Ministère de la Guerre turc (à demander à Ankara) pour les vilayets orientaux de l'Arménie...

Pour le reste, transports, tenue, bagage, pas de souci, pas de complications. Les choses s'arrangent toujours. Le bateau régulier manque ? Un pêcheur nous louera le sien, et, à terre, nous voyagerons surtout à pied. Dans le sac à dos : linge de rechange, sac de couchage, pharmacie, allumettes, lampe électrique, trousse de toilette, réchaud, aiguille et fil, papier, pellicules de photo et gourde d'alcool. C'est assez pour nous conduire au bout du monde, si l'en-  
vie nous en prend.

Trieste, Fiume, Zara, Sebenico, escales vénitiennes ; petites places d'opéra-comique où chantent les guitares sous les balcons ventrus.

On longe des rivages bas peuplés d'oiseaux de mer et le fauve chapelet des îles dalmates où régnait jadis la Sérénissime. Le bateau glisse sur une mer polie, luisante comme du celluloïd.

Sur le pont, parmi les marchandises, des caisses d'apéritifs portent cette inscription : « Vermouth X..., fournisseur du Pape ». Ça fait drôle.

A partir de Spalato, parcours en terre ferme à travers l'Herzégovine, parmi des montagnes pelées qu'on dirait mangées aux mites.

Voici Mostar et ses minarets et l'arc brisé de son vieux pont qui enjambe la Narenta. « La beauté de Mostar, disait au XV<sup>e</sup> siècle le poète Djemil Pacha, vizir de Bosnie, ne saurait être décrite par la plume. Le pont de Mostar, avec ses deux tours, ressemble à la voûte céleste... » On le dit aussi du dôme de Ste Sophie, pourtant bien différent.

Deux jeunes amoureux auraient été, dit-on, emmurés vivants dans une des piles, pour porter chance au pont, selon la coutume du pays. L'usage se perd, comme toutes les bonnes traditions. Il y a soixante-dix ans, les habitants d'un village voulurent le rétablir. Mais ils se contentèrent de voler, pour le sceller dans leur pont, un cadavre d'enfant. C'est ça, le Progrès.

Pays de Musulmans, qu'on peut appeler, au choix, « Croyants » ou « Infidèles »... Bavolet noir des femmes.

A l'hôtel Narenta, de bonne mine, personne ne parle français ; je fredonne au patron la « Truite » de Schubert, pour commander le menu, et il comprend.

Sac au dos, maintenant.

Affreux pays que cette Bielopolié, cette « campagne blanche ». Passé les vergers de Mostar, on entre dans le Karst : paysage de désolation ; rochers gris bleuâtre, craquelés, fissurés comme de la faïence. Pas de végétation, où à peine. La mer de glace en pierre, dirait M. Prud'homme. Par endroits, au milieu du calcaire gris, fleurissent les taches rouges de l'argile, de la « terra rossa ». Et sur tout cela règne un silence de désert, suffocant et lourd. Les cours d'eau, assurent les géographes, sont en sous-sol. Sûr qu'ils ne sont pas au rez-de-chaussée !

Quelques buissons, pourtant, donnent une note coloniale : des jujubiers et des fourrés de colutéas, résineux, hérissés, qui sentent chaud. Des moutons jouent à cache-cache derrière les hautes touffes et laissent des mèches

de laine aux épines. La montagne, alentour, est aride, desséchée, défigurée par des pentes d'éboulis blanchâtres, vilaines comme des cicatrices.

Puis le sentier s'élève, traverse des bois de chênes à l'odeur d'humus mouillé, baignés d'une pénombre limpide et solennelle. Des clairières s'ouvrent soudain, immenses et vides, où des démons pétrifiés se reposent. Quelle solitude ! On oserait à peine élever la voix. Et je prends ma canne ferrée par le milieu, de peur qu'elle ne sonne sur les pierres. On monte encore pour atteindre enfin ces sommets grandioses où le vent seul a le droit de parler.

Dans les hauts pâturages, autour des bergeries basses couvertes en bois, les hommes font le fromage, aidés par des jeunes, blonds, dont la nuque rase est comme moirée. Les femmes se cachent.

Descente parmi les moraines qui ressemblent à d'énormes dragées. Sur la pente en face, les moutons, grosses larves, dévalent vers le ruisseau.

Deux sortes de maisons : celles de la montagne, pittoresques, avec leurs écailles de bois qui ont pris une teinte grise, argentée, soyeuse, et leurs moëllons disjoints ; et celles des villages, toutes bêtes, carrées, blanches, qui ressemblent à de petites gares de tortillard départemental.

Passage au lac de Borké. La légende veut que dans ce vallon solitaire ait habité jadis une tribu de mécréants inhospitaliers. St Sava, chassé par eux, aurait, dit-on, pour les punir, fait jaillir les eaux du lac où ils furent tous engloutis. Sauvés pourtant de cette autre Mer Morte, une veuve et ses fils allèrent fonder un peu plus loin le village de Konitza où nous passerons.

On monte en lacets, comme une fourmi sur un tire-bouchon.

Malheureux bergers ! Dire qu'il leur faut descendre 2.000 mètres et les remonter pour s'acheter deux dinars de fil !

A Konitza, sur la Narenta, le paysage s'élargit entre des collines arrondies couvertes de végétation ; de loin en loin, dans les villages, les blancs minarets pointent vers le ciel.

C'est ici le pays des Bogoumiles, ces Albigeois, ces Manichéens de l'Europe centrale, aujourd'hui anéantis après d'atroces persécutions, la plupart convertis à l'Islam. « Là où est l'épée, là est la Foi »...

Après une remontée dans les alpages, nouvelle nuit à la belle étoile. Les livres disent qu'il y a des ours. Mais les bergers disent qu'il n'y en a pas. Et il faut plutôt croire les bergers.

On se réveille sans se rappeler où on est.

Vue sur le cirque de Jablanitza, carrefour de vallées grandioses, hérissées de pins comme d'arêtes de poissons.

Vallée de la Doljanka. Hameaux de misère. Les femmes marchent à plat dans des sandales et portent d'épais bas de laine ; dans leurs robes sans taille, elles paraissent toutes carrées. Un tablier de laine sombre tombe sur leurs genoux et des pantalons bouffants dépassent sous la robe. Elles ont une coiffure haute, brodée, d'où tombe un voile, et maintenue par une jugulaire en perles de couleurs rappelant certains bonnets russes. Avenantes, même jolies, elles filent sur le pas de leur porte de la laine tantôt blanche, tantôt noire. Les hommes portent un long gilet marron foncé, sans manches, en laine grossière, des jambières et des sandales pointues, les opankas balkaniques.

Solides et taciturnes ; leur sueur sent la terre.

Vallée de la Dreznica où l'on n'a le soleil que quelques heures par jour.

Retour à la mer. Raguse, l'Athènes dalmate ; port fortifié, bastions et remparts. Yachts et estivants.

En bateau. Les bouches de Cattaro, dans le brouillard bleuté, nacré, du matin, font penser à la baie d'Along — quand on n'y a pas été, bien entendu.

A partir de St-Giovanni-di-Medua, où aboutit la tragique retraite serbe de 1915, nous longeons à nouveau une côte basse, sablonneuse, bordée de tristes plaines, paradis des chasseurs de sarcelles. Des troupeaux de buffles noirs, immergés jusqu'à l'échine, sommeillent. Plus loin seulement, au fond du Canal de Corfou, la côte se relèvera pour former l'âpre chaîne de Chimaera Mala, la redoutable Acrocéraunie célèbre par ses tempêtes, maudite par Horace, et au sommet de laquelle tonnait le Jupiter « lanceur de foudres ».

A Durazzo on débarque parmi les Tziganes débardeurs aux figures de pain d'épices et aux tignasses luisantes. Les poils noirs de leur poitrine passent par touffes entières à travers l'ouverture de leur chemise.

Shqiptare ! L'Albanie... La « Zeta » du Moyen-Age... Drapeau rouge à l'aigle noir, médiéval, byzantin.

Que de noms français nous accueillent sur ce rivage ! C'est Robert Guiscard et Bohémond ; Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, petit-fils de Louis le Gros, et Philippe Chinard, ce seigneur de Chypre au nom de paysan, amiral d'outremer marié à la belle-sœur d'un Comnène, qui mourut poignardé par sa femme et dont la tête fut exposée dans un plat d'or. C'est Hugues Chabot et Jacques de Baligny, et Louis, comte de Beaumont-le-Roger, frère de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Et tous ces Baltcha, souverains serbes issus de la famille française des Baux-en-Provence, qui au XV<sup>e</sup> siècle dominèrent Raguse et l'Albanie. Bien d'autres encore, comme le général Roze qui, en 1797, épousa à Janina la belle Zoïtza, au milieu de réjouissances orientales qu'accompagnait le chant de la Carmagnole. Aventure joyeuse et colorée qui allait se terminer dans le sang : l'année suivante, trahis, décimés, les derniers

soldats français, obligés à écorcher et à saler les têtes de leurs camarades tués, furent conduits, pieds nus, sans boire, à Janina puis à Constantinople où ils moururent d'épuisement. Le Ciel devait les venger : le responsable de ces cruautés, « Ali Tépéléni, lumière des lumières », comme l'a chanté Victor Hugo, périt trente ans plus tard de la plus atroce manière, et sa tête tranchée, sa tête de vieillard de quatre-vingt-deux ans, allait être suspendue aux portes du Sérail.

Et Durazzo, l'antique Epidamne, témoin des luttes de César et de Pompée, puis des prédications de St Paul, où aujourd'hui nous abordons, ne vit-elle pas flotter pendant plus d'un siècle sur ses murailles byzantines la bannière fleurdelysée des Comtes d'Anjou, rois de Naples et de Jérusalem ?

En 1913, ici encore, à Durazzo, c'est sur le yacht du duc de Montpensier, arrière petit-neveu, lui-même, de Charles d'Anjou, prince de Morée, le frère de St Louis, que s'embarquait Ismaïl Kémal, champion de l'unité albanaise, pour aller défendre à travers l'Europe l'indépendance de sa patrie, enfin libérée de la domination turque. En 1916, à Korça, lors de notre occupation, quand fut proclamée la république, on décida que le drapeau traditionnel porterait en banderolle les trois couleurs de France. Et de nos jours, ultime reflet de ce passé, c'est au lycée français de Korça que s'est instruite la jeunesse intellectuelle albanaise.

Qui le sait ?

Un « coup d'auto » nous mène à Tirana, où les bâtiments modernes des ministères et les hôtels luxueux côtoient de vieux quartiers qui rappellent Brousse ou Damas. Des avenues sans constructions et des constructions sans avenues. Dans les bazars, de grands vieillards osseux fument leur pipe au seuil des échoppes, et, le soir, tandis que s'allument les feux dans les campements de Tziganes, la voix bélante du muézzin s'élève dans la tiè-

deur alanguie du crépuscule. L'Albanie, ce champ de bataille traditionnel où s'affrontèrent l'Orient et l'Occident, a gardé de cinq siècles d'oppression turque une empreinte dont elle ne peut se libérer, quelle que soit sa rancune contre une tyrannie barbare et stérile.

Oui, malgré le campanile moderne et l'aérodrome, malgré les voitures américaines et le « Magasin du Louvre », c'est bien l'Orient des minarets et des bazars qui nous accueille, avec ses femmes voilées en bas de coton rose et vernis noirs, ses petites victorias poussiéreuses et son cri de guerre, le « Dieu-le-veult » des Infidèles : « Backchich, backchich !... » Dans les vitrines fleurit le couvre-pieds en satin piqué qui est à l'Orient ce que le parapluie est à l'Afrique noire et le tire-chaussettes violet au monde arabe : raffinement suprême et symbole même de prospérité. Demande-t-on un renseignement ? Pour répondre non, de la tête on vous dit oui... Ah ! nous y sommes bien, dans cet Orient crasseux, vicieux, feignant, bavard et superficiel, où tout est faux et trompeur, les bijoux, les drogmans, les sourires, les horaires des transports et le prix des tapis.

D'ailleurs, Tirana, n'est-ce pas « Téhéran », et son nom même n'a-t-il pas été choisi pour évoquer les victoires persanes de Suleïman Pacha ?

Il y a de tout, dans les cars albanais, pêle-mêle : hommes, femmes, puces, chèvres, édredons, pastèques et lits pliants. Chacun de leurs départs est un événement, chacun de leurs tours de roue un tour de force et chacune de leurs arrivées une tolérance du Ciel. Mon voisin de droite a la ceinture farcie de pistolets et de poignards qui me défoncent les côtes ; celui de gauche, un derviche barbu, ne tarde pas à dormir sur mon épaule. Il ronfle de toutes ses végétations, et elles se posent là ! Des végétations tropicales ! Un vieux tette son fume-cigarettes, et tout le monde chante, là-dedans, à plein gosier — pas le même air, naturellement.

Voici, sur la route de Scutari, Alessio, la Lyssos de jadis, qu'aurait fondée, dit-on, Denys l'ancien tyran de Syracuse, l'homme à l'oreille. C'est ici que mourut en 1467 Jean Castriot, prince de Moghlena : Skanderberg, le Cid albanais, léguant à Venise la tutelle de son fils. Onze ans plus tard les Turcs émiettaient ses ossements pour en faire des amulettes, si grande était sa renommée en pays musulman. Notre Ronsard l'avait chanté, et il fallut que son arrière petit-fils, le Marquis de St-Ange, dernier de ses descendants directs, fût tué à Pavie par des Français.

Scutari, la Skodra du roi Gentius, la Skodar de Mahmoud le Noir, a gardé de son passé belliqueux la vieille citadelle de Rosaphat. Elle tombe en ruines, ce qui me permettra de fournir aux journaux, avant peu, les premières photos des bombardements italiens sur l'Albanie.

Une légende racinienne s'attache à cette place forte. Conquête sur un prince serbe par Bajazet, celui-ci l'aurait rendue en échange d'une jeune fille dont la radieuse beauté faisait rêver le sultan dans ses palais de Brousse et d'Andrinople.

La forteresse domine le lac et le réseau de lagunes et de mārécages qui le relie à la mer. Parmi les herbes aquatiques vit une profusion de hérons, de grues et de sarcelles. On distingue des villages de pêcheurs, montés sur pilotis, coiffés de chaume, comme des cités lacustres de nos ancêtres et les huttes tahitiennes au bord des lagons du Pacifique. Les « lundras » des pêcheurs, barques plates aux extrémités relevées, glissent sur l'eau, chargées de poissons étranges, les ouklievas, métiés de sardines et de harengs.

A deux kilomètres de la ville, au pied de la citadelle, s'alignent les bazars turcs où apparaît déjà l'ambiance orientale : costumes bigarrés, chiens pelés, chevaux martyrs — sang et mouches — odeur d'ambre et de poisson pourri, de crasse et de suint, de poussière et de

viande grillée. J'achète un costume de fête albanais : une veste rouge à la hussarde soulignée de ganses noires, brodée d'argent et d'or en soutaches. Noir du deuil encadrant le rouge du sang versé sur les champs de bataille et vengé par les actions d'éclat : les broderies d'or. Pour compléter : une toque blanche, une chemise brodée, une ceinture multicolore, un pantalon de laine blanche à galons noirs. Ceux-ci ressemblent aux rubans de réglisse qu'à l'époque de mes classes j'achetais chez le concierge du lycée. Tout est neuf, sauf le pantalon. On ne peut pas trouver, paraît-il, de pantalon neuf. Et il gratte !

Les femmes de la montagne sont descendues pour vendre leurs produits, emmitouflées, engoncées, malgré la chaleur, les malheureuses, comme des esquimaudes, dans d'épaisses jupes noires à larges godets maintenues par une ceinture de métal. Et puis des corsages, des châles, des bas, des jambières, noirs toujours, et d'un affreux noir à reflets marrons : Madame Nanouk à un enterrement. Une lourde frange bombée de cheveux luisants déferle au ras des yeux. Sous leurs fardeaux énormes, ces femmes montrent un visage accablé.

Dans les Alpes albanaises. A Bogâ, petit village au fond d'un ancien lac, commence mon trajet à pied parmi les rudes tribus du nord (des gens qui, au siècle dernier, mouraient de mort violente dans la proportion de 70%).

Longues étapes en pleine nature sauvage, loin des routes.

Le sentier muletier gravit des pentes boisées de sapins et de hêtres, franchit des cois où la neige s'attarde. La route devient pénible et solitaire. Parfois on croise une caravane de petits chevaux agiles à longues crinières, — de vrais joujoux — avec une mèche laineuse en travers du front et des colliers de perles bleues — contre le mauvais œil. Les cordes et longues sont en poils de chèvre nattés. En tête marchent les femmes, courbées sous le poids des lourds berceaux qu'elles s'accrochent dans le dos. Deux

petits bras sortent des couvertures. On dit que les hommes les respectent ; mais ils préfèrent la conversation au coltinage — c'est normal. Eux, les Messieurs, suivent tranquillement, la cigarette aux lèvres, à cheval bien souvent, le fusil pendu à l'épaule et passé sous le bras, — ventre en l'air et gueule en avant — ceinturés de cartouchières, pittoresquement vêtus d'une culotte à pont, blanche galonnée de noir (elle a l'air de ne pas tenir et semble dater de leur première communion) et d'une veste brodée. Petit chapeau de clown en feutre blanc sur la tête ; grosses chaussettes de couleur et sandales pointues aux pieds. Ils calent leur bâton derrière les omoplates comme les ours dans les foires. De beaux hommes. Les ethnographes nous les présentent comme les spécimens d'Européens les plus réussis, avec les Ecossais. Lamartine les a nommés les « Circassiens de l'Adriatique ». Ce sont ces gaillards qui fournirent des mercenaires, indifféremment, à l'Espagne, à Venise et aux Turcs (à la France aussi, mais ce fut moins heureux). La Grèce leur doit les plus fameux héros de son indépendance, les Botzaris, les Tzavellas, les Karaïskaki, dont les lithographies ornent les bistrots de l'Hellade, furieux batailleurs chers à Victor Hugo, qui allaient incendier sur leurs brûlots la flotte turque ancrée dans les ports les mieux défendus.

Théti et sa petite chapelle de montagne ; murs blancs, pignons et toiture en écailles de bois cendrées par le temps. Le pays manque de prêtres : c'est un franciscain de Scutari qui dessert la chapelle. Catholiques et musulmans, se partageant le pays, ont dressé partout côte à côte le minaret et le clocher. Ce manque de cohésion religieuse, aggravé par le fractionnement géographique, a retardé l'indépendance du pays. La contrainte musulmane n'a pas eu raison du ferment chrétien.

La race elle-même n'est pas homogène. Les Tosques du Sud diffèrent totalement des Guègues du Nord. Les chrétiens toques sont en grande partie schismatiques,

et les chrétiens guègues adhèrent au rite latin. On dit même que les musulmans tosques sont chiites, et les guègues, sunnites. La division du peuple albanais en « phars » ou clans a été une autre entrave à l'idée de patrie. « La seule chose qui soit immuable chez les Albanais, c'est la passion de l'indépendance et de la gloire. Cette passion de la gloire est le trait dominant de leur caractère et la source de leur héroïsme : c'est la terre des héros de tous les temps. Leur héroïsme se trompe quelquefois d'objet et prend le pillage pour l'ambition. On conçoit qu'Homère y ait trouvé Achille, la Grèce Alexandre, les Turcs Skanderberg, hommes de même race, de même sang, de même génie. » En vérité on ne comprend pas très bien ce que Lamartine a voulu dire. Serait-ce qu'Achille et Alexandre étaient albanais ?

Comment dire la poésie des étapes villageoises, la paix des heures lasses dans ces hameaux suspendus, l'homérique douceur des accueils ?

Les maisons carrées, les « kulas » sans fenêtres, évoquent la maison forte des Della Torre, en Corse, et les amours austères de Colomba. Au premier étage, divisé en deux selon la mode turque, se trouvent le selâmlik pour les étrangers et le haremlik pour le maître, sa femme et ses enfants. Ces gens offrent au voyageur le peu qu'ils possèdent, pain de maïs, yaourt ou eau-de-vie, sans souci de leur propre dénuement. La main sur le cœur, de jeunes garçons bronzés, gracieux comme de petits pages avec leur pantalon serré, leur boléro sombre et la toque de feutre blanc, présentent l'eau fraîche et font passer les plats. Les femmes, pourtant, ne paraissent presque jamais devant l'étranger ; elles laissent même à leur mari le soin de préparer le café et de le servir, selon le geste du maître qui tient à honorer son hôte. De même lui offre-t-il une cigarette qu'il a soigneusement roulée et léchée. (De l'avantage des fume-cigarettes...)

« ... Les femmes, avenantes, et souvent même jolies, filent sur le pas de leur porte... » (P. 9.)

Berger bosniaque. « Les hommes portent un long gilet marron foncé, sans manches, en laine grossière, des jambières et des sandales pointues, les opankas balkaniques. » (P. 9.)

Petit montagnard bosniaque.





L'hospitalité fait partie de la « Loi de la Montagne », ce code de la civilité puérile et honnête dont un Albanais du XV<sup>e</sup> siècle, Lek Dukadgine, fixa les durs principes. « Rien, dit un de leurs proverbes, n'est plus juste que le fusil d'un albanais !... » Parlait-il de justesse ou de justice ?

Quelle misère, chez ces gens ! Beaucoup n'ont seulement pas de quoi s'acheter du sel. Leurs vêtements sont si usés que les pièces même sont rapiécées. Par quel étrange destin ces purs Illyriens, descendants des Pelasges qui nous apportèrent les premiers rudiments de civilisation, comptent-ils aujourd'hui, à certains égards, parmi les plus en retard de tous les peuples d'Europe ?

Une adorable sérénité baigne les crépuscules, traversés par les appels qui se répètent en double et triple écho dans la montagne, les « ...Ohé... hôô... hô !.. », des caravaniers, villageois et bergers qui échangent leur salut.

J'ai acheté un petit cheval pour porter mon sac ; un homme le soigne — un abruti — affligé d'un nom si impossible que j'en suis réduit à l'appeler : « hep !.. hep !.. »

C'est une tradition dans les récits de voyages orientaux de présenter son serviteur. Flaubert nous a vanté son fidèle Joseph, Chateaubriand son Joseph à lui, Lamartine nous a parlé d'Aboulias, cuisinier syrien, et Miller nous a décrit — avec quelle émotion ! — les derniers moments de son agoyate, le Turc Antonio, qui mourut les yeux sur son portrait. Précédents illustres et encourageants. Mais les compagnons de ces Messieurs avaient, à les entendre, toutes les qualités : le mien n'en a guère, et en tous cas pas de courage. Il refuse de passer la nuit à la belle étoile sans escorte : « Yo gendarma, pan ! pan !... » s'écriait-il ; et en même temps, pour préciser sa pensée, les bras ballants, il laisse tomber sa tête sur sa poitrine, bouche ouverte, yeux révoltés ! (Ce n'est vraiment pas la peine

*Albanie.* « Thëti et sa petite chapelle de montagne ; murs blancs, pignons et toitures en écailles de bois cendrées par le temps. » (P. 15.)

*Albanie.* « Le pont des Vizirs, sur le Drin, avec ses cinq arches et ses cinq siècles... Il tombe en ruines, comme le pont d'Avignon. On n'y danse pas, on y brouté, tellement l'herbe a poussé dessus. » (P. 21.)

d'avoir un nom « à coucher dehors ».) J'ai beau lui faire signe : oui, oui... pour qu'il comprenne : non... non... il tient à ses gendarmes, l'idiot !

Il faut savoir de quelles nuances exquisées se pare l'hospitalité, dans ces montagnes. A la tombée du jour je fais étape dans un petit hameau de quatre ou cinq maisons. Les hommes et les jeunes gens rentrent, fusil à l'épaule. Certains, qui paraissent avoir tout juste quatorze ans, portent un moukala plus grand qu'eux. Des gosses presque nus se vautrent dans la paille ou jouent sur le seuil. Des cochons circulent jusque dans la cuisine. Dès que j'arrive, chacun s'empresse. Comment refuser les victuailles de ces pauvres gens sans les vexer ? Sur un grabat de feuillages où sûrement couche toute la famille, un vieux grelotte de fièvre. (Nous sommes dans un pays de malaria.) Toute ma quinine y passe. Il en faut des gestes, pour expliquer combien de comprimés il y a lieu de prendre entre le lever et le coucher du soleil ! Les fils me remercient, me pressent sur leur poitrine ; une vieille sanglote : Greuze n'avait rien vu. Mais voici que sonne l'heure du coucher. Comment faire ? Dormir dans cette puanteur et cette saleté ? On est saisi à la gorge par le parfum très spécial du beurre rance et du lait sûr. La fumée pique les yeux car au beau milieu de la pièce flambe un feu de brindilles sur lequel chauffe un pot de lait de chèvre, et une petite lampe de résine charbonne dans un coin. Ça sent aussi la bique, le mulet, le mouton, à cause de l'étable proche dont on est séparé par une simple planche. En plus je n'ai pas d'insecticide... Je leur mime une explication : le plafond m'empêche de dormir — la respiration est plus libre dehors — le coucher sur la terre nue repose davantage... Ils sont abasourdis. D'ici qu'ils pensent que les Français couchent toujours dans les prés, il n'y a pas loin. En fin de compte j'étends mon sac de couchage à cent mètres de la ferme, sur un gazon. Cinq minutes après, la famille au complet revient avec des couvertures, un

vieil édredon, me force à accepter une paillasse, un oreiller et s'installe autour de moi pour la nuit : ils ne veulent pas que leur hôte reste seul, qu'il coure le moindre risque. C'est gênant, tant de gentillesse. On se sent en faute vis-à-vis de ces gens. Car enfin, s'ils venaient à Paris, leur offrirais-je mon lit ?

Chers amis ! Adieu ! Tougniat hyeta ! Que Dieu prolonge votre vie !

Dans un poste-frontière, goûtons, pour changer, l'hospitalité des gendarmes. Gracieux au possible, ces gendarmes, et vraiment fort civils, pour des militaires. Mais leurs menus sont d'une tristesse ! Du poireau sur du pain ramolli à l'eau tiède, de la galette pâteuse et insipide. Ils ont dû se tromper, au lieu de farine employer du kaolin. En chauffant davantage, ils auraient fait sûrement de la porcelaine. Ils jouent aux cartes, et avec leurs cartes, en revanche, on pourrait faire du bouillon. Le mélomane du poste gratte une mandoline préhistorique au corps minuscule, au cou interminable, une sorte de massue à cordes.

Ils portent un énorme Z sur leur képi — comme des livreurs de bonne maison. C'est l'initiale du roi Zog. Ou peut-être un « zèta » grec, en souvenir du nom médiéval du pays ?

Encore un village : Rajë.

En montagne on croise de longues files d'hommes qui se rendent au marché, vêtus de leur boléro de laine noire à col marin, avec des franges et de gros pompons noirs qui rappellent le deuil de Skanderberg. Notons qu'ils sont en caleçon et portent leur pantalon sur l'épaule : ils ont compris, et ne tiennent pas à s'irriter la peau !

Les enfants, blonds, hâlés, jolis, montrent déjà le sérieux des peuples pauvres.

Sur les ponts douteux le cheval renifle de près.

Etape à Dardhë. Mon serviteur, qui en tient toujours pour son idée de gendarmes, refuse mordicus, maintenant, de coucher dehors et m'oblige à user des « hans », caravansérails sordides, où l'on dort sur des peaux de mouton crasseuses, jaunâtres, aux poils collés, côte à côte avec des caravaniers qui sentent fort, ronflect, fument, crachent.

Dieu qu'il m'horripile, ce bonhomme ! Il monte sur le cheval quand j'en descends, moi, pour le soulager. Il passe devant et me bouche la vue. Et puis il a mis ma trousse de toilette dans la musette à avoine et j'ai des grains plein ma brosse à dents, mon savon, partout... Non, non, assez de tout cela ! Adieu cheval, adieu cocher ! O beata solitudo ! O douceur retrouvée des nuits en pleine nature, les bras en croix dans la rosée !

L'équipage est revendu — à perte naturellement.

De blancs villages, à cheval sur des torrents, dressent dans le ciel bleu leurs minarets de pierre, pointus comme des crayons. Pour tout restaurant, des gargottes à la turque où l'on mange des confitures de rose et des loukoums, de la cuisine au beurre de brebis et des plats farcis qu'on va choisir soi-même sur le fourneau. Un peu moins de mouches et ce serait parfait.

Sur le Drin, voici le pont du Vizir, avec ses cinq arches et ses cinq siècles, célèbre de Raguse à Janina. Il tombe en ruines, comme le pont d'Avignon. On n'y danse pas, on y broute, tellement l'herbe a poussé dessus. Jadis il avait six cents mètres de long ; maintenant les caravanes passent à côté, à gué, sur des fonds de gravier, de sable et de galets. Les chevaux, mouillés jusqu'au ventre, boivent sans s'arrêter, en dilatant leurs narines poilues.

A l'auberge de Kukës, on dort quatre dans la même chambre. On a des peaux de loups comme descentes de lit, mais pas de toilette. Et ça empeste les cabinets.

Il ne reste plus de bandits en Albanie, assure-t-on. Pourtant, à Kukës, il y en a quatre-vingts sous les verrous. Au fait, ce sont peut-être justement les quatre-vingts derniers ?

En pleine campagne, à flanc de coteau, on tombe sur un cimetière musulman, sans clôture, hérissé de stèles ébréchées, de toutes tailles et de toutes formes, mal fichues et mal fichées, comme des tessons de bouteille et de la vaisselle cassée au sommet d'un mur, à la campagne.

Korça est une grande ville, commerçante, intellectuelle, bien plus « capitale », en fait, que Tirana. Le Boulevard du Roi Pyrrhus — héros ancien de l'Épire — (quel nom pour un boulevard !) est la plus belle artère de la ville — (Chez nous, à Paris, la rue *Vercingétorix* est dans un « sale quartier »)

D'Elbasan à Progradets, par la vallée du Shkumini, on suit la Via Egnatia qui jadis reliait Dyrrachium à Byzance. Par là s'enfonça Robert Guiscard marchant vers Constantinople après ses victoires sur l'Empereur Alexis Comnène. Par là aussi passèrent, en l'hiver 1096, avant d'aller planter à Salonique « leur gonfanon de soie », les croisés de Tancrède et de Bohémond, futur prince d'Antioche, que suivaient les chevaliers normands fieffés en Grèce. Par cette même voie s'avancèrent les soldats d'Adhémar de Monteil et de Raymond IV de St Gilles, comte de Toulouse et Marquis de Provence, avec les seigneurs de langue d'oc, Rambaud comte d'Orange, Gaston de Béarn et Gérard de Roussillon, en route vers la Terre Sainte. Souvenirs...

De Progradets, une vedette à moteur, sur le lac d'Okrid, vous mène au village du même nom, en Yougoslavie. On fait escale au monastère byzantin de Saint Naoum, à pic sur l'eau comme Hautecombe sur le lac du Bourget.

Les mêmes lavarets sont pêchés dans le lac. Mais les moines à chignon de Saint-Naoum offrent une excellente eau-de-vie... (Ceci à l'attention de mon vieux camarade le R. P. B..., pour ma prochaine visite à Hautecombe.)

Le lac est si limpide (déjà les anciens l'appelaient « lychnidos ») qu'on voit les poissons se promener entre deux eaux. Aucune intimité, pour ces pauvres bougres. Aussi vont-ils se reproduire à l'écart — tels les éléphants qui cachent leurs amours — au pied du monastère, dans un petit étang ombragé par les saules.

D'Okrid à Monastir, puis de Monastir à Salonique, je traverse à présent cette affreuse Macédoine, aride, brûlante, vraie terre de baigne, terre de misère et de massacres, de révoltes et d'atrocités. Les collines ont un pelage de chacal et les habitants des têtes à vous empaler un bonhomme, sans sourciller, après lui avoir gentiment coupé, histoire de rire, le nez, les oreilles et les mains...

Quelle Macédoine, oui ... Musulmans, chrétiens, Serbes, Turcs, Bulgares, Grecs, Roumains, Juifs, tout ce monde-là s'entredéteste, s'entreméprise, s'entretue. Et c'est ainsi depuis des siècles, dans ce pays de comitadjis où la bagarre est de rigueur et qui a déjà eu de l'entraînement avec les Goths, les Huns, les Vandales, les Perses, les Avars, les Arabes, les Bulgares, les Hongrois, les Russes, les Turcs. Jusqu'aux croisés, jusqu'aux barons latins, champions de la Charité, qui sont venus par ici piller, détruire et massacrer ! Comment s'étonner que l'herbe ne repousse plus ?

Le train s'échappe enfin des gorges du Vardar, débouche parmi des vignes, des champs de tabac, de coton, de maïs, dans la Campania verdoyante, cette plaine basse de Salonique, hantée par la fièvre, qui est la fenêtre de l'Europe sur le Levant.

Salonique figurait pour moi jusqu'ici un mot jaune à odeur d'éther, évoquant le navire-hôpital, la guerre ingrate

et les croix de bois en terre lointaine. La Guerre d'Orient nous a coûté, c'est vrai, des morts en grand nombre. Devant la plaine de Salonique, rappelons-nous cet hiver de 1915 où nos soldats, pataugeant dans les boues glacées de la Macédoine, y mouraient de misère et de fièvre. Gallipoli sonne douloureusement à nos oreilles. Aujourd'hui encore, fidèles au souvenir, les bateaux français, aux Dardanelles, ralentissent pour saluer la mémoire des 25.000 des nôtres qui, selon le mot de Victor Bérard, « venus là pour se couvrir de gloire, y ont enseveli leur jeunesse ».

Mais que l'on remplace Salonique par Thessalonique, et aussitôt d'autres souvenirs ressuscitent, ceux de la colonie macédonienne à laquelle une sœur du grand Alexandre avait donné son nom. Thessalonique, perle de l'Égée, clef de la mer, de la Thessalie et de la Grèce, forteresse convoitée par les Barbares, lieu d'échanges incomparable, ville luxueuse et prospère, rivale de Smyrne et de Constantinople, recèle tout un passé sanglant et mouvementé. Théodose y fit égorger dans le cirque 12.000 spectateurs coupables de s'être enthousiasmés jusqu'à la sédition pour un cocher victorieux. Les Normands souillèrent la ville par des pillages, des viols et des massacres. Les marquis de Montferrat y régnèrent. Les Turcs y renouvelèrent les tristes exploits des Français de Sicile. Et aujourd'hui Salonique est toujours là « étendant ses deux bras autour du port, comme pour embrasser la mer à laquelle elle doit sa richesse, étayée sur ses collines, adossée aux montagnes sombres de la Thessalie, entourée de ses cyprès qui semblent pleurer tant de générations sur ses tombes et dominée par sa citadelle aux sept tours démantelées, séjour de ruine plutôt que de force, où les Grecs, les Romains, les Arabes, les Normands, les Byzantins, les Macédoniens et les Turcs se sont tour à tour renversés de ses remparts pour conquérir cette reine-esclave du plus beau golfe de la Méditerranée. »

Elle a beaucoup souffert. Certes, la « Tour Blanche »,

à fleur du quai, monte toujours la garde devant la rade où s'avançaient les fondaches vénitiennes et les galiotes turques. L'Arc de Triomphe témoigne encore des fastes romains de la ville, au temps où aborda le « laid petit juif », le tisserand bavard et persuasif Saül de Tarse, St Paul... Mais le grand incendie du 18 août 1917 lui a enlevé une grande partie de ce charme oriental et musulman qui, dans certains quartiers à l'écart, la faisait ressembler à Brousse et Stamboul, à toutes ces villes de cafés et de fontaines où la vie s'écoule aussi lentement que la fumée des narghilés. C'est encore une grande cité, commerçante, riche, affairée, tumultueuse. Elle a des magasins où l'on trouve de quoi se vêtir à la bonne mode ; les tramways y font grand bruit et les petits mendigots, ciradjis, marchands de cacahuètes ou de billets de loterie, vous assaillent du matin au soir — et même la nuit (c'est le « tapage » nocturne).

Mais à côté des devantures éclatantes des Sephardim, St-Demetrius montre ses plaies. Dieu des Juifs, tu l'emportes ! Thessalonique avait Démétrius comme Venise a St-Marc et Paris Ste-Geneviève. Et son église a succombé sous les flammes ; ses revêtements de marbre, ses mosaïques du VI<sup>e</sup> siècle, ses fresques, ses colonnes et ses portiques se sont effondrés. Une des plus somptueuses églises d'Orient, la plus belle sans doute après Ste-Sophie, a disparu. Il a suffi de quelques heures pour effacer quatorze siècles.

Le bateau pour l'Athos est manqué. Ces quelques jours de répit, nous les consacrerons à une excursion type « sortie de réthorique », dans la vallée de Tempé.

En trois heures de chemin de fer nous sommes au pied de l'Olympe, séjour des dieux, l'« Olympe chevelu » de jadis, guetté par la calvitie.

Entre l'Olympe et le Mt Ossa, s'ouvre la célèbre vallée, porte de l'enchanteresse Arcadie, qui commande la plaine de Larissa, antichambre de l'Attique. Au fond de la gorge

coule le Pénée, « la plus limpide des rivières », à en croire Pline l'ancien.

C'est là qu'Apollon se purifia après avoir vaincu le serpent Python, là qu'il vint se ceindre le front de lauriers avant de retourner à Delphes. En souvenir de cet épisode de la vie du jeune dieu, tous les neuf ans une délégation de Delphiens allait chercher le laurier symbolique sous les ombrages touffus du Pénée...

...viridantia Tempe

Tempe quae silvae cingunt super impendentes.

Tempé n'a pas été sans raison pour les anciens un symbole et un idéal. Encaissée entre des murailles sauvages qui en certains endroits cachent le soleil pendant la plus grande partie de sa course, elle offre en contraste la délicate transparence de sous-bois peuplés de rossignols, et le calme reposant d'une rivière coupée de bancs de sable fin et de poches d'eau glacée où clapotent des tortues. Une végétation poétique en diable l'habille, une végétation de version latine : lentisques, grenadiers, frênes, jasmins, romarins, clématites, peupliers, platanes, oliviers, figuiers et lauriers d'Apollon.

En haut, le soleil frappe la muraille de pierre. En bas la fraîcheur reste exquise :

...speluncae vivique lacus at frigida Tempe...

Et tandis que le vent souffle en trombe sur le sommet du Mt Ossa ou du divin Olympe, la surface du Pénée reste polie comme un miroir :

non zephyris agitata,

nous dit Horace.

Non, la vallée de Tempé n'est pas une réputation usurpée. Le déboisement y a bien causé quelques dégâts, mais le paysage reste tel que l'ont chanté Ovide, Lucain, Virgile et Catulle, tel que l'ont vu Xerxès et Alexandre : un décor rêvé pour les combats des Lapites et des Centaures et pour les corps à corps des Titans.

Retour par la côte. Dans les auberges rustiques on sert de la friture et du raki, ce frais « ouzô » fleurant l'anis. Devant nous, sur la plage, des gamins bronzés, d'une impudeur hellénique, mènent au bain des chevaux sans bride.

Départ de Salonique, en bateau, pour l'Athos, parmi les passagers classiques de l'Orient : des femmes en noir, mal peignées, ensachées dans des robes sans taille pleines de taches, et qui s'écroulent sur des ballots d'édredons ; des vieux tout cassés qui perdent leurs pantalons ; des jeunes gens maigres flottant dans des vestons mauve passé ; des soldats aux uniformes rapiécés, et des enfants, surtout, qui geignent, les misérables, pleurent, hurlent, touchent à tout. « Le poupon, dit Montherlant, le chialeur international, fléau du voyage, que ni les précautions, ni l'argent ne peuvent réduire, et contre lequel il n'y a pas de cachets, comme contre le mal de mer ». Que dire aussi de l'indiscrétion, du sans-gêne de tous ces gens qui vous marchent sur les pieds, crachent, tripotent vos affaires, et vous assassinent de questions ?

Notre bateau transporte également des « pappas », des moines en robe noire et haut bonnet cylindrique, à longues barbes et boucles douteuses relevées par derrière en chignon ; tous égrènent leur chapelet, les trois cents petites oranges réduites, noires, desséchées comme des têtes d'Indiens Jivaros : « Kyrie Iesou, Christou ye tou theou eleison... »

A raison de trente chapelets par jour, comme l'exige la règle, cela fait 9.000 kyrie entre le matin et le soir. Parlez-nous du moulin à prières ! Ces gens du Thibet sont des sages.

Une côte chamarrée de verdure se rapproche : l'Athos est en vue.

## CHAPITRE II

### Le Mont Athos

Parmi les plus curieux témoignages que nous a laissés de son luxe et de sa ferveur mystique la prestigieuse époque byzantine, au premier rang se place, sans aucun doute, cette étrange et pittoresque république de l'Athos qui groupe, sur une étroite presqu'île de la Chalcidique, large de cinq à six kilomètres et longue d'une quarantaine, ses couvents mystérieux et hautains, perdus dans un décor de rêve, tantôt enfouis au cœur de forêts inextricables, tantôt juchés à pic sur des promontoires escarpés au-dessus des flots chatoyants de l'Archipel, bleus comme de l'encre à stylo.

S'il faut en croire certaines légendes, le Christ ou la Vierge Marie seraient venus sur les rivages de la Chalcidique. Est-ce là l'origine de cette dévotion particulière que les photiens gardaient aux saints lieux de l'Athos, de l'Aghion Oros, la « Cité céleste », comme l'appelait un Empereur de Byzance ? On ne saurait le dire. Cette dilection des moines et des ermites, des cénobites et des anachorètes, pour les falaises de la Chalcidique, ne date pas d'hier. Dès les premières heures de la pénétration chrétienne en Orient, les uns et les autres étaient venus chercher dans ces solitudes admirables le climat propre à leurs macérations et à leurs extases. Maintenus par l'isolement géographique, les plus curieuses coutumes

de l'ascetisme primitif et du monachisme byzantin se sont perpétuées dans ces couvents.

C'est au milieu du X<sup>e</sup> siècle que remonte la fondation du premier monastère — celui de la Grande Laure — par le moine Athanase. Celui-ci avait été l'ami, le confident du fameux général byzantin Nicephore Phocas, à l'époque où, songeant à se retirer du monde, il avait chargé Athanase de lui trouver une retraite. Ainsi fut choisie cette prestigieuse montagne, dominée par le sommet clair de l'Athos, haut de 2.000 mètres, couvert de neige l'hiver, masse de marbre dans laquelle Alexandre songea à faire tailler son effigie. Son architecte Dinocrate lui avait soumis le projet : dans une main la statue aurait porté une ville de 10.000 habitants. Dans l'autre une corne d'abondance aurait laissé s'écouler les eaux d'un fleuve. (Les moines, plus modestes, se sont contentés d'une petite chapelle à la Vierge.)

Bientôt, au couvent bâti par le solitaire, d'autres vinrent s'ajouter, patronés par de grands seigneurs géorgiens du Caucase, des princes et des empereurs de l'Orient chrétien; et depuis lors, grâce à la munificence des souverains et de hauts personnages, des monastères nouveaux n'ont pas cessé de s'élever.

Dès le X<sup>e</sup> siècle, la communauté de l'Athos avait reçu de l'Empereur Jean Tzimiscès sa constitution autonome, et ainsi de siècle en siècle, protégée par les basileis, tolérée par les Turcs, respectée par les Grecs, la Sainte République a su garder son indépendance.

Depuis l'époque où un César byzantin fit don à l'Athos des trésors conquis sur l'Infidèle, les cadeaux ont continué d'affluer : Basile le Macédonien, Romain Lacapène, Constantin Monomaque, des Comnènes et des Paléologues ont accumulé les dotations en terres et en argent.

Des princes valaques et moldaves, des voïvodes d'Hungro-Valachie, des joupans et des kraals de Serbie, des Tsars bulgares, des souverains d'Ibérie ou d'Imérétie, des dignitaires byzantins, grands logothètes et curo-

palates, des sébastes et des patriarches ont envoyé là les plus belles pièces d'art religieux : reliquaires chargés d'émaux et de pierreries, croix, ornements, panaguias, triptyques, chasses d'or et d'argent massif.

Dans les bibliothèques aussi s'entassent les pièces de choix : manuscrits inestimables écrits en caractères d'or et reliés en argent repoussé, évangélistes, parchemins à miniatures et vignettes, chartes, palimpsestes, et ces chrysobulles, scellées d'or et signées de pourpre, où s'inscrit le nom des Empereurs de Byzance qui ont comblé ces couvents de leurs bienfaits. Le moins surprenant n'est pas que malgré les guerres, les pillages et les révolutions, dans un Orient témoin de tant de soubresauts, ces merveilles aient pu parvenir jusqu'à nous.

Non sans quelque déchet : pendant longtemps les moines ont couvert avec des parchemins leurs pots de confitures ou bien les collaient à la place des carreaux cassés. Les Turcs les prirent, en 1820, pour fabriquer des gargousses, selon l'exemple des révolutionnaires français, et les moines pêcheurs les découpèrent en forme d'asticots pour amorcer leurs lignes ; des étrangers, des juifs de Salonique, les ont achetés au poids. Les rats en ont détruit une partie ; la négligence des caloyers en a laissé s'abîmer des centaines et les bibliothèques des grandes capitales ont soustrait, par leurs achats, plusieurs pièces rares. L'Amérique a emporté la merveilleuse patène de St-Panteleimon, joyau inestimable de l'Athos, et les pirates barbaresques ont réussi jadis quelques coups de mains fructueux — ceux-là gratuits.

Onze mille manuscrits restent pourtant encore dans la presqu'île, avec un ensemble d'objets d'art religieux unique au monde.

La Chalcidique, au nord de Salonique, darde vers le Levant ses trois presqu'îles, comme les trois mamelles d'un pis. Après avoir doublé les deux premières, Kas-

sandra et Longos, le bateau stoppe devant Daphni, seule escale de l'Athos.

Un premier personnage aussitôt s'offre à la vue : un vieillard d'opérette à barbe blanche mousseuse, en culotte courte, bas blancs, gilet rouge brodé, manches de chemise évasées et calotte à gland bleu. On pense qu'il va brandir sa canne d'une main, son couvre-chef de l'autre, prendre sa respiration, entonner enfin pour nous accueillir un air de circonstance. Mais il gagne les coulisses d'un pas pressé. Ce n'est qu'un figurant, sans doute un des derniers palikares albanais qui, par leur fonction et leur costume, maintiennent l'ordre et les traditions.

Quant aux moines, ils surgissent de tous côtés, vont, viennent, noirs et affairés, coiffés du cylindre de deuil, battant leur robe de leurs longues enjambées. On a l'impression d'être tombé sur une fourmilière ou un nid de cancrelats.

Les soutanes ne sont pas seulement « verdies par la misère », elles sont jaunies par le soleil, cirées par la crasse, délavées par l'eau de mer, poissées par les taches. Et cette odeur d'ermite ! Serait-ce l'odeur de sainteté ? C'est à vous déguster du Paradis. (Heureusement que Dieu sent la cannelle, cf. chanoine Arnoux : « du Paradis » ch. XIX). Ah ! ces barbes, ces cheveux, incultes, luisants, peuplés ! Voilà le résultat de la règle nazaréenne selon laquelle le fer ne doit pas toucher celui qui se donne à Dieu. On proscriit aussi l'éponge et la brosse en chiendent. St Basile, le grand législateur du monachisme oriental, a du reste écrit en toutes lettres : « Que l'humilité du moine paraisse dans tout son extérieur, qu'il ait la tête mal peignée, l'habit sale et négligé... » Quand Rilley, voyageant à l'Athos, sortit devant un moine sa brosse à dents, le saint enthousiasme de celui-ci éclata aussitôt : « Kyrie eleison !... Kyrie eleison !... » Peut-être, s'il y avait des femmes dans la Sainte République, ces Messieurs se soigneraient-ils davantage ? Mais il n'y a pas de femmes à l'Athos, pas même un animal femelle. Ainsi

l'a voulu — il y a de cela un certain nombre d'années — Constantin IX Monomaque. Le monachisme oriental — non sans raison peut-être — s'étant toujours méfié des filles d'Eve, nul n'est admis à l'Athos s'il ne peut porter barbe et moustache. (En Occident, les saints personnages du concile de Mâcon avaient longtemps réfléchi avant d'accorder une âme aux femmes. La galanterie l'a emporté sur la raison.)

Mais la petite auberge du quai sert une omelette excellente, ce qui laisserait supposer qu'il y a des poules dans le voisinage. Les mânes de Constantin Monomaque doivent en faire une maladie.

Formalités de passeport : tout est en règle.

Rien de changé depuis dix siècles dans ce pays qui ignore la T. S. F., les voitures et les routes.

Quittant le rivage escarpé où la mer d'indigo frange d'une dentelle d'écume anfractuosités et promontoires, le sentier, pavé de petites pierres glissantes, s'engage à travers des forêts de légende où se mêlent les essences de l'Orient et de l'Occident ; des chevelures de lianes en fleurs et des plantes grimpantes, clématites, chèvrefeuilles, vignes folles, s'accrochent aux branches des figuiers, des chênes verts, des noisetiers, des caroubiers et des érables.

Tantôt le sentier prend accès sur l'air libre et la mer, découvrant un horizon illuminé : eau bleue, ciel limpide et pentes boisées, hérissées de cyprès sombres, tantôt il s'enfonce sous les feuillages parmi des buissons d'églantines et de lavande.

Le premier monastère, Xeropotamou, élevé par l'Impératrice Pulchérie, doit son nom à un pseudo-torrent toujours à sec. On y montre un bijou de la fondatrice, un délicat encolpion qui s'ouvre sur des reliques précieuses : un peu du sang de N.-S., du bois de la Vraie Croix, un morceau de l'éponge et un débris du roseau...

Grains d'encens des trois Rois Mages, ceinture de la Vierge, larme du Christ... Tout cela laisse rêveur...

Cour intérieure ; façades peintes à l'ocre rouge. Une épaisse tenture ferme l'entrée du narthex, comme dans les mosquées. L'attention se porte tout de suite sur les fresques, une des curiosités de l'Athos, où elles ont par bonheur échappé au badigeon sacrilège de l'Islam. Celles de Xeropotamou sont naïves, très fraîches, visiblement refaites.

Le trésor contient une splendide patène en ophite et un reliquaire en forme de croix. On se rappelle peut-être qu'en l'an 636, dans la crainte d'une invasion et d'une destruction totale, la Croix fut divisée en 19 parties, ainsi distribuées : Constantinople (3), Chypre (2), Alexandrie (1). Damas (1), Antioche (3), Crète (1), Edesse (1), Jérusalem (4), Ascalion (1), Georgie (2). On a calculé que cela représentait 178.000.000 de mm<sup>3</sup>. Additionnés, tous les morceaux qui restent aujourd'hui dans la chrétienté donnent un total de 3.942.000. On voit combien il en a été détruit ou perdu. L'Athos possède le plus grand nombre, avec 878.000 mm<sup>3</sup>, devant Rome, Bruxelles, Venise, Gand et Paris.

Des arbres poussent dans la cour, dont un cornouiller vénérable, énorme, noueux, tentaculaire, couvert de fruits juteux, fondants, veloutés. On dirait, à l'aspect et au goût, de grosses framboises un peu acidulées : un régal des dieux. Les plus mûres tombent et s'écrasent par terre en taches rouges, comme si le vieil arbre dégouttait de sang.

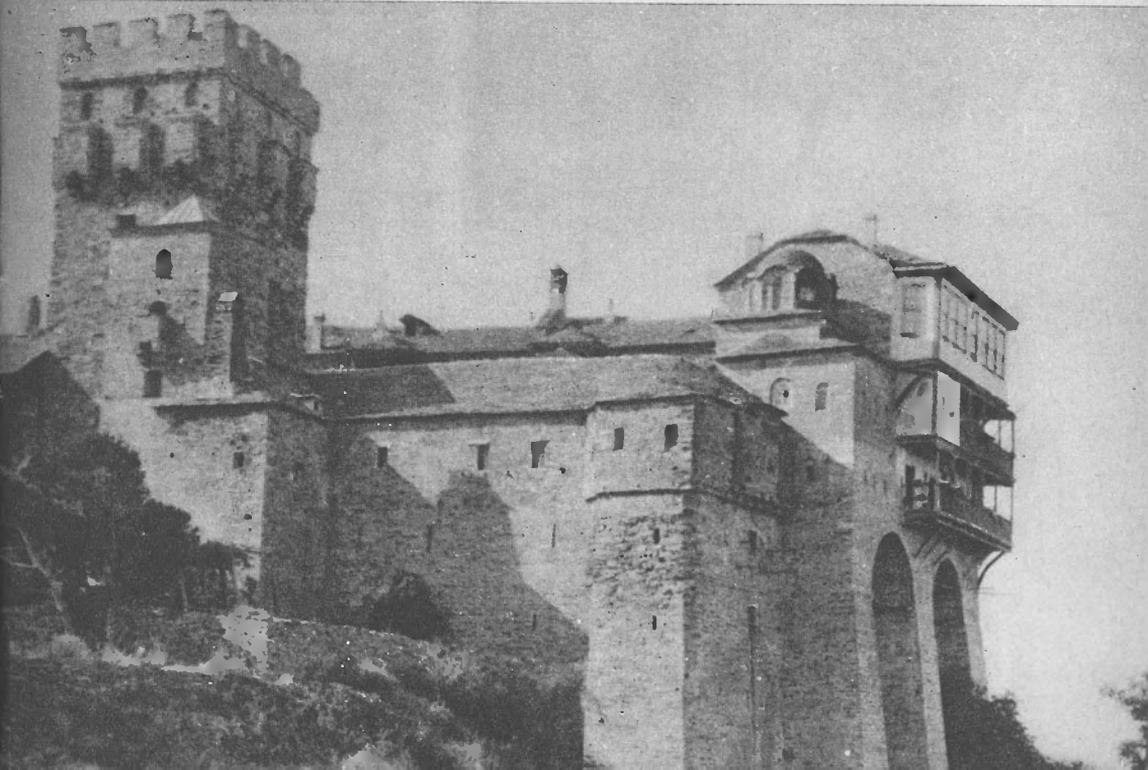
Ils existent donc, ces fruits qu'on ne trouve que dans les versions latines !

...et prunis lapidosa rubescere corna...

Le sentier, qui jusqu'ici montait, redescend maintenant vers Karyès, Voici un nom à retenir pour poser des colles en société. Sucre capitale de la Bolivie, Tegucigalpa capitale du Honduras, Vaduz capitale du Lichtenstein ;

*Mont-Athos. Couvent de Xeropotamou. Le baptistère.*

*Mont-Athos. Couvent de Stavronikita.*





ça se sait à la rigueur, mais Karyès capitale de l'Athos, c'est déjà plus trapu.

Simple hameau rustique, en vérité, vaguement tyrolien, que constitue une avenue unique bordée d'échoppes. Sous le costume monastique, les marchands vendent de menus objets, fabriqués par les ermites pour acquitter le prix de leur cellule : statuettes, chapelets, croix en olivier ou en citronnier, eucologes, écuelles et surtout d'étranges spatules qui en disent long : des gratte-dos... On sait ainsi ce qui vous attend...

Quelle triste couleur que le noir ! Un poète oriental a dit : « il y a dans la couleur noire un charme auquel on ne résiste pas ». N'empêche qu'ils sont sinistres, ces marchands. Les Arabes, dans leurs souks, au moins s'habillent en blanc. Les moines, dans les leurs, restent fidèles au noir ; pourtant, à Karyès aussi, il fait chaud. Et il n'est rien de plus affreux que des gens qui transpirent dans du noir...

Dans les rues, il est interdit de se promener à cheval ou en fumant. Traditions...

Démarche auprès de la sainte kinotis, le conseil directeur de l'Athos, qui délivre le « diamonitirion », le laissez-passer, firman si l'on préfère, qui sera, auprès des moines, le « Sésame-ouvre-toi » de la randonnée.

Le Conseil reçoit dans la salle des délibérations, une pièce simple meublée de divans, avec un cathèdre pour le « premier homme » et un pupitre pour le greffier ; sur les murs sont pendus des icônes, des lithographies et le portrait, étoilé de décorations, du patriarche œcuménique, chef hiérarchique de la grande Eglise orthodoxe, qui vit loin d'ici dans sa maison de la Corne d'or.

Le service est assuré par les seïmonides, des gardes en fustanelle et chausses collantes.

Le protépistate, primus inter pares, le « premier homme » de l'Athos, entre, appuyé sur son bâton, souhaite la bienvenue et fait apporter des rafraîchissements, le

café, le grand verre d'eau et la petite portion de l'inévitable « glyko », la confiture, que remplace parfois le loukoum.

Mentionnons l'extrême courtoisie des moines, leur politesse tout orientale de gens qui n'ont pas grand chose à faire. Questions et réponses qui s'échangent sont d'un dénuement extrême et d'un irrésistible ennui. En fin d'audience on vous remet le laissez-passer comme un diplôme de première communion, après y avoir apposé le sceau d'argent à l'effigie de la Ste Vierge et de l'Enfant Jésus. Il est divisé, ce sceau, en quatre parties, que réunit une clef à vis ; chacune d'elles est remise à l'un des quatre épistates, les moines qui détiennent le pouvoir exécutif. Ainsi toute décision du Conseil requiert l'accord des quatre dignitaires. Les vingt grands monastères de la péninsule envoient ici leurs délégués pour délibérer sur l'administration du pays. Les quatre épistates sont élus par l'assemblée, et l'un d'eux, le protépistate, Chef de l'Etat, tient sous sa juridiction les quatre mille moines de la République.

La vieille église du Prôtaton, à Karyès, une des plus anciennes de l'Athos, figure une Ste-Sophie miniature, dôme en moins. Les fresques sont signées de Panselinos, le Raphaël de l'Athos.

Café restaurant rempli de moines. Une sorte d'excité, bavard et maboule, un ancien officier de l'armée russe, truffe ses discours d'onomatopées de mitrailleuses : il raconte sa guerre. Encore un qui doit avoir de vieux obus sur sa cheminée !

Le sentier s'élève parmi les buissons d'aubépinés et d'asphodèles, surplombe les clochetons et les coupoles vertes à croix d'or de la skite russe de St-André et se replonge dans un bois de hêtres encombré de fougères dont l'odeur sucrée monte aux narines. Est-il meilleure auberge que ce palais ?

Comme je vais m'étendre, une vision me cloue sur

place : un gyrovague, un anachorète errant, surgit du sentier, cheveux au vent, hâve, hagard. Il porte une mauve besace à l'épaule et marche pieds nus en s'aidant d'un bâton. Il me jette au passage un regard torve et presse l'allure en détournant la tête avec un grognement.

On comprend que Charles VII ait pu devenir fou.

Nuit suave, fraîche à partir de minuit. Le galop des sangliers à un moment, me réveille. (Le plus fort, c'est qu'il n'y a pas, paraît-il, de sangliers à l'Athos...)

Sur la côte nord de la péninsule, Vatopédi déploie à flanc de coteau, tout contre la mer, le surprenant amalgame de ses constructions hétéroclites, défendu par de puissantes murailles. Ainsi se présentait, à Byzance, le palais sacré des Empereurs, tel aujourd'hui encore le Vieux Sérail de Stamboul et le Kremlin des Tsars.

Après un élégant belvédère à colonnettes, drapé de clématites, où les moines viennent prendre le frais, on passe sous la voûte d'un porche sévère, éclairé par des vitraux de couleur.

A l'intérieur, se succèdent, se superposent des bâtiments à façades bariolées : rouge sang à décors blancs pour le catholicon, la chapelle, (sang du Christ et des martyrs et leur âme immaculée) rose et bleu pour les bâtiments administratifs, vert pâle et jaune clair pour les coupoles, marron pour les logements monastiques. De vieux escaliers branlants, des fontaines, kiosques, loggias, baptistères et campaniles meublent cette cour immense. De larges arcades fermées par des lattes de bois abritent les magasins, les dépendances, les fours, les laboratoires. Dans la nuit des caves on conserve l'huile en de grands vaisseaux de marbre pareils à des sarcophages. Des degrés de pierre courent sur toute la largeur de la cour, flanqués de citronniers, d'orangers et de jasmins. Décor rêvé pour les mouvements de foule de quelque spectacle grandiose, Salammbô, Hérodiade ou Théodora !

Sur une des marches, un vieux moine accroupi déchire en petits morceaux un chiffon de papier. Il accomplit cette mince besogne méthodiquement, d'un air absorbé, et continue lorsqu'on s'approche. Son visage n'exprime rien ; il bave dans sa barbe grise ; une nuée de mouches voltige autour de sa figure. C'est un gâteux.

Aucune unité dans les constructions, ajoutées sans ordre les unes aux autres ; aucun style. Des arbres poussent au hasard ; l'herbe croit entre les dalles ; des balcons garnis de verdure s'accrochent sous certaines fenêtres. Vision déconcertante, création de rêve...

Encore des mosaïques et des fresques : celles du catholicon représentent le jugement dernier, ainsi que les fondateurs, Théodose le Grand et ses deux fils, Arcadius et Honorius.

Passé le déambulatoire extérieur où trône, isolé dans son nimbe d'or, le Dieu Pantocrator, le regard se perd dans la pénombre mystérieuse du sanctuaire où clignent seulement quelques veilleuses à l'huile de sésame. On a peine à détailler une telle profusion de bois rares incrustés de nacre, d'écaïlle ou d'ivoire, de riches candélabres et d'icônes précieuses, de panaguias d'argent dont seules sont peintes la figure et les mains.

N'oublions pas, dès l'entrée, les signes de croix à l'envers, cinq ou six fois de suite...

Les stalles, tout autour, me rappellent l'anecdote d'Emmanuel Miller : pressé par un moine de s'y asseoir, et, malgré sa répugnance à affronter les parasites, y ayant consenti, il sortit de l'église avec une bestiole sur le dos de la main.

Une étrange fatalité doit peser sur ces stalles : au sortir de l'église, moi aussi, j'ai ma petite bête sur le dos de la main...

De l'histoire de Vatopédi, se détache une figure exceptionnelle, celle de Jean Cantacuzène, ministre des Paléologues, que ses mérites élevèrent au trône des basiléïs.

En pleine gloire, tel Dioclétien abandonnant la pourpre impériale pour aller vivre à Spalato, et comme plus tard Charles-Quint se retirant dans le monastère de Yuste, ce prince choisit, pour y finir ses jours, la solitude austère de Vatopédi qu'il avait jadis comblé de ses bienfaits. Ainsi la vie des empereurs de Byzance était-elle fertile en coups de théâtre : sur 109 basileis, 34 seulement moururent dans leur lit impérial. C'est le Cantacuzène dont on retrouve le monogramme avec celui de Manuel, d'un Paléologue et d'un despote de Mithra, gravé sur la merveilleuse coupe de jaspe que possède le trésor du couvent.

La riche bibliothèque conserve deux manuscrits précieux : la géographie de Strabon et celle de Ptolémée.

Encore une relique étonnante : la ceinture de la Vierge, donnée par elle à St Thomas qui avait été la voir au ciel après son Assomption. On veut bien le croire.

Le long de la côte, les couvents se succèdent, Pantocrator, Stravonikita, à pic sur la mer. Ici la pièce des hôtes, l'archontaria, décorée des portraits des héros grecs de l'indépendance, donne de trois côtés sur le large. On pense au look-out de Guernesey.

Des ouvriers travaillent dans la cour du couvent. Ils portent le costume monastique, mais ce ne sont pourtant pas des caloyers. L'un d'eux, qui rabote, parle assez correctement l'anglais. Il a couru les mers sur des bateaux de commerce et s'est retiré — on ne sait trop pourquoi — dans ce couvent perdu. Cantacuzène ou Charles-Quint ? Je l'interroge sur la vie des moines. Travaillent-ils beaucoup par eux-mêmes ? Pas trop, semble-t-il ?

— They supervise ! répond-il avec un sourire et un clinement d'œil.

Non, le travail ne les tue pas ; dans beaucoup de couvents, ils confient à des employés les besognes manuelles. Et même pour l'assistance aux offices il y a des facilités...

Dans une chapelle, pendant une cérémonie, certains

dormaient. J'en fis la remarque à mon voisin. Il eut cette réponse exquise :

— Ils ne dorment pas. Ils sont repliés sur eux-mêmes.

Il semble bien que pour beaucoup la règle monastique se tempère d'un certain amateurisme. Les 1.200 genuflexions quotidiennes, les stations dans le catholicon, les jeûnes, les veillées de prières et tout le cortège de contraintes qui rendaient si redoutable la discipline athonite, ne sont plus strictement appliqués.

La vie intellectuelle s'est relâchée. Les ruines de l'académie athonienne, sur la colline de Vatopédi, témoignent de ce déclin.

Plus de règle uniforme. Chez les cénobites la discipline est rude et impose toutes les disgrâces et les servitudes de l'existence en commun. Un chef unique, l'higoumène, dirige le couvent. Les jeûnes se multiplient. Jamais de viande. Au contraire, chez les idiorrhythmes, qui vivent dans des « lavras », chaque moine garde son indépendance dans le cadre de la vie communautaire. Il a sa chambre, voire son appartement. Des novices — les rasophores — le servent. Il est le père spirituel, le « pneumatique », comme on dit. Il installe sa bibliothèque, sa pièce de réception, et prend ses repas chez lui. On ne saurait souhaiter plus agréable retraite.

Même, dans des pavillons isolés, les kellia, qui dépendent des couvents, on loue à des gens du dehors des kathismata, des cellules qu'il leur est loisible d'aménager.

Sur la plage déserte de Vatopédi, dans le creux de cette marine tourmentée qui rappelle certaines peintures de Vernet, rêvait l'autre jour un Américain — cinquante ans, confortable et désabusé. Un jeune homme l'accompagnait, sportif, blond, hâlé, qui se baignait dans le fond de la crique sans un soupçon de costume. On eût dit Apollon sortant des flots (à pied). Le désabusé confortable était venu à l'Athos pour y chercher un couvent où se retirer. On lui demandait un petit capital. Sans doute

se ferait-il installer deux ou trois kathismata avec frigidaire et salle de bains où il pourrait finir sa vie en reposant ses yeux, fatigués des gratte-ciel et des stars, sur les forêts de l'Athos et la splendeur ensoleillée de ses rivages.

Voici Iviron, sombre et imposant, enfermé dans ses murailles épaisses ourlées de balcons fleuris ; Théophano le fit construire, princesse inquiétante, perverse et sanguinaire, femme de trois empereurs et mère de deux.

Sous les balcons s'étalent de vrais cloaques (les moines jettent toutes leurs saletés par-dessus bord).

Fouillis d'escaliers, de treilles, de balcons, de terrasses. Des chemins de ronde courent sur les bastions carrés, crénelés, mis en défense contre les pirates barbaresques.

Et toujours ces chemins de paradis qui s'enfoncent parmi les genêts, les lauriers, les aubépines. Des cascades murmurent sous un réseau de lianes. Le sentier se rétrécit entre des buissons de myrtes odorants, longe à nouveau la mer. On aperçoit au loin la silhouette des îles : Thasos, Lemnos, Samothrace...

Près des jardins l'eau court dans des troncs d'arbres creusés. Les clochettes des mulets tintent, invisibles. Et parfois un anachorète en haillons passe, lointain, hirsute, silhouette d'un autre monde.

Ou bien un moine qui retourne à son couvent.

— Evloyété pater... Bénissez, père ! lui dit-on.

— Kalimera ! Bonjour !...

Caracallo n'est pas une fondation de Caracalla... Il n'en est pas moins sinistre. En turc, cela signifie château noir. Cet assemblage de bâtiments polychromes, de corridors, d'escaliers, de murailles, enfermé dans une enceinte sombre et crénelée, d'où dépasse un donjon formidable qu'un Victor Hugo aurait pu dessiner, se cache dans les replis d'une forêt sans lumière, parmi des platanes sans

âge, des chênes, des figuiers. On accède par des sentiers de cauchemar. Sur le seuil, somnole un vieux moine ; quel âge peut-il avoir ? 80 ans ? 100 ans ? Pourquoi pas 800 ans ? C'est possible. Qui sait s'il n'a pas vécu parmi les ermites de la Thébàïde ou du désert de Nitrie ?

Gustave Doré a-t-il connu Caracalla, Iviron ou Simono Petra ? Il était de taille, c'est vrai, à les inventer. Ces hommes à longs cheveux, avec leurs grandes manches, leurs robes noires à dessins macabres, quel beau sujet pour le virtuose des ombres et de la lumière !...

Plusieurs fois par jour, et même la nuit, un moine passe, frappant avec une masse de fer la « simandra » de bois dont le son mat remplace les cloches. C'est là un usage oriental : au plus profond de l'Asie les moines nestoriens du XIII<sup>e</sup> siècle appelaient ainsi leurs fidèles aux offices.

Il n'y a pas de lit. On couche sur des banquettes. « Je me replie sur moi-même », et cette fois, c'est bien l'expression qui convient.

Le lendemain, on s'enfonce à nouveau dans des forêts de châtaigniers, solides, charnus, ombreux. La silhouette de l'Athos se dresse à l'horizon, avec sa minuscule chapelle, fixée là comme une petite verrue sur un grand nez. Strabon le compare à une mamelle ; disons plutôt à un pis. Plutarque, Pline et Hérodote assurent qu'au coucher du soleil son ombre couvre l'île de Lemnos, à cent milles de là. Plutarque a menti.

La Grande Laure, Mona Lavra, est le plus ancien monastère de l'Athos. Derrière son corselet de murailles il se présente comme une bourgade byzantine, délabrée, vide, silencieuse. Peu de moines circulent entre les innombrables bâtiments de cette communauté médiévale. De chaque côté du catholicon deux cyprès montent la garde, aussi vieux que ce sanctuaire sur qui dix siècles ont passé. D'année en année, s'aggrave le déclin. Fini les métairies de Chalcidique, les fermes de Bessarabie, de Roumanie, de Bulgarie et les domaines au-delà du Dniepr... Les

grands seigneurs que l'Athos a connus deviennent d'humbles moines suant la misère.

Parloir modeste, vieillot ; comme sièges, des fauteuils... « Voltaire » ! Dans un couvent ! On aura tout vu...

Au réfectoire de la Grande Lavra, orné des fresques de Panselinos, les énormes tables en marbre semblent préparées pour des festins offerts par quelque Belisaire à ses soldats.

Le trésor... Des merveilles encore, le reliquaire de Nicephore Phocas qui renferme trois morceaux de la Vraie Croix dans des médaillons sertis de fils d'or, la mosaïque de Jean Tzimisès, du X<sup>e</sup> siècle, la plus ancienne mosaïque portative que l'on possède, les feuilles d'un livre du IV<sup>e</sup> siècle et une quantité de manuscrits rares.

Pour ceux qui l'ignoraient, un « kartophylax » n'est pas un scarabée : c'est un bibliothécaire.

Les fresques du catholicon représentent, entre autres, la condamnation de Nestorius au concile d'Ephèse. L'Athos lui aussi, a retenti de ces querelles de patriarches, de ces dissidences théologiques dont les noms feraient pâlir les amateurs de mots croisés : massaliens, euchites, adelphiens, psalliens, saccophores, bogomiles, pauliciens, patariens, hésychastes, omphalopsyches, eutchiens, monothélites...

A six heures, messe. La cérémonie commence par des homélies, des lectures, à une allure vertigineuse. Lorsqu'on lit le texte sur un livre, on a de la peine à suivre. La page à peine commencée est aussitôt terminée. Le récitant avale les trois quarts des mots, lit en diagonale, bafouille. On sent que ça ne l'amuse guère et qu'il se dépêche pour en avoir plus vite fini. Les assistants chantent d'une voix nasillarde et peu agréable. On dit que l'archange Gabriel descendant un jour dans une chapelle de l'Athos trouva un jeune moine psalmodiant, mais si mal qu'il lui donna aussitôt une leçon. Gabriel pourrait revenir faire un petit tour. Puis éclate le khéroubikon, dont les infle-

xions, tantôt graves et solennelles, tantôt empreintes d'une joie céleste, l'apparentent aux plus beaux chants de la liturgie latine. La porte de l'iconostase s'ouvre et une vision somptueuse s'offre au regard. Les dalmatiques brodées, les étoffes de soie brillent à la lumière des cierges, des candélabres, des lustres qui s'allument en même temps. Tel devait apparaître jadis, dans son « palais sacré », aux yeux des ambassadeurs étrangers et des foules prosternées, le basileus chamarré comme une idole, ruisselant de pierreries, immobile sous les brocarts et les bijoux.

Au cours de la célébration du saint Sacrifice, l'eau chaude, représentant le sang du Sauveur, est versée dans le calice, et un pain est divisé en quatre pour les officiants. Les assistants se partagent le reste. Une fois la liturgie achevée, on place devant le proskinitarion une sorte de galette de blé bouilli mélangé à des farines brunes et des herbes. Sur le dessus, des dragées, du raisin sec et du sucre dessinent des arabesques. Le blé symbolise la dissolution du corps humain ; les douceurs, ce sont les vertus des saints et des morts. Cette galette s'appelle le colyba (on pense à colibacille — et c'est idiot). Puis les prières recommencent ; la fumée claire et grisante de l'encens oriental monte derrière les dorures de l'iconostase, envahit en lentes volutes la chapelle tout entière, tandis que la cérémonie s'achève dans une transparence de rêve.

Visite à un moine intellectuel. Il fait les honneurs de sa cellule, de ses livres, des chromos démodés et enfantins qui garnissent les murs. Il a de grosses lunettes, une calvitie bien pensante, des mains d'intellectuel. Il lit la Revue des Deux Mondes et montre en se rengorgeant une croix d'officier d'Académie qu'il a accrochée au mur, sous un verre bombé. Sa principale besogne est d'écrire ses mémoires, au cours desquels il explique l'influence en lui de la Grâce Divine. Il a déjà couvert une trentaine

de volumes d'une écriture serrée, calligraphiée, où sont intercalées des photos de magazines, des coupures de journaux. Le choix quelque peu puéril des gravures fait douter de la valeur de l'ouvrage. On se demande finalement si on a affaire à un fin lettré ou à un innocent.

Un autre raconte ses fredaines. Il a visité Paris pendant l'exposition de 89. Il a lié connaissance avec une petite dame, Bd des Italiens, oh ! oh ! très vite... Elle s'appelait Noémie ; ils sont sortis ensemble...

Il offre l'eau-de-vie et fume comme un grognard l'encens du diable, « thumiama tou diabolou »...

Le grec Mynas a dit : « Il y a parmi eux des brigands, des voleurs, des filous, des hypocrites et des saints ». Il a ajouté : « ...ceux-ci forment la majeure partie ».

Le point noir c'est la nourriture. Pas de viande pour les cénobites, rarement pour les idiorrhymes — pas davantage pour les visiteurs. Au menu, des légumes insipides, cuits sans huile ni beurre, (et même pas toujours cuits). Concombres, courgettes, pastèques — courgettes, pastèques, concombres — pastèques, concombres, courgettes : voilà les menus de l'Athos. Tournefort assure que le Sultan Mahomet II avait fait éventrer sept de ses pages pour s'assurer qu'ils n'avaient pas mangé ses concombres. Fallait-il qu'il les aimât ! (ses concombres). Et pourtant, mon Dieu !...

Bateau pour Simono Petra. Une barque de pêcheur quitte justement l'échelle de la Grande Laure. Un moine hagiomite pilote. Un autre pêche à l'arrière. Des appâts pourrissent dans le fond ; ça empeste. A moins que ce ne soient les deux moines...

Nous emmenons un passager de marque, un archimandrite ; mise soignée, barbe peignée, soutane propre, canne de commandement. Seulement il n'a pas le pied marin, notre dignitaire, et fait une moye furieuse en quittant le plancher des vaches — pardon ! — des bœufs...

Nous avons aussi avec nous un chantre de Constantinople. Lui non plus n'a pas le pied marin, et il ne fait pas le malin en montant à bord.

Bientôt, de l'horizon accourt une forte brise qui prend la mer à rebrousse-poil. On tangué, on roule. L'archimandrite commence à la trouver mauvaise et se serre contre moi. À mesure, la danse s'accroît, les paquets de mer nettoient le pontage à grande eau. Nous disparaissions dans des creux pour nous trouver quelques secondes plus tard perchés au faite d'une vague. Ne doublons-nous pas ce cap Santo réputé pour ses tempêtes, et qui coûta à Mardonios 20.000 hommes et 300 vaisseaux ? C'est pour l'éviter que Xerxès fit creuser à la base de la presqu'île le canal de l'Actè qui la détachait de la terre ferme. En attendant nous sommes aspergés de plus belle. L'eau embarque par grandes gifles et le vieux moine a l'air si malheureux que je le couvre de ma veste imperméable. Sa barbe chenue ruisselle et devient toute lamentable, comme la queue d'un chat angora sortant de l'eau. Le bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, il oppose à l'inclémence des éléments une moue de plus en plus dégoûtée.

Le chantre de Constantinople, voyant sa fin proche, questionne avec angoisse les marins. Il faut dire que, du fait de sa place dans le bateau, il reçoit tous les paquets de mer et se noie aux trois quarts toutes les deux minutes. Il n'a plus d'espoir que dans son chapelet, et le serre désespérément.

C'est dans ce triste équipage que nous passons au large des « skites » de Ste-Anne, nichées à la pointe de la presqu'île. Dans leurs cellules isolées ou dans les creux du rocher, les hésychastes, ou omphalopsyches — ceux qui ont l'âme au nombril — la tête inclinée vers le ventre, se recueillent dans une extase prolongée qui doit leur faire voir la lumière du Mt-Thabor.

La côte mouvementée se déplie. Un ermite apparaît, stupide, immobile dans sa petite grotte comme un saint dans sa niche. Ces malheureux vivent — si le mot convient

encore — dans un isolement total. On leur descend leur nourriture dans un panier au bout d'une corde, car ils refusent tout contact. Le jour suivant on remonte le panier pour le remplir. S'il revient plein, c'est que l'ermite est mort.

Des tours de guet surgissent au sommet des falaises, puis des couvents, St Paul et St Denys où enfin l'on aborde.

Visite du couvent. Dans la bibliothèque, le chantre de Constantinople, tout à fait remis de ses émotions, admire les livres, en pyjama, pendant que ses vêtements sèchent.

Parcours à pied jusqu'à Simono Petra, le plus extraordinaire de tous les couvents, juché à 600 mètres au-dessus de la mer comme un gratte-ciel de l'Arabie qu'on aurait par miracle perché là. Il est énorme, carré, inaccessible, soudé à la roche, percé d'ouvertures symétriques que soulignent des rangées de fins balcons en bois, (ce que les Turcs appellent des *chacnicims*).

On assure que St Siméon, pendant la construction du monastère, offrant aux maçons du raki, fit un faux pas qui le projeta dans le vide. Mais, ô miracle ! on le vit revenir quelques instants plus tard, soutenu sur les ailes des anges, tenant en mains le plateau sur lequel se trouvaient encore, intacts, les verres et le flacon toujours pleins.

Qu'attend-on pour nommer St Siméon patron des garçons de café ?

La position en nid d'aigle de Simono Petra entraîne des effets cocasses. Ainsi, certains petits édicules se trouvent placés en encorbellement à quelque 2.000 pieds au-dessus de la mer (compter en pieds atténuée la verdeur de l'histoire) ; il en résulte un courant d'air ascendant d'une force telle que lorsqu'on place en cette fenêtre horizontale quelque feuillet léger, on le voit aussitôt s'élever dans les airs et gagner le large en un instant, emporté sur l'aile des zéphirs, pour voltiger bientôt au-dessus des flots bleus de l'Archipel, vers Lesbos ou Samothrace...

Il faut quitter l'Athos. Assez de moines pour l'instant. Les brigands kurdes, là-bas, nous attendent, sous leurs

tentes en poils de chèvre accrochées aux pentes du Zaghros et de l'Avromân...

En l'absence de service régulier, de Daphni une barque m'emmène jusqu'à la base de la presqu'île, là où Xerxès, instruit par les déboires de Mardonios, fit creuser son canal. 12.000 hommes menés à coups de fouet l'achevèrent en trois ans. Le temps l'a comblé, mais on peut encore en suivre la cicatrice sur le sol.

De Ierissos une autre barque de pêcheur nous dépose à Thasos, l'île aux carrières de marbre.

Coucher sur la petite plage de Panaguia.

Dès le lendemain, bateau régulier pour Cavalla, la Chris-topolis du Moyen Âge, centre « tabagique » d'où l'on peut atteindre la gare de Drama, sur la ligne d'Istanbul.

Le chemin de fer emprunte la vallée du Korasen, suit le tracé de la Via Egnatia que nous avons quittée à Salonique, et nous remet ainsi une fois de plus sur la route des Croisés.

## CHAPITRE III

### **Constantinople - Brousse - Rhodes - Chypre**

« Byzance... Istamboul... Farrouk... Oummadunya... Constantinople a changé de nom sans changer d'importance. C'est la capitale écrite sur le sol par le doigt de la Providence, non pour un Empire, mais pour un hémisphère ».

Pourtant elle n'est même plus une capitale de république. M. de Lamartine se l'est fourré dans l'œil, ce doigt qu'il prête à la Providence.

Il y aurait du ridicule à vouloir décrire Constantinople. Chateaubriand dixit (et abstint).

Versons seulement selon l'usage un pleur sur le passé, sur le Stamboul de jadis dont Farrère et Loti nous ont dépeint le visage désuet et mélancolique, le Stamboul bigarré que traversait la rutilante escorte des Sultans, et les caïques sur le Bosphore, et les vieux quartiers en bois de Péra que le feu a dévorés. Certes, aujourd'hui, trop de casquettes ignobles et trop de tramways déshonorent la rue. Trop de croisières à bon marché déversent ici comme à Venise leur flot de Philistins pressés, de jeunes ménages étalant des amours médiocres, de jeunes filles à kodak qu'on envoie là se consoler de fiançailles rompues. Mais il reste encore ce spectacle unique de Stamboul découpant sur l'horizon, dans la brume du matin ou les lueurs d'incendie du soir, ses minarets et ses dômes de pierre au mince croissant d'or, étagés, groupés

jusqu'aux jardins du Vieux Sérail, qui vont mourir dans le Bosphore.

Pour le visiteur en état de grâce, ces vieilles pierres, ces fontaines, ces vestiges de Byzance, ces palais déserts et ce paysage éternel livrent encore leur secret.

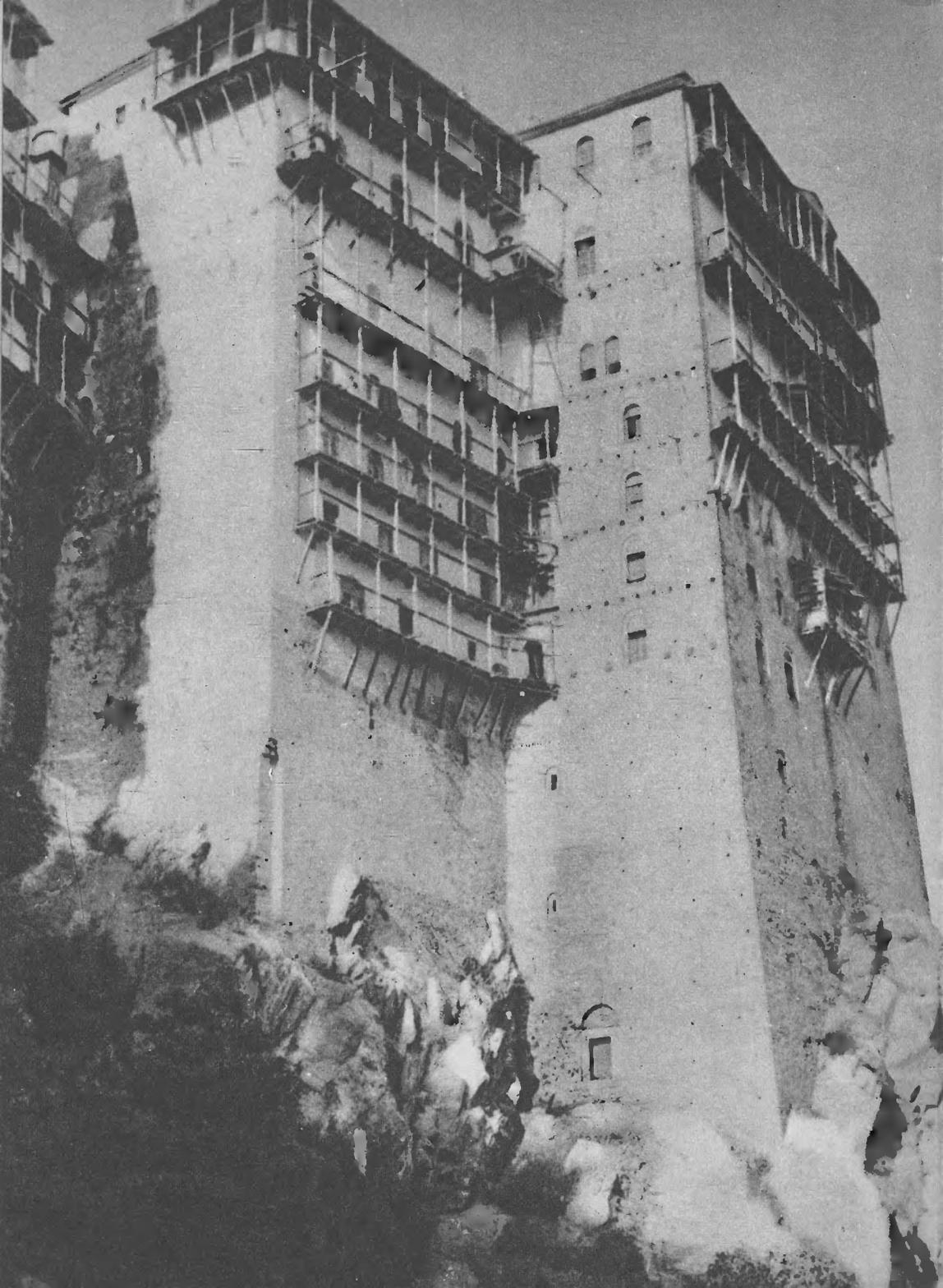
Sainte-Sophie, dont les coupoles chargées d'histoire ont fait rêver les Osmanlis et les Croisés, les Vénitiens et les Tartares, est bien le plus vénérable édifice de Stamboul, le plus émouvant témoignage de la ferveur chrétienne et de l'opulence des basileis. Même désaffectée, badigeonnée, déshonorée, même réduite en musée triste, la grande église de Justinien mérite encore ses titres chrétiens. Comment ne pas reporter sa pensée aux étapes radieuses de sa gloire : les couronnements impériaux, la pompe des conciles, le luxe inégalé des rites orthodoxes ? Les Croisés franchirent ce seuil entamé par l'usure des pas, se répandirent entre ces colonnades, s'agenouillèrent sous ces voûtes qui virent le couronnement d'un Comte de Flandre et de Hainaut sur le trône des Empereurs Grecs. Des noms surgissent des profondeurs de l'Histoire : Justinien, Théodora, Bohémond et le doge Henri Dandolo qui conquiert Constantinople et se fit enterrer sous les dalles de la basilique, où son nom se lit encore, à demi-effacé, dans la pénombre d'une nef, nous rappelant un épisode tragique et honteux : le sac de Byzance par les Latins...

Le passé affleure à chaque pas dans ce Stamboul trop vite modernisé. Les civilisations qui se superposent, les régimes qui se succèdent, vivent des débris de leurs devanciers. A Rome les portes de St-Jean-de-Latran sont celles du Sénat Romain, l'autel papal de Ste-Marie-Majeure, une baignoire de Dioclétien ; St-Marc, à Venise, a pris les colonnes d'albâtre du Temple de Salomon et les chevaux de bronze de Lysippe, tandis que les chevaliers de Rhodes, pour bâtir leur forteresse d'Halicarnasse, se servaient du tombeau de Mausole, la sixième Merveille du monde. A Constantinople, non loin de l'obélisque de Théodose,

*Mont-Athos. « Dans des pavillons isolés, les Kellia, qui dépendent des couvents, on loue à des gens du dehors des Kathismata, des cellules qu'il leur est loisible d'aménager. » (P. 38.)*

*« Le long de la côte les couvents se succèdent... Saint-Denys où l'on aborde... » (P. 45.)*





une colonne, faite de serpents entrelacés, s'élève du sol ; c'est la « colonne serpentine » que les Grecs, après leur victoire sur les Perses à Platées, avaient consacrée au sanctuaire de Delphes ; sur ses torsades de bronze, étêtées d'un coup de sa hache d'armes à manche d'or par Mahomet II au soir de la prise de Constantinople, se lisent encore les noms des trente-et-un peuples de Grèce qui s'unirent pour la victoire et s'associèrent dans l'action de grâces.

Mieux peut-être qu'aucun monument, les cimetières de Constantinople gardent le reflet de l'époque islamique ; modestes champs des morts ou « turbés » princiers, nécropoles désuètes à l'ombre des platanes ou cimetières mondains et célèbres, celui de Scutari en terre d'Asie, chanté par Lamartine, celui d'Eyyoub, surtout, immortalisé par Loti, tous respirent cette radieuse Paix de l'Islam qui semble encore plus faite pour les morts que pour les vivants... Eyyoub, envahi par une végétation désordonnée qui submerge les tombes et les vieilles stèles de marbre où l'or des inscriptions s'efface peu à peu, Eyyoub avec ses clôtures en ruines et ses sanctuaires à l'abandon est devenu une sorte de Temple de l'Oubli dont la vieille Turquie des Sultans et des khalifes a fait le dernier rendez-vous de ses Ombres.

Sur le Bosphore, Dolma Bagtché, en nougat, ressemble à un casino. Flots verts, sans cesse agités, du Bosphore ; ruines byzantines, maisons blanches et maisons de bois dans la verdure des pins.

Et toutes les mosquées : Sultan Achmet, Suleimanié, Yeni-Validé, Soliman, avec leurs coupoles, leurs lambris de faïence, leurs vitraux, leurs cierges monumentaux, leurs lustres, leurs mosaïques et leurs tapis. Ruines byzantines de la Grande Muraille, du Château des Sept Tours, du palais des Blachernes et de la Porte d'or ; citernes souterraines ; palais du sérail enfin, à demi-délabré, où l'eau des pluies coule par les toitures disjointes

*Mont-Athos. « Simono Petra, le plus extraordinaire de tous les couvents, juché à 600 mètres au-dessus de la mer comme un gratte-ciel de l'Arabie qu'on aurait par miracle perché là. Il est énorme, inaccessible, soudé à la roche, percé d'ouvertures symétriques que soulignent des rangées de fins balcons en bois. » (P. 45.)*

sur les stucs, les perspectives, les trompe-l'œil et les faux marbres des kiosques. Partout s'étale un salmigondis stupéfiant de merveilles et d'horreurs, de poésie et de mauvais goût ; des porcelaines admirables côtoient des meubles en coquillages, des bijoux fabuleux se mêlent à des pierres de pacotille, des tapis inestimables à des étoffes de quatre sous.

Sainte-Irène, contemporaine de Sainte Sophie, badigeonnée de rose, a été transformée en musée militaire et c'est, à l'intérieur, le plus étonnant des bric à brac, un éventaire de foire aux puces : pistolets rouillés et sabre de Mahomet II, vieilles palmes académiques et armures persanes ; le tout complété, achevé, par une sorte d'autel votif, de catafalque, édifié avec des masques à gaz, de vieux casques et des grenades à main de l'ancienne guerre, au milieu desquels trône le portrait de Mustapha Kemal en habit, l'air furieux — et on le comprend.

Dans le Musée des Costumes, les coiffures gigantesques des anciens pachas ressemblent étrangement, par leur forme et leur dimension, à ces casques métalliques que les coiffeurs mettent sur la tête de nos femmes pendant les « permanentes ».

Bien sûr, les temps sont changés ; Constantinople a beaucoup perdu de sa couleur exotique et musulmane. Zaïneb et Azyadé ne promènent plus leur désenchantement dans des caïques drapés de velours, ou des landaus aux stores baissés. Elles ont maintenant des Chrysler et des hors-bords ; elles passent l'hiver en Égypte et le printemps à Paris. Elles ont perdu un peu de leur mystère mais pas une parcelle de leur charme et elles restent, même sous des toilettes de chez Worth, les plus adorables des créatures.

Pas plus que Venise, André Gide n'aime Constantinople. « Au plus beau paysage du monde, dit-il, je ne saurais prêter mon cœur, si je n'y puis aimer le peuple qui l'habite... Le peuple est laid, c'est l'écume que les civili-

sations ont laissée. » Hélas, oui ! Quand les Turcs se mêlent d'être laids, ils ne craignent personne (les Parisiens mis à part — détaillez un wagon de métro...) A vingt ans, avec leurs crânes rasés, ils ont l'air de sortir de Mettray ou de Fontevault. Plus tard, sous les casquettes informes et crasseuses, sans visière et posées à la six-quatre-deux, ils feraient avorter une couvée d'iguandons. On le constaterait sans amertume si le Turc n'était, et de loin, ce qu'il y a de meilleur dans tout le Levant. Les classes riches échappent à ces disgrâces parce que les harems ont toujours été peuplés de jolies femmes, des plus beaux échantillons de l'Europe et de l'Asie Antérieure, même de l'Afrique, alors que le bas peuple devait se contenter des laiderons indigènes. (Chez nous, à l'inverse, les filles des notaires sont souvent laides. Du jour où ils auront un harem au lieu d'épouser des sacs, leur race s'améliorera.)

En matière de surveillance, les Turcs sont des chinois. « Notre police est très vigilante » : c'est l'euphémisme qu'ils emploient eux-mêmes pour définir l'esprit tracassier de leurs argousins.

Un exemple : on s'est trompé à la frontière : le cachet dont on a timbré mon passeport porte le millésime de l'année précédente. Erreur enfantine, qui crève les yeux ? Pas du tout.

— Comment ! Vous séjournez en Turquie depuis plus d'un an sans vous signaler aux autorités ?

— Moi ? Mais je suis arrivé avant-hier !

— Ah ! Ah ! (sourire sardonique du gars à qui on ne la fait pas) Monsieur joue à l'esprit fort ! Heureusement que les cachets sont là !

— Mais enfin...

— Ça va ! Ça va !... Les motifs de votre voyage ? Votre emploi du temps pendant cette année entière passée en fraude ?...

Que serait-ce si le policier avait timbré mes papiers de 1830 ?..

Bref, ni la bonne foi qui éclate sur mon visage, ni les cachets des autres pays, ni le visa fraîchement daté du Consulat de Paris, ne les convainquent. On discute, on ergote, on perd un temps précieux. Finalement, par concession, les rigueurs de la police sont réduites à une simple amende.

Hé bien ! non ! Je ne paierai pas ! Je réclame la justice... On me mène devant un fonctionnaire gradé, chauve et courtois, qui trône entre des acajous vernis. Alors, là, Dieu merci, tout s'arrange. Ce directeur — ou autre — est un homme affable, cultivé, compréhensif ; nous parlons des Folies-Bergères et du Métropolitain... Allons ! la police turque n'est pas tellement désagréable !

A quoi tient la réputation d'un pays...

Il me semble que si j'étais Ministre des Affaires Etrangères ou de la Propagande, je dicterais l'ukase suivant :

1° Tout consul de France qui aura fait attendre sans raison plus d'un quart d'heure un étranger demandant un visa sera destitué.

2° Tout douanier qui se sera présenté dans une tenue incorrecte (dolman déboutonné — visière cassée — mal rasé) et avec une attitude discourtoise, ou qui aura bouleversé la valise d'un « client » d'une façon telle qu'il n'était plus possible, ensuite, de la refermer, sera destitué.

3° Tout commerçant qui aura majoré le prix de sa facture au détriment d'un étranger aura son magasin fermé pendant un an.

Avec un peu de publicité...

Trajet en bateau sur le « Bursa », beau vapeur blanc à retroussis verts, jusqu'à Mudanya, en terre d'Asie, dans le golfe de Gemlik où abordèrent les Argonautes et les troupes de Pierre l'Ermite.

Au lendemain de la guerre, pendant la débâcle qui suivit la réoccupation par les Turcs des villes grecques d'Asie

Mineure, plusieurs milliers de Grecs affolés, partis de Brousse en désordre, refluèrent vers la mer dans l'espoir de gagner les bateaux anglais qui croisaient au large. Dans Mudanya, sous l'empire de la terreur, ils se jetèrent à la mer comme des chevaux emballés : plus de trois mille d'entre eux trouvèrent ainsi la mort.

Après des coteaux de vigne et d'oliviers, le paysage, à l'approche de Brousse, s'apprivoise, découvre des jardins, des champs et des vergers. Parmi la verdure pâle des oliviers se détachent des cyprès sombres, jaillis du sol comme des minarets de feuillage.

« Brousse aux épais jardins, rose de pureté, rose indolente à l'ombre des platanes, se peut-il que ne t'ait point connue ma jeunesse ? »

Ce mot de « Brousse », qui évoque pour nous la terre inculte et la mauvaise forêt, chante aux oreilles des Turcs comme un Eden ; il est à la fois murmure de cascade, gazouillis d'oiseaux et frisselis de feuillages. En pleine Anatolie sévère, sur les bords de la Mer Noire, dans les maisons de bois de Stamboul ou les montagnes de Cilicie, le Turc rêve à Brousse comme à un Paradis. Oasis de verdure et de mosquées, immense verger, ville de santé, de délices et de méditation, ainsi se présente Brousse. Même au plus fort de l'été, quand le soleil d'Asie arde sur les maisons blanches et la campagne tachetée d'oliviers, l'Olympe de Bithynie dresse encore ses pentes boisées, souffletées de brises fraîches et son sommet de deux mille cinq cents mètres où jusqu'en juin la neige persiste. Des sources s'échappent, presque glacées : celles où Hercule lava le sang dont il s'était souillé après le meurtre d'Hylas, son favori.

Des souverains, des lettrés, des penseurs, des artistes et des poètes ont choisi Brousse pour y vivre ou pour y mourir. Six sultans, vingt-six princes, dix vizirs, douze sheikhs, quarante-huit religieux, deux cent douze savants, soixante-dix poètes et vingt-quatre musiciens y dorment de leur dernier sommeil.

Jardins... « Provisions, tas de trouvailles... » Abricots, pêches, cerises, coings... Miel de l'Olympe, plus savoureux que celui de l'Hymette. Soie de Brousse.

Au pied du Mont, la ville se déploie en amphithéâtre, divisée par deux affluents de l'Odrysos en plusieurs quartiers : quartier de l'Est où se trouvent la divine mosquée verte et les tombeaux de Mahomet 1<sup>er</sup> et de Bajazet, quartier de Mouradieh, celui des sources thermales ; ville ancienne dominée par un château byzantin ; grande mosquée, avec le tombeau d'Osman, fondateur de l'Empire turc, et de son fils Orkhan.

A quoi bon décrire cette Mosquée Verte dont tant de voyageurs ont noté les grâces raffinées et l'art luxueux ? Mahomet 1<sup>er</sup>, qui la fit construire, y dépensa, dit-on, 50.000 ducats d'or. « Mohamed le fou », l'artisan de génie qui passa sa vie presque entière à en composer le décor, a poussé jusqu'à une véritable perfection l'art seljoukide de la décoration florale et de l'arabesque. Par ses reflets, cet ensemble de faïences vertes qui vont du céladon à l'émeraude en passant par les nuances les plus subtiles, les plus irréelles — verts glauques d'aquarium ou verts dorés de sous-bois — baigne d'une lumière surnaturelle l'intérieur de la mosquée.

Au milieu d'un jardin de miniature persane, un mausolée octogonal garde entre ses lambris de faïence le catafalque, drapé de châles, de Mahomet 1<sup>er</sup>. Comme tous les « turbés », il offre ce curieux mélange de grandeur et de simplicité, de traditionnalisme et d'abandon qui est un des charmes secrets de l'Orient. Huit versets coraniques le décorent, qui exaltent le mépris des richesses et les profondes beautés de la vie pieuse. « Le monde est une charogne et ceux qui persistent à y vivre sont des chiens ».

Même dans l'établissement de bains, bâti par Roustem Pacha sur l'ordre de Soliman, on peut lire au vestiaire cette inscription : « Ne tire pas orgueil de tes vêtements, car qu'est-ce que la vie ? Une antichambre où chacun doit laisser ses vêtements corporels » ;

Qui ne se souvient d'Amurath, Mourad II, ce sultan mis par Voltaire au rang des despotes éclairés, qui conquiert Salonique et la Morée, Varna et la Hongrie, réduisit Skanderberg et Ladislas, et gagna sur Hunyade, à Kossovo, la fameuse victoire de la Plaine des Merles ? Entre deux campagnes, ce prince lettré, époux de la Princesse de Sinope qui lui fut comme Roxelane à Soliman, vivait dans un luxe effréné, multipliait les palais, jetait à profusion des aumônes, et « pour couronner une existence toute vouée à la gloire, aux triomphes et aux plaisirs, mourut des suites d'un festin nuptial qui eut lieu dans une île de l'Hebros, près d'Hadrianopolis » (1) ? Ce souverain, qu'on a comparé à Salomon, voulut mourir avec humilité et se faire enterrer comme un pauvre homme, à même la terre, de façon que la pluie tombât sur lui. Pour répondre à ses vœux, on l'inhuma sous une couche de terre, dans un cercueil de marbre sans couvercle, qui, par une ouverture pratiquée dans la coupole, reçoit l'eau du ciel. Tandis que, non loin, la Mosquée verte abrite la dépouille de ses deux frères qu'il fit étrangler pour leur barrer l'accès au trône. Merveilleuse et trouble histoire de Turquie, dont chaque page recèle des hauts faits et des crimes, des merveilles de piété et des assassinats, des contrastes inouïs de grandeur et de perversité !

Encore la police. Ces malheureux voient des espions à tous les coins de rue. On ne peut faire deux pas sans être arraisonné, questionné, traîné au « karakol ». Au plus innocent ils donneraient le goût du complot.

Nicée. Devant nous, la plaine où campèrent les 600.000 chrétiens de Godefroy de Bouillon, de Tancrède et de Bohémond.

Il ne reste à peu près rien de la ville des deux conciles, de la forteresse enlevée aux Infidèles par les Croisés et où

---

(1) Ximenez.

ils firent si grand massacre. Les mœurs guerrières étaient rudes, à cette époque : « Quant aux femmes, dit un chroniqueur, on ne leur fit pas d'autre mal que de leur plonger une épée dans le ventre ». C'était pour lors un minimum.

Dans les murailles de l'antique cité se cache le petit village d'Isnic, « honteux, moisi, décomposé de misère et de fièvre, blotti dans ses décombres solennels et dans son trop énorme passé ».

A Bandirma, je couche sur la plage, au bord de la Marmara. Juste en face de moi, le soleil disparaît dans les flots,

« Tison de gloire, sang par écume, or, tempête !... »

Tandis qu'un « kub » se dissout dans l'eau qui chauffe, mes yeux fixent le disque rouge dont le sommet affleure maintenant les flots de la Propontide. A ce moment une lueur verte filtre un instant, un délicat pinceau de lumière semblable à celle qui baigne le regard dans la Mosquée de Mahomet 1<sup>er</sup>, devant les faïences de Deli Mohammed.

Dans le chemin de fer de Smyrne, les voyageurs ne s'asseyent pas, mais s'accroupissent sur les banquettes, les genoux au menton.

Smyrne — spécialité de raisins sans pépins — s'épanouit au fond d'une baie grandiose adossée au Mont Pagus. Ville moderne, reconstruite après le grand incendie de 1921. Trois sortes de gens — m'assure un Français qui habite là depuis trente ans — ont allumé l'incendie : les Grecs qui ne voulaient rien laisser derrière eux ; les Turcs qui bombardaient et brûlaient selon les lois de la guerre ; les commerçants, enfin, qui faisaient des affaires avec le monde entier et trouvèrent là une occasion de ne pas payer.

En bateau vers le Dodécanèse : Pathmos, Leros, Kalimnos, Kos, Nisyros, Telos, Symi, Rhodes ; diadème enso-

leillé — lapis lazuli, perles et turquoises ; îles convoitées, qui furent tour à tour, à travers les siècles, grecques, vénitiennes, latines, turques, grecques encore et italiennes.

Le navire avance dans du champagne bleu qui pétille sous l'étrave.

Petites maisons blanches de Pathmos, comme décapitées, cubes de pierre oubliés sur une terre aride. Blanches ici, à Kalimnos elles seront beiges.

Sur cette côte aborda St Jean l'Évangéliste, « celui que Jésus aimait ». En 51 il avait assisté au premier concile de Jérusalem, puis évangélisé l'Asie mineure. Arrêté en 95 et conduit à Rome, on le plongea dans de l'huile bouillante : il en sortit indemne. C'est alors que Domitien, dégoûté, l'envoya à Pathmos.

Dans la grotte où lui furent inspirés les cauchemars de l'Apocalypse, on montre son siège taillé dans le roc et l'empreinte de sa main. Ainsi, à Ceylan, la marque du pied de Bouddha. La fente par laquelle le St-Esprit inspira St Jean, reste encore visible. Mais la pieuse curiosité des visiteurs a élargi l'orifice. (A Tamanrasset le trou fait dans le bordj par la balle qui tua le P. de Foucauld, a pris les proportions d'un trou d'obus.) Tournefort, visitant la grotte au XVIII<sup>e</sup> siècle, reçut des moines quelques morceaux de ce rocher, qui « avaient la vertu de chasser les esprits malins et de guérir plusieurs maladies ». Il ajoute : « En revanche je leur donnai des pilules fébrifuges. » Le moine qui me fait visiter ne m'offre rien, à moi. Pourtant je lui aurais bien cédé quelques cachets d'aspirine, voire de véronal...

Monastère auprès de la grotte, tout en hauteur. Escaliers étroits et terrasses.

Après St Jean, l'île fut abandonnée. Elle devint un quasi désert. Au XI<sup>e</sup> siècle Alexis Comnène en fit don au moine Christodule qui y construisit le monastère de St-Jean-le-Théologien, assemblage de bâtiments séparés par des courettes, enchevêtrés de vestibules, balcons, coupoles et arcades dont la blancheur aveugle, sous le soleil. Le cos-

tume noir des moines contraste violemment, comme des mouches dans du lait.

On monte à la terrasse par un dédale de corridors. Cloches vénitiennes. Vue sur la mer. Dans la baie, notre bateau, immobile comme un écueil, sur une mer bleue à peine fripée ; griffon noir sur fond jaune des cheminées.

Merveilles de la bibliothèque. Parchemin violet à lettres d'argent, écrit au V<sup>e</sup> siècle de la main même de Théodose le Petit. Neuf cents manuscrits rares. Testament de St Christodule, bulles d'or, chrysobulles des Comnènes, des Roucas, des Paléologues, des rois d'Espagne, des Empereurs allemands, des Papes ; décrets des Doges, décisions des Chevaliers de St Jean de Jérusalem, lettres de patriarches, firmans de sultans turcs : toute l'histoire de l'Orient méditerranéen.

Ile fortifiée archi-secrète, on n'aborde pas à Leros. On aperçoit — de loin seulement — les petits cubes blancs qui parsèment le versant de l'Ile. Défense de toucher aux objets exposés. Tout ça doit être farci de canons et de mitrailleuses. Et la nature, pourtant, paraît si pacifique !

Kos et ses moulins à vent. Cette fois on descend. Château aux écussons des Chevaliers de Rhodes. A l'entrée, un platane noueux, ventru, bas sur pattes, déploie ses branches tordues de vieux python cacochyme : vous diriez un arbre généalogique allemand du XVI<sup>e</sup> siècle. Il semble dater du commencement du monde. On le prétend contemporain d'Hippocrate, ce qui lui fait déjà quelque vingt-trois siècles. Son cercle d'ombre s'étend sur cinquante mètres de diamètre.

Patrie d'Hippocrate, le génial inventeur du bouillon pointu, Kos fut dans l'antiquité le premier centre médical du monde. Elle était pour la médecine ce que Macao est aujourd'hui pour le jeu, le Mt St Michel pour les omelettes et Coney-Island pour les attractions. Il y défilait non seulement des étudiants, des carabins en chiton, mais des

théories de malades qui venaient tirer leur langue et montrer leurs ulcères, et qui gravaient ensuite dans le marbre le diagnostic de leur médecin.

Rhodes, ville du soleil et des roses, flambe littéralement quand le bateau entre dans le port. Les remparts des Chevaliers, la place où la louve et le cerf — emblèmes de l'île — jouent au stylite en haut de leurs colonnes, la cathédrale et les quais, tout cela ruisselle de lumière ; des fleurs rouges, trop jolies, semble-t-il, pour être vraies, tranchent sur la nudité blanche des murailles. Rhodes, l'épouse du soleil, fait le don d'elle-même à son royal époux. Nous sommes bien dans l'île où plut de l'or... « Ton père cependant fit descendre Plutus dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens... », chanta Renan. Il y pleut toujours de l'or, et c'est le soleil qui fait les frais.

Il faudrait une insigne mauvaise foi — hypothèse jamais exclue — pour méconnaître l'œuvre du fascisme en Rhodes. Les travaux de déblaiement, de reconstruction, de reconstitution, ont été menés avec un réel sens du grandiose et un goût rare. L'Italie du XX<sup>e</sup> siècle, en Rhodes, s'est montrée vraiment l'héritière de l'Italie latine et de celle de la Renaissance. Pourtant on est tenté de dire que tout est trop propre, trop soigné : ainsi en est-il des cours de casernes à la veille d'une inspection, quand on écrit le nom du général avec des graviers. Les moindres places sont balayées ; les tas de boulets s'étagent en pyramides de presse-papier. Les fleurs sortent des serres, les ferrures des portes reluisent, le ciel lui-même est astiqué, les fonctionnaires, tirés à quatre épingles et rasés de frais, répondent avec le sourire...

La vie moderne ne s'impose pas, elle cherche plutôt à se faire pardonner sa présence. Pas de boutiques : une simple plaque d'émail, un blason de faïence, un dessin, une devise, comme sur les copies anonymes des grands concours. Pas de pompes à essence ; pas d'édicules fâcheux, dans un pays qui vit pourtant passer les armées de Vespa-

sien. Presque pas de portraits de Mussolini. On est gâté.

Emotion dès le premier contact : sur les remparts, les trois lys de France se détachent comme aux chapiteaux de St-Denys ou aux grilles de Versailles. Mais où ne les retrouve-t-on pas, ces trois fleurs, quand on parcourt le monde ? Rappelons-nous la page où Chateaubriand, parlant de Louis XVIII, dit : « Si l'on avait ratissé ses armes au Louvre, peu lui importait : n'étaient-elles pas gravées sur le globe ? Avait-on envoyé des commissaires les gratter dans tous les coins de l'Univers ? Les avait-on effacées aux Indes, à Pondichéry, en Amérique, à Lima et à Mexico, dans l'Orient, à Antioche, à Jérusalem, à St Jean d'Acre, au Caire, à Constantinople, à Rhodes, en Morée ; dans l'Occident sur les murailles de Rome, aux plafonds de Caserte et de l'Escurial, aux voûtes des salles de Ratisbonne et de Westminster, dans l'écusson de tous les rois ? Les avait-on arrachées à l'aiguille de la boussole, où elles semblent annoncer le règne des lys aux diverses régions de la terre ? »

Quelques pas encore et voici les écus de Pierre d'Aubusson, d'Emery d'Amboise, de Jean de Lastic et de Villiers de l'Isle Adam, le dernier des Grands-Maîtres. (Sur 19, on le sait, 14 furent français.)

A cinq reprises, ces remparts blasonnés soutinrent l'assaut de Turcs vingt fois supérieurs en nombre. Impavides, réparant les brèches, bravant les boulets, répondant à l'artillerie ennemie par le feu de ces coulevrines et de ces bombardes que nous voyons aujourd'hui sur les parterres des Invalides, ayant passé par-dessus leur robe noire le manteau de guerre rouge à croix blanche, les Chevaliers faisaient face à l'Infidèle. Trois fois l'admirable Jean de Lastic repoussa leurs armées. Puis, sous la maîtrise de Pierre d'Aubusson, Rhodes faillit succomber. Prêtes pour l'assaut final, après l'échec des sommations, les troupes ennemies battaient les murailles. Devant les assiégés se dressaient les centaines de pals qu'on avait préparés pour leur supplice. Lorsque soudain un Chevalier

déploya la bannière de l'ordre, « le crucifix estandu en l'arbre de la croix, Nostre-Dame d'un cousté et Saint Jehan Baptiste d'aultre cousté ». La panique alors se répandit chez l'adversaire. Les Turcs affolés se retirèrent en désordre, bientôt taillés en pièces par une sortie des chrétiens : « Brief, dit Mary du Puis, il y eust si grant tuerie de Turcs que ce fut merveillez ». Il fallut plus de huit jours pour brûler les cadavres, « et les bonnes femmes qui les veoyent brûler et rendre la grâce les maudioient et disoyent qu'ils estoient si gras des figues et aultres fruits qu'ils lui avaient mengé en leurs jardins. »

Quarante-deux ans plus tard, en 1522, les six cents chevaliers et les quelques milliers de soldats du Grand-Maître Villiers de l'Isle Adam durent céder devant le nombre. Il fallut les deux cent mille soldats de Soliman pour venir à bout de leur résistance. Le vieux Grand-Maître avait tenu les remparts comme le plus modeste des Chevaliers. Il dut faire ouvrir les portes de son palais au Sultan des Infidèles avant de quitter sur sa galère capitane l'île que les Chevaliers avaient couverte des monuments de leur gloire et de leur charité. « Ce n'est pas sans peine, dit Soliman à ses généraux, que j'oblige ce chrétien, à son âge, à sortir de sa maison ».

Il est encore debout, ce palais du Grand-Maître qui rappelle un peu celui des Papes en Avignon. Intacte, la rue des Chevaliers, étroite et dallée, serrée entre des façades nues que décorent seulement les fenêtres à ogives et les portes à pentures des auberges nationales. Dans celle de France, rachetée par l'Ambassadeur Bompard et donnée par lui à son pays, chevaliers et pèlerins se retrouveraient s'ils revenaient aujourd'hui. Et les boulets reçus au cours des derniers sièges sont partout ramassés en tas, comme on balaye la grêle après l'averse. Il en est tombé, dit-on, 800,000 au cours du dernier assaut de 1522.

Peu de vestiges de l'antiquité, du temps où l'île roulait sur l'or. « Dix Rhodiens, dix vaisseaux », avait-on coutume de dire. Trois mille statues ornaient la capitale,

dont il ne reste à peu près rien, pas plus que du Colosse, si grand qu'un homme ne pouvait en étreindre le pouce. La cinquième Merveille du monde s'effondra au bout de cinquante années, brisée aux genoux par un tremblement de terre. « L'artiste, dit Philon de Byzance, fit par un prodige d'art et d'audace un Dieu égal au Dieu véritable, et il donna au monde un second soleil » (Heureusement pour nous, le premier a mieux résisté). Pendant neuf cents ans ses débris jonchèrent le sol, jusqu'au jour où un Juif d'Ephèse les acheta comme matériaux de démolition et les enleva sur neuf cents chameaux. A deux cent cinquante kilos par chameau, on peut estimer que le colosse pesait deux cent vingt-cinq tonnes. La Tour Eiffel en pèse neuf mille : Progrès. Un marchand, un jour, la vendra-t-il à la ferraille ?

En Chypre, ce n'est pas la France qui vous accueille, comme en Rhodes les remparts fleurdelisés du palais du Grand-Maître. C'est l'Angleterre sous l'uniforme des douaniers, policiers et autres enquiquineurs de même farine. On vous fouille, on vous scrute, on vous toise. Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à cacher en Chypre ? Est-ce Vénus, déesse du pays, ou les trois cents mouflons du Troodos, derniers survivants de l'Olympe chypriote, que l'on conserve pieusement comme les aurochs de la forêt de Bielovicza, les girafes du Ferlo ou les daims du Bois de Vincennes ? Non ; ce sont seulement des Princes, ceux du plus farouche isolement. Un Français s'en choque plus qu'un autre, par ce qu'une famille française, la dynastie poitevine des Lusignan — aujourd'hui éteinte — a régné trois siècles sur l'île où elle a laissé une profusion de monuments, « cette postérité en relief que les hommes de gloire aiment à laisser après eux comme une perpétuité de leur nom ». Elle a couvert le pays de châteaux et d'églises, fait de cette terre le poste avancé de la chrétienté dans un Orient reconquis par les Infidèles. Notre noblesse a peuplé ces plaines brûlantes et l'on pré-

tend que les muletiers d'Athienou, petit village entre Larnaca et Nicosie, descendent des derniers Français qui se réfugièrent dans le centre de l'île après la capitulation de Famagouste.

Mais Chypre n'est plus qu'un ancien domaine historique racheté par un marchand de biens.

Etrange destin : Cypris, l'île de Vénus, était vouée aux transactions... vénales : les Lusignan l'avaient achetée à Richard Cœur de Lion. Venise en la reprenant à la faveur d'un mariage, l'acquit comme un héritage extorqué. L'Angleterre l'obtint des Turcs en location. Plus d'amour : de la prostitution.

Triste arrivée. On n'aborde pas, comme en Rhodes, dans la capitale, pas même dans une ville de second ordre, mais dans une échelle sans beauté. Quelques palmiers poussiéreux, décorent le rivage ; puis on s'engage sur une route blanche, bordée d'eucalyptus au tronc lépreux qu'on dirait camouflé.

Des fortifications de Nicosie, onze bastions subsistent encore. Les Turcs y ont installé des latrines, les Grecs des bistrots, les Anglais des tennis et des postes de police. Voilà comme on traite la ville où St Louis reçut l'hospitalité des barons français.

L'île connut une incroyable prospérité. Lorsque le Saint-Siège interdit tout commerce avec les Musulmans, Chypre devint le grand entrepôt de l'Orient, la reconquête de la Syrie par les Sarrazins ayant chassé de leurs comptoirs les marchands génois ou vénitiens. Par ses ports passait la soie, la laine, le chanvre, la garance, le kermès, la noix de galle, la cire, les fruits, les raisins secs, la gomme adragante, les cuirs, les épices, l'ivoire, les fourrures, les étoffes, les tapis et les bijoux. Vénitiens, Génois, Provençaux, Turcs, Arabes, Catalans, nègres, Arméniens et Grecs emplissaient d'une foule bigarrée ses rues bordées de palais. Des seigneurs caracolaient sur leurs petits chevaux de sang dont la queue était teintée au henné,

couleur de Vénus, patronne de Chypre. On y préparait aussi des parfums, de l'eau de rose et de l'eau de jasmin, des broderies, de l'orfèvrerie, des liqueurs et du vin, ce fameux vin de Commanderie que les Templiers avaient rendu célèbre dans le monde entier et dont le nom seul vous a comme un bouquet d'orgie vénitienne. On le disait si fort qu'il fallait lui ajouter deux fois son volume d'eau, et si savoureux que le nectar versé par Ganymède n'aurait pas eu d'autre goût.

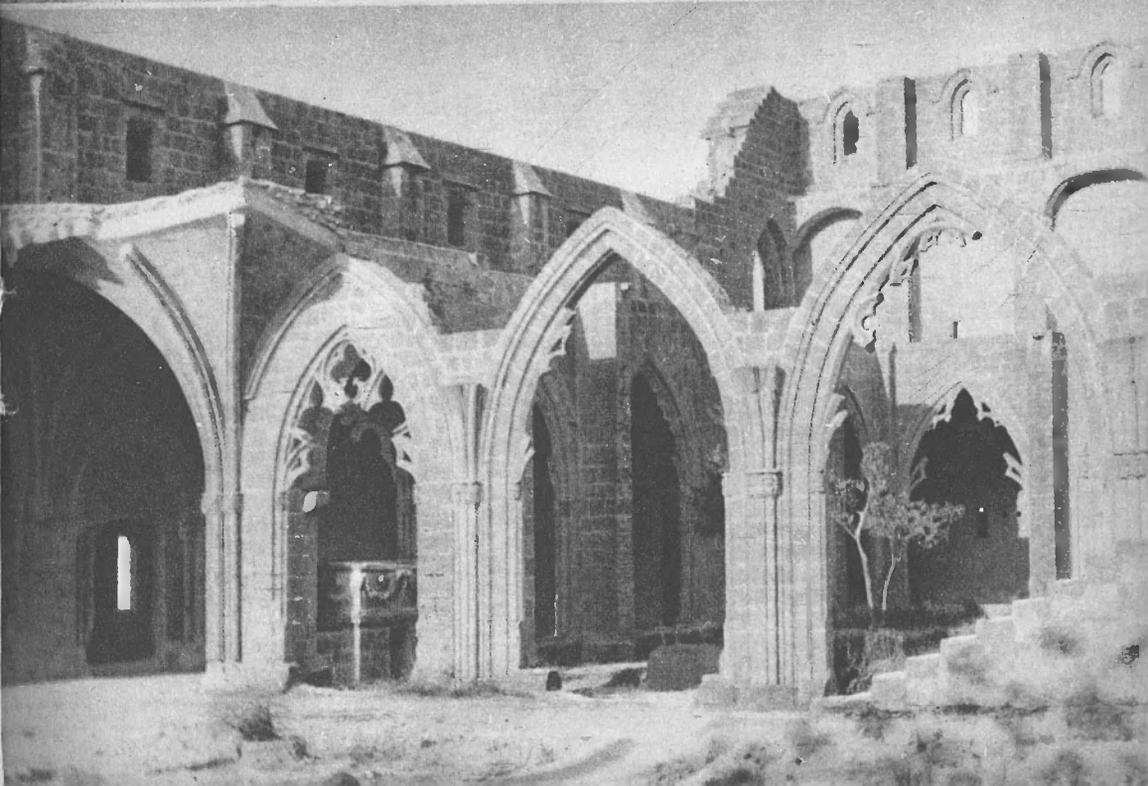
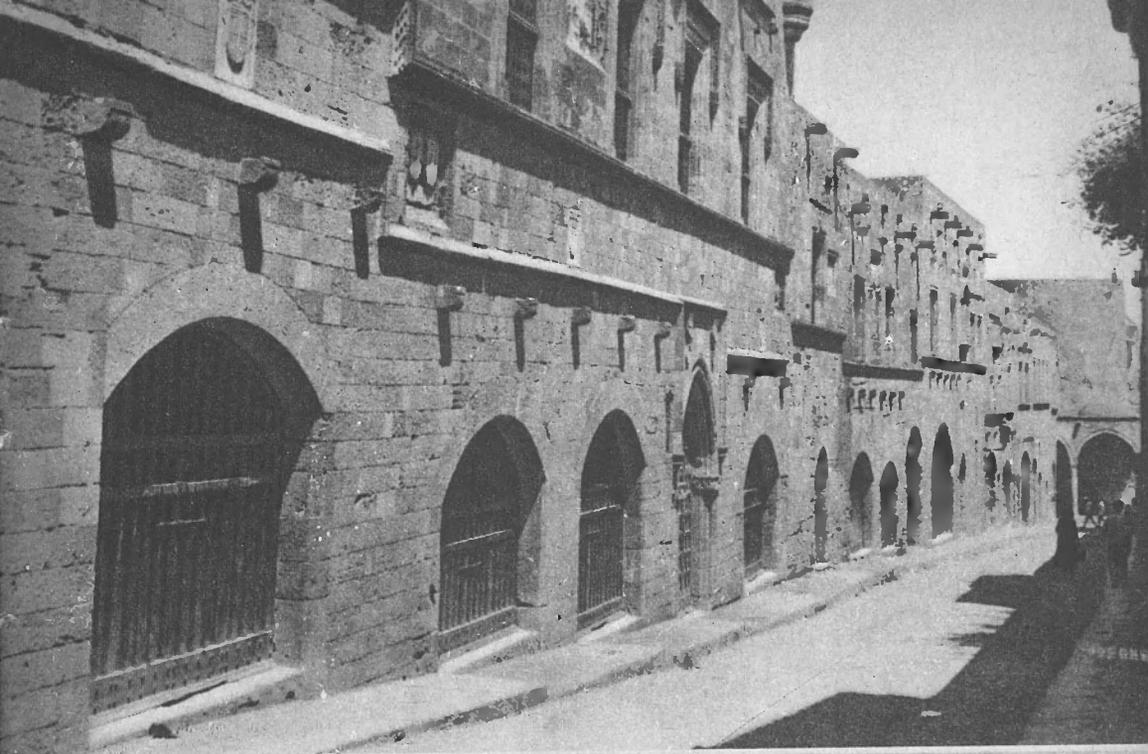
J'ai bu du vin de Chypre : il sent la résine comme la plupart des vins grecs. Haefer prétend que les anciens le préparaient ainsi parce que cela donnait à l'urine une délicieuse odeur de violette. Mais on ne voit pas bien l'intérêt.

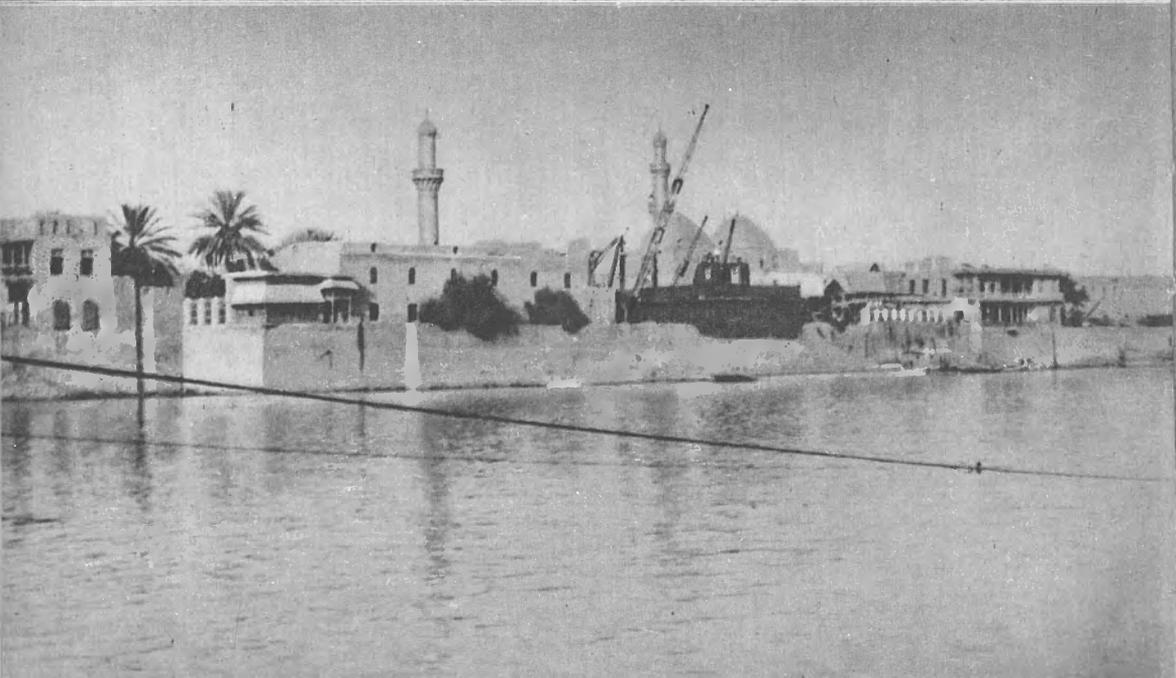
En revanche on ne m'a pas servi de ces ortolans fameux dont la réputation remonte au Moyen-Âge. Il est vrai qu'à Nicosie, où j'aurais pu y goûter, je n'ai trouvé de place que dans une pension modeste qui héberge les petites danseuses hongroises et grecques de la boîte de nuit. On y pratique plus le whisky et le pick-up que la gastronomie historique. Ce qui n'empêche pas ces demoiselles d'être charmantes, spécialement le matin, quand elles descendent pour le petit déjeuner, sur le coup de midi et demie.

La noblesse cyprïote menait une vie de luxe qui fait rêver. Tous ces grands échansons, ces connétables et ces écuyers avaient un train somptueux. Le comte de Jaffa comptait 500 chiens dans sa meute. Chaque seigneur entretenait à sa suite dix ou douze fauconniers. Le roi avait 300 faucons et, pour chasser le mouflon — le bélier sauvage — nourrissait dans son chenil 24 léopards apprivoisés. « C'est à Chypre que sont les princes, seigneurs, barons, chevaliers et bourgeois les plus nobles, les meilleurs et les plus riches du monde », disait le moine Ludolfus. Noblesse en grande partie récente, d'ailleurs, qu'avaient constituée des désœuvrés — on n'ose pas dire des chô-

*Rhodes. La rue des Chevaliers. (P. 61.)*

*Chypre. Abbaye de Bellapaïa. « Il n'en reste aujourd'hui que des ruines élégantes, des ruines de théâtre, blanchies par le soleil comme des ossements, avec des salles immenses ouvertes sur le ciel et des chapiteaux aux armes de Jérusalem et de Lusignan. » (P. 68.)*





meurs — de Terre Sainte, amenés après la conquête de l'île pour y former un noyau français. « On vit, dit un vieux chroniqueur, de pauvres savetiers, des maçons, des écrivains publics, devenir tout à coup dans l'île de Chypre chevaliers et grands propriétaires. » Sur leur fortune, les récits de l'époque nous ont laissé des détails qu'on dirait tirés d'un conte de fées. A Famagouste chaque marchand possédait son palais, et lorsque les Lascaris recevaient le roi, ils laissaient traîner des pierres précieuses dans des plateaux pour que les courtisans pussent rentrer les poches pleines. Déjà le snobisme... (Ces Lascaris étaient des Syriens et les pierres précieuses, au fond, étaient peut-être bien fausses.)

Chypre n'a pas été restaurée comme Rhodes. Ste-Sophie de Nicosie, qu'acheva Eustorge, prêtre d'Auvergne devenu évêque en Chypre, Ste-Sophie où vint s'agenouiller St Louis, où sonnèrent les trompettes des couronnements, n'est plus qu'une mosquée délabrée. Là s'était réfugiée la foule, lors de l'assaut des Turcs, avant d'être emmenée en esclavage dans les bazars d'Asie.

On chercherait en vain dans Nicosie le souvenir de l'Astarté phénicienne ou de Vénus. « Vénus, dit naïvement le P. de Lusignan, très belle fille, naquit en Aphrodisie, ville de Chypre. Les poètes et les historiens racontent infinies choses de cette femme, lesquelles il serait trop difficile esplucher et raconter de mot à mot... » Imitons la discrétion du P. de Lusignan et disons seulement que Vénus a déserté Chypre et s'est définitivement enfuie sur son char d'or et d'azur vers les rivages de Caramanie. Il ne reste plus de son culte que celui de l'Aphrodite vulgaire dont Platon nous a entretenu par la bouche de Pausanias. Tout le long de l'Odos Dürxanié ses vestales impures convient les fidèles à des cérémonies tarifées qui se déroulent sous la moustiquaire devant une armoire à glace en faux Louis XV. Ainsi s'est renouée, par ces Grecques sans vertu, la tradition du culte licencieux et des

*Bagdad. Cimetière.*

*Le Tigre à Bagdad.*

débauches sacrées dont furent témoins les temples de Paphos, d'Amathonte et d'Idalie, rites éternels qui, ceux-là, défieront encore bien des siècles...

Nicosie a son Musée, le musée des pots. De toutes dimensions, de toutes formes, de tous dessins, depuis le petit étui à parfums jusqu'à la jarre à huile, la plupart cassés, naturellement, et recollés. C'est le musée des réparateurs de porcelaine...

Et je remets le sac au dos pour atteindre Famagouste... Etrange nom : galbe vénitien, couleurs de brocart, odeur médiévale et consonance de fourmillier.

C'est là que battait le cœur de l'île ; le cœur religieux, le cœur commerçant. Quand ses mosquées étaient encore des cathédrales, Famagouste avait le rôle de la Bagdad abbasside. Toutes les routes de l'Orient aboutissaient sur la côte qui lui fait face. Sa richesse était prodigieuse. Un trafiquant fit bâtir une église avec la moitié du profit d'un seul de ses voyages. Les palais couvraient la ville. Les Lusignan avaient le leur en face de la cathédrale St Nicolas où les souverains de Chypre étaient couronnés rois de Jérusalem, et dont l'architecte, Jean Langlois, s'était croisé, à ce que l'on raconte, après avoir commis une indécatesse. Elle existe encore et rappelle Notre-Dame de Paris. Mais le minaret que lui ont ajouté les Turcs ressemble à un cierge monstrueux qui aurait poussé là comme une verrue de cauchemar.

Remontons de quatre siècles en arrière... Flambeau de l'île, Famagouste fut aussi la dernière lumière à s'y éteindre. Mustapha Pacha, le général de Selim l'ivrogne qui avait reçu l'ordre de prendre Chypre pour procurer à son maître, disent les méchantes langues, ses vins fameux (au fait, il n'avait qu'à les acheter comme tout le monde) s'était déjà emparé de Nicosie lorsqu'en 1570 il vint mettre le siège devant Famagouste. L'île alors était vénitienne. Le dernier souverain français, le bâtard Jean de Lusignan,

avait épousé la patricienne Catherine Cornaro qui demanda pour son fils, à la mort de son mari, la tutelle du Sénat de Venise. Celui-ci, à la faveur d'une abdication imposée, fit occuper l'île pour son propre compte. Le déclin de Chypre commençait.

Famagouste tint trois mois et demi. Ses défenseurs ont écrit avec leur sang une des plus belles pages de gloire dont puisse s'enorgueillir l'histoire d'un pays. Mustapha accorda au gouverneur, l'héroïque Bragadino, une capitulation honorable qu'il s'empressa de violer dès que la ville se fut rendue. Bragadino accablé d'outrages, torturé, les oreilles coupées, fut ensuite écorché vif devant le portail de l'Église St-Nicolas et promené sur une vache à travers la ville, avant qu'on ne le pendît, vivant encore, à la vergue d'une galère. Sa peau, tannée et bourrée de foin, fut envoyée à Constantinople. Sa famille, plus tard, la racheta à prix d'or, et Venise la conserve aujourd'hui encore, pieusement, dans une urne, à l'église St-Jean-et-St-Paul.

Abominable méchanceté des hommes : en Orient, où la vie compte pour peu de chose, la mort ne suffit pas, il faut y ajouter encore la souffrance. D'ailleurs, l'Occident, nous le savons, n'a rien à lui envier...

Ne quittons pas Famagouste sans une pensée pour Desdémone qui y fut étouffée par Othello, « the tawny Moore », sous son oreiller, et étranglée avec les « draps de noce », victime de la jalousie — « ce monstre à l'œil vert qui produit l'aliment dont il se nourrit » — (à moins que ce ne soit de la malaria ; mais il ne faut pas le dire).

La forteresse française de Kyrenia, modifiée par les Vénitiens, sert de prison. Architecture militaire, salles voûtées, corridors, tours où l'on monte par un plan incliné, bastions et chemins de ronde.

St-Hilarion s'appelait le « Château du dieu d'amour ». Drôle de nom pour une citadelle. Trois enceintes, remparts crénelés ; inexpugnable, disent les chroniques. (Comme

si le dieu d'Amour pratiquait la guerre défensive...) A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, Guy de Lusignan avait fait bâtir cette forteresse pour Richard Cœur de Lion, alors malade à Nicosie. Ce ne sont plus que des murailles démantelées, envahies par les thuyas, les genévriers et les ronces.

Si le centième seulement de ce que l'on dépense pendant une guerre à ravager était employé à embellir la vie, au lieu de la détruire... Nous verrions Chypre et le Liban reboisés, la Mésopotamie remise en culture, le Vieux Sérail restauré, St-Demetrius rendu au culte, tous les châteaux de l'Orient latin reconstruits et remeublés ; le monde décoré de merveilles ne serait plus qu'un parc immense... Hélas !

Pendant spirituel de St-Hilarion, l'abbaye de Bellapaïs, où Richard Cœur de Lion passa deux ans, est digne d'une époque où, selon le mot de Louis Gillet, « une frange de paradis venait balayer la Terre », et où toujours le cloître ou la cathédrale naissaient à l'ombre de la citadelle. Ce n'étaient peut-être pas de très saints moines que ces augustins et prémontrés de Bellapaïs, qui prenaient femme (quelquefois trois...) et faisaient bon accueil au vin de leurs collègues Templiers, en accord avec les préceptes de Hafiz : « Si l'on te dit : ne bois pas, réponds : Dieu est plein de miséricorde. » Et Dieu n'a pas pu refuser la sienne à ces moines blancs, même « mols et débauchez », même trop loin aventurés dans les vignes du Seigneur. Il les a sûrement pardonnés pour avoir élevé dans les solitudes de Chypre, en des lieux consacrés à Vénus, cette abbaye aérienne, délicate, qui rappelle les Andelys ou Villeneuve-les-Avignon et plus encore, aujourd'hui, Jumièges. Car il n'en reste, au milieu des caroubiers aux feuilles sombres et vernies, que des ruines élégantes, des ruines de théâtre, blanchies par le soleil comme des ossements, avec des salles immenses ouvertes sur le ciel et des chapiteaux aux armes de Jérusalem et de Lusignan. On la sent presque trop jolie, cette abbaye, trop laïque, trop gracieuse,

et l'on comprend que des gens si sensibles à la beauté n'aient pas résisté à la goûter sous d'autres formes, à glorifier le Seigneur dans toutes ses créations. Et dans cette carcasse d'église, aux nervures ajourées comme certains squelettes de feuilles, reviennent les âmes des moines blancs sous forme de corbeaux noirs qui donnent un aspect plus romantique encore à ces ruines qui serviraient si bien de frontispice à quelque ouvrage de Lamartine ou de Chateaubriand...

Ce soir même, pour terminer le circuit des monuments français, je couche dans les ruines de Buffévent.

Petite émotion au moment d'étendre le sac de couchage : une grosse clef de sol se déplie entre les touffes d'herbes, se coule parmi les pierres, me rappelant à point nommé que l'île, depuis l'antiquité, est célèbre pour ses serpents (on s'en passerait quand il s'agit de coucher dehors). On l'appelait Ophiusis et l'aspic de Cléopâtre ne serait autre qu'une vipère de Chypre, grand format, exactement celle que je viens de déranger. Mais je ne suis pas Cléopâtre et ses raisons ne sont pas les miennes.

Le soleil se couche derrière le Mt Troodos, l'Olympe de Chypre, où, parmi les pins, les lentisques, les térébinthes et les genévriers, les Templiers défrichèrent les premiers arpents de la future vigne de Commanderie. Et je pense, en regardant sombrer dans la nuit les ruines de Buffévent, nid d'aigle de seigneurs français, que peut-être des croisières, organisées à bon escient, surtout dans ces pays où tout étranger est un « Franc », feraient comprendre à beaucoup de Français que leur pays ne date pas de 1789 et que notre expansion coloniale n'a pas commencé avec Jules Ferry.

A l'autre extrémité de l'île, d'autres souvenirs nous appellent : c'est Paphos, où Vénus aborda, Neopaphos, appelée aussi Augusta en souvenir d'Auguste qui la fit

construire, et qui vit St Paul frapper de cécité le mage Barjesus après la conversion du gouverneur romain Paulus Sergius ; Kamaroès, où les femmes formaient une association d'amazones polyandres. Chaque année elles contractaient des unions de passage avec des marins, pêcheurs d'éponges, de l'Archipel. A Cythère il faut tout excuser.

Nous avons de la chance. Un bateau italien passe à Larnaca, se dirigeant vers Beyrouth. Embarquons...

Femmes sur le pont. Des Levantines, qui se réveillent, le matin, terreuses, luisantes, abruties. Etudiants syriens qui reviennent de France.

— Que faites-vous ?

— Je fais « mon » droit...

## CHAPITRE IV

### **Damas - Le Bec de Canard Premières aventures**

Damas. Fini l'école buissonnière. Le moment est venu de s'occuper des Kurdes et de mettre sur pied mon voyage en prenant contact avec les exilés de Damas.

J'apporte un message d'un haut personnage oriental pour le chef du parti nationaliste kurde. Nous l'appellerons Osman Agha (1).

Il habite au quartier kurde, tout contre la mosquée de Saladin, une petite maison de bois à un étage. Je frappe ; le marteau de cuivre résonne sur la porte cloutée ; une silhouette se découpe derrière les treillages d'un moucharabieh et aussitôt fusent à l'intérieur les petits rires et les chuchotements des femmes qui se sauvent ; puis une fillette vient m'ouvrir, toute maigrichonne dans sa robe fripée à volants décousus. Sans attendre mes questions, me laissant seul dans le petit atrium où pend du linge à sécher, elle disparaît, dans le bruit léger de ses pieds nus giflant les dalles.

Osman Agha n'est pas là. C'est un serviteur qui me reçoit, habillé à l'orientale, sans rapport avec les arabes en complet veston de la rue. Il est athlétique et secret, armé jusqu'aux dents. Son regard trahit la méfiance et

---

(1) Dans toutes les pages qui vont suivre j'ai dû changer les noms. La plupart des intéressés vivent encore et l'on comprendra combien il serait inamical — pour ne pas dire plus — de compromettre des gens qui se sont mis spontanément à ma disposition.

la ruse. Il est plus décourageant qu'un huissier de Ministère.

Tel est mon premier contact avec un monde nouveau, tissé d'aventures et de conspirations.

Deux fois je manque Osman sans pouvoir obtenir de rendez-vous. Je finis par laisser au sbire le mot d'introduction, en laissant prévoir ma visite pour le lendemain.

Trois jours après j'ai plus de chance. Il est là.

Osman évoque à la fois Raspoutine et Cyrano. Il est de haute stature, avec de grands yeux clairs sous des buissons de sourcils, un nez fort et busqué, des cheveux serrés cachant un front bas. Son sourire d'urbanité discrète, ses gestes arrondis annoncent le grand seigneur. Par-dessus sa longue robe à rayures taillée dans une étoffe à pyjama, il porte un veston européen gris-mauve ; et ce n'est pas ce qu'il fait de mieux.

Après des politesses banales, le café turc et le grand verre d'eau, apportés par un domestique qui lui baise la main, Osman en vient au motif de ma visite. Par discrétion, il renvoie les serviteurs qui, debout, les bras croisés, attendaient les ordres, et m'indique, au fond d'une petite pièce en retrait, un canapé de rotin harnaché de housses blanches.

En fait de mauvais goût, les intérieurs arabes tiennent le pompon : plantes vertes stupides trônant sur des sellettes ripolinées, plateaux de cuivre sur des guéridons bas marquetés de nacre ; photos de parents, en fez ou turban, sur les murs, encadrant celle du dernier sultan. Fauteuils horribles, dans le style Magenta-Barbès, copiés sur les catalogues, (on les trouve jusqu'en Perse : c'est tout ce que l'Orient connaît du style moderne) et en guise de tableaux, sur les murs, d'affreux tapis de coton représentant des combats de tigres ou des féeries dans le genre 1900. Le tout à faire vomir.

Pendant une demi-heure on tourne autour du pot. Notre conversation n'avance pas.

— Bref, lui dis-je pour en finir, je voudrais mettre sur pied avec ton aide une tournée de contrebande chez les Kurdes d'Iran et de Turquie...

— Comment ? Mais c'est impossible ! Me demander ça, à moi ? Tu rêves !

Osman Agha a des soupçons. Il y a tant d'espions !...

Je lui chante alors sur tous les tons mon dévouement à la cause kurde, ma sympathie pour ce malheureux peuple opprimé, écartelé, mes relations d'amitié avec les Kurdes, avec les kurdologues, les kurdophiles, les kurdisants et tutti quanti.

Il s'entredéboutonne :

— Il faut voir... Je vais en parler à des amis... Reviens dans quelques jours.

Tout se traduit, en Orient, par des délais. On ne refuse jamais, on décourage. On noie le poisson. La politesse extrême d'Osman cache une parfaite mauvaise volonté. J'essaye de l'empateliner, de le circonvenir, sans obtenir autre chose que des promesses vagues.

Pourtant, une semaine plus tard, mes affaires se précisent. Osman Agha me fixe un rendez-vous avec plusieurs nationalistes. L'entreprise semble entrer dans une phase plus active, sinon décisive.

Le jour dit, à la nuit tombante, je hèle sur l'avenue Fouad un petit landau découvert, ou plutôt je réveille le cocher ronflant sur son siège, et bientôt, dans le tintement fêlé des grelots, nous passons les dernières maisons pour nous engager dans une avenue bordée d'eucalyptus. Pendant plus d'un kilomètre nous longeons ces jardins et ces vergers de Damas où se déroulèrent tant d'embuscades, où des carabines anglaises, gentiment fournies par de bons amis, crachaient sur nos soldats.

L'ombre est descendue ; des formes voilées se glissent comme des fantômes noirs le long des clôtures. Les échos de la ville meurent peu à peu. Autour des lanternes voltigeant les petits papillons par myriades ; et le trot dur des rossinantes sonnait sur la route, le roulement sec du lan-

dau grinçant sur ses vieux ressorts, les sonnailles, les coups de fouet, les exhortations rauques du cocher à moitié ivre rompant le silence nocturne, créent une atmosphère romantico-policière parfaitement adaptée aux circonstances.

Maintenant la vallée se resserre. Au-dessus du Barada, des cafés rustiques bordés de balustrades s'accrochent à flanc de coteau comme des échafaudages.

C'est ici. On monte les quelques marches d'un escalier en rondins qui mène à une sorte de terrasse cachée sous la verdure. L'eau partout suinte, se ramifie dans des rigoles, sanglote dans des vasques, chante, clapote, s'échappe en cascades.

La lumière des lampes, dans les arbres, troue par endroits la transparence vert pâle des feuillages où se jouent des nuées de lucioles. Autour des tables, des Arabes en tarbouch bavardent devant un verre d'arak et une assiette de concombres, au bruit des clac... clac..., insupportables, des joueurs de jacquet.

Osman est assis au fond du café avec deux autres personnages.

Nous nous attablons. Le coin est tranquille : on peut parler sans crainte. Osman sait le français ; ses amis le baragouinent. Ce sont deux émigrés, l'un de Turquie, l'autre d'Iran.

Le plus grand, Saïd pacha, un gaillard de deux mètres, arrive en contrebande de Diarbékir, où il a été condamné à mort par contumace. Le gouvernement turc a demandé son extradition ; et, prudemment, il se cache. Visage très accusé, méplats presque mongoloïdes aux pommettes ; regard assez doux ; pourtant le pli désabusé de la lèvre augmenté par une cicatrice, marque la cruauté. Saïd, c'est visible, méprise la vie, aussi bien celle des autres, probablement, que la sienne...

Le deuxième, Djemil Beg, vient de Perse, de la province d'Ardelan. Lui aussi est condamné à mort. S'il paraît plus affecté de sa situation, ce n'est qu'une apparence, car dès

qu'on lui parle de retourner dans son pays, son œil s'allume : il est prêt à tout.

Nous discutons. En ce qui concerne les kurdes d'Irak et de Djezireh, je pourrai les voir sans trop de difficultés ; mais pour pénétrer au Kurdistan turc et dans celui d'Iran, il faudra, comme je le pensais, franchir la frontière en fraude.

— Nous acceptons, dit Osman, de te faire passer. Nous mettrons une escorte sûre à ta disposition. Saïd lui-même t'accompagnera. Seulement pour faire le coup en partant de Syrie, nous voulons que tu avertisses les autorités françaises. Ce sont elles, ici, qui nous protègent, et nous devons agir loyalement à leur égard.

Quoiqu'une telle condition compromette gravement ma chance, j'irai dans le « bec de canard » prendre contact avec les officiers français des postes.

Dès le lendemain, un car m'emmène vers Alep, par Homs et Hama sur l'Oronte, où chantent les norias.

Puis, Alep — Deir-es-Zor en diagonale à travers la Djezireh poussiéreuse.

A Deir, le colonel S., qui commande la région me donne audience. J'amène « en douce » la question sur le tapis ; dès les premiers mots, vu : rien à faire. Le colonel craint avant tout les incidents diplomatiques et n'a du reste pour les Kurdes qu'une tendresse mitigée. Ce sont à ses yeux des bandits, des gens qui le dérangent, qui compliquent sa vie. Si je lui parle d'une tournée de contrebande, il va tomber d'apoplexie. Nous lui épargnerons cela...

Après quelques jours de repos dans le Poste et quelques dîners pleins de cordiale simplicité je traverse l'Euphrate en direction d'Hassetché.

Nouvelle prise de contact avec les officiers des services spéciaux.

Le capitaine M., un grand blond que le soleil fait tourner à l'écrevisse (cuite), parle peu, ce qui ne l'empêche pas — au contraire — d'accomplir sa tâche avec intelligence

et minutie. Mis en confiance par son accueil, je lui parle de mes projets, qui ne manquent pas de l'étonner :

— Vous savez ce que vous risquez ?... La potence dans les vingt-quatre heures...

On m'a déjà prévenu.

— Le tout, dis-je, est de trouver une bonne escorte.

— Surtout discrète ! précise le capitaine M.

Il reprend aussitôt :

— N'oubliez pas que les Turcs entretiennent partout des agents pour les prévenir des « coups » qui se préparent. Personne bien entendu n'est au courant de vos projets ?

— Personne, sauf trois Kurdes absolument sûrs : Osman Agha, Saïd Pacha et Djemil Bég.

— Saïd Pacha de Diarbekir ?

— Oui.

Le capitaine fronce les sourcils.

— Hon !... Regrettable !... Saïd est plus que douteux. Nous avons arrêté la semaine dernière un émissaire turc chargé d'un pli pour lui...

M. se tait quelques secondes, puis ajoute :

— Il avait de l'argent pour Saïd...

Je tombe des nues. Comment ! Saïd, qui a toute la confiance d'Osman Agha, à qui on communique les plus graves secrets, et qui tient dans ses mains la vie de quantité de malheureux qu'un simple mot mènerait à la mort, Saïd est vendu aux Turcs !...

Le capitaine M. sourit de mon étonnement.

— On fait beaucoup de choses avec de l'argent. Les chefs kurdes en exil sont pauvres, très pauvres... Il faut bien vivre...

En attendant, voici mon aventure dans le lac. Comment passerai-je inaperçu maintenant ?

Une précaution peut encore sauver la situation : prévenir Osman que je renonce à tout : il avertira Saïd et ses plans seront peut-être déjoués.

J'expédie aussitôt une lettre à Osman, lui annonçant

qu'obligé de modifier mon voyage, je reviens d'urgence à Alep, remettant à plus tard mes projets.

De toute façon, j'ai le temps : M. ne peut m'aider en rien. Il ne veut, même de loin, tremper dans cette affaire.

— Remontez vers la frontière ; débrouillez-vous ; je ne veux rien savoir de tout cela, et même, officiellement, je vous interdis ce voyage...

Je n'en demande pas plus.

Trois jours plus tard je file vers la frontière. Osman m'a indiqué un individu dont il est sûr, qui habite Andivar. C'est à lui que je m'adresserai.

Face à la muraille bleutée du Djoudi-Dagh, transparente comme un lavis, au sommet d'un promontoire qui commande la grandiose vallée du Tigre, une courte étamine tricolore, flottant sur des coupoles de pisé, marque l'extrême pointe du Bec de Canard, de la Djezireh syrienne. En bas, dans le fond d'un sillon gigantesque et tortueux, scintillent les remous argentés du fleuve coupé d'îlots verts et de plages effilées. Paysage aux proportions démesurées, hors de l'échelle commune : le Tigre lui-même, perdu dans l'immensité du décor, semble un filet d'eau minuscule cheminant parmi les sables.

Le petit poste à nos couleurs perdu dans ce paysage millénaire, c'est Andivar. Le Tigre à ses pieds fait frontière avec la Turquie, plus au sud avec l'Irak, avant de s'élargir et de s'enfoncer dans les limons flavescents de la Mésopotamie.

Franchies les deux coupoles de l'entrée, porche épais où sèchent des peaux de loup, je me dirige, conduit par un serviteur kurde, vers la chambre du lieutenant. Il somnole sous sa moustiquaire, tenant à la main le bout d'un étrange narguilé : ce tuyau, terminé par une canule, descend, à travers le voile, d'un récipient réservé d'ordinaire à une thérapeutique intime et suspendu pour la circonstance au plafond.

Je m'excuse de troubler sa sieste.

— Du tout, du tout, m'interrompt-il, je sirotais simplement un peu d'arak. Ne soyez pas surpris de cette installation : c'est mon système pour boire couché.

Il ajoute :

— J'ai aussi une autre invention pour la canicule : le fly-tox à la glace pilée...

Et tandis que je m'extasie poliment, il me vaporise à la figure un nuage glacé.

Nous bavardons. Mais je ne souffle mot des raisons de mon voyage.

L'après-midi je cherche mon homme, un certain Ahmed de Mardine, qui habite à l'extrémité du village une maison isolée. Exprès, j'y vais en pleine chaleur afin de rencontrer le moins de monde possible.

Ahmed, par extraordinaire, est là. Il sait quelques mots de français et tout de suite nous nous comprenons. C'est un spécialiste, un bandit professionnel. En quatre coups de cuiller à pot l'affaire est réglée. Il fournit l'escorte, six Kurdes armés, connaissant à fond le pays. Nous passerons le Tigre la nuit, un peu au sud d'Andivar. Le prix est fait. Il sait où joindre les hommes. Le temps de les prévenir : dans trois jours nous partirons.

Le soir, après un bain dans les tourbillons glacés du Tigre, je me retrouve avec le lieutenant pour dîner.

Il fait à peine nuit. Le soleil disparaît lentement à l'horizon. Un crépuscule sanglant effiloche dans le ciel des chevelures de corail. Bientôt une obscurité totale envahit la coupure profonde du Tigre. La lueur crue d'une lampe-tempête, frappant la nappe blanche, attire des milliers de lucioles ; des insectes pleuvent dans les assiettes avec un bruit sec. Le long du mur un chat poursuit des scorpions.

A cet instant des feux s'allument dans la montagne turque.

— Des contrebandiers qui se réchauffent, dit le lieutenant.

Le sujet m'intéresse.

— Des gens de Syrie ?

— Ou d'Irak, peut-être ; des Kurdes qui partent à dix ou douze, bien armés, s'en vont en fraude jusqu'à Van, Bitlis, pillent des convois, exigent par force leur nourriture dans les villages, tout cela pour le plaisir d'égorger quelques soldats turcs et de revoir leur pays.

— Ils ne se font jamais prendre ?

— Si, bien sûr ! Mais, il y en a toujours d'autres. Vous savez qu'en face ils n'y vont pas de main morte pour mâter les Kurdes. A vrai dire on les comprend... Les tribus réfugiées chez nous ont bien promis de se tenir tranquilles ; ça ne les empêche pas d'organiser des coups de main. Quelquefois nous les livrons aux Turcs, s'il s'agit de vrais brigands ; le lendemain ils se tortillent à la potence ; mais les autres ne s'arrêtent pas pour si peu. Récemment ils avaient organisé une expédition contre Diarbékir. Dix Kurdes de Djezireh devaient lancer des grenades à fusil dans un dancing installé par les Turcs sur le lieu de sépulture de quatre-vingt-cinq chefs kurdes pendus après une révolte. A quarante kilomètres du but ils ont été pinçés pendant une halte, cernés et massacrés...

Il se tait. Des arômes transparents flottent dans la brise, parfums épars de terre chaude et de buissons musqués.

La soirée s'achève sur des histoires de bandits. Là-dessus X... est imbattable : la région sert d'asile aux plus fins contrebandiers et près d'Andivar commence la zone de passage favorable. Tout ce qui porte un nom dans le brigandage a par ici des amis, des relais.

Cette fois tout est prêt : les préparatifs sont achevés ; j'ai pu me procurer le ravitaillement et les cartouches exigés par Ahmed.

Au petit matin je prends congé du lieutenant ; puis, je suis le cours du Tigre, à cheval, vers le sud, en direction du village de ... où je dois retrouver Ahmed et ses hommes.

Le sentier suit le bord supérieur de la falaise et descend parfois jusqu'au fleuve. Cela sent bon le limon ; on respire

cette odeur un peu salée d'eau morte et de jonc sec qui s'exhale des rives. Par endroits les dernières crues ont déposé des paquets de broussailles et d'écume. Des tortues clapotent dans les mares. Le soleil, qui chauffe, fait danser des vapeurs au ras du sol et déjà la robe du cheval se mouille.

Peu après midi, un tournant du sentier découvre les huttes en torchis d'un village. Personne ne se montre aux abords. Il semble désert, abandonné. Mais à la première maison je suis arrêté par Ahmed qui me fait entrer dans une cour où je mets aussitôt pied à terre ; un homme emmène le cheval.

Ahmed m'entraîne dans une pièce à peine éclairée. A mon entrée se fait un remue-ménage : il y a là, rassemblés, six ou huit bonshommes à mine patibulaire qui fument en chuchotant ; ce sont mes futurs acolytes. D'authentiques bandits, aguerris et chevronnés, m'avait prévenu Ahmed. Précaution inutile : cela se lit sur leur visage au premier coup d'œil.

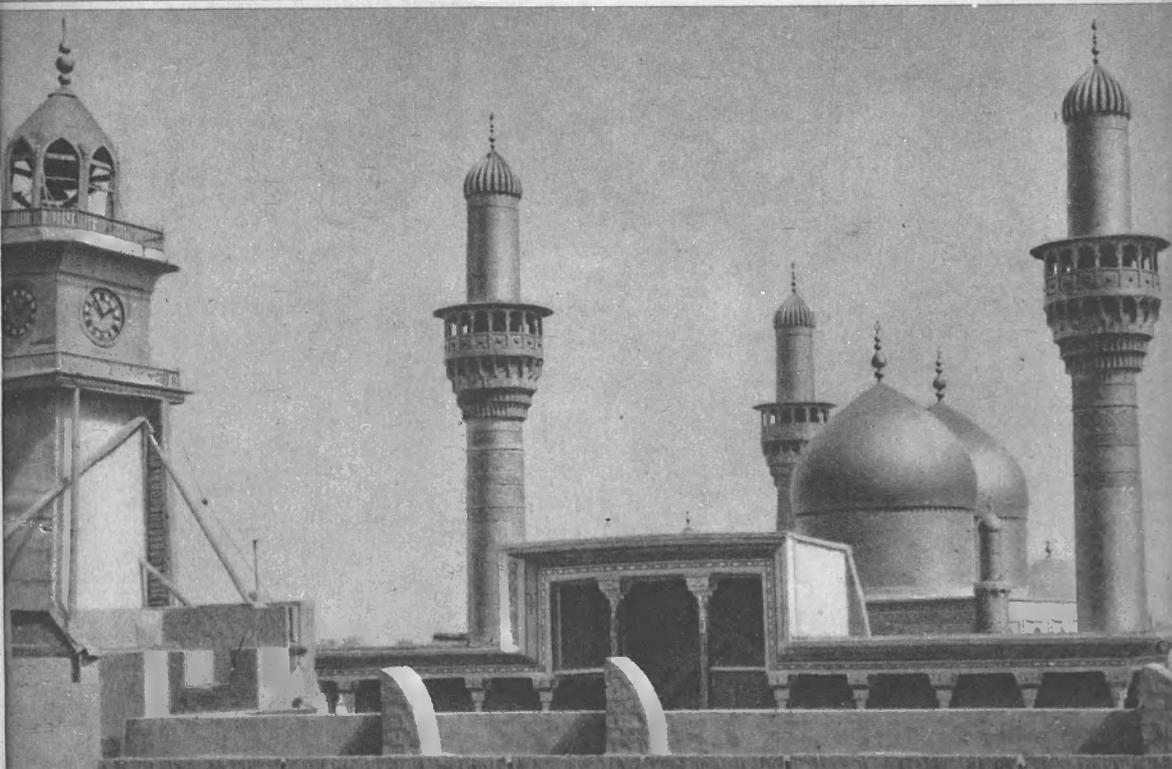
Ahmed me les présente avec, à l'appui, un bref curriculum vitæ : celui-ci a participé à la révolte de Sheikh Mahmoud ; celui-là a perdu un œil dans un combat contre les gendarmes ; tel autre s'est évadé de la prison de Diarbékir... Il me détaille ainsi tout un palmarès édifiant qui laisse présager la meilleure suite à notre entreprise.

Il est convenu qu'en territoire turc nous voyagerons presque uniquement la nuit ; tous connaissent le pays comme leur poche et il n'y a pas à craindre de se perdre. Le jour nous resterons dans les villages où ils ont des amis sûrs. Là je pourrai fréquenter les Kurdes, connaître leur vie, les interroger. Le vocabulaire écrit que je me suis fabriqué m'y aidera, et surtout Ahmed servira d'interprète.

La question avait été agitée de savoir si je ne devrais pas m'habiller en Kurde. Bien que ç'eût été préférable, la peur du ridicule me retient.

*Bagdad. « ...sur l'autre rive se dresse un étrange pain de sucre à gradins, le tombeau de Zobaïdée. » (P. 87.)*

*« Près de Bagdad s'élève un des plus célèbres sanctuaires du chiïsme, la mosquée des dômes d'or. Par-dessus le flamboiement des coupoles, quatre minarets de faïence turquoise, précieux comme des bijoux, s'élèvent dans le ciel. »*





Pour l'instant nous attendons le retour d'un éclaireur envoyé par Ahmed sur la rive en face, la nuit dernière. Il doit revenir vers minuit.

Nous procédons au partage des provisions : biscuit, chocolat, sucre et sardines, après quoi l'après-midi s'achève en somnolence enfumée. Aucun de nous ne sort, pour éviter les racontars et les soupçons.

Le cheval qui m'a amené appartient à un ami d'Ahmed auquel je l'ai loué lors de mon arrivée à Andivar. Il est convenu que si l'entreprise a lieu, un homme du village, le propriétaire de la maison où nous sommes, le lui reconduira.

La nuit tombe. On prépare un solide repas, cuisiné par notre hôte. Puis, après le dîner, l'attente reprend.

A dix heures du soir, on décide de se mettre en route vers le lieu de passage.

Sans bruit, notre petite troupe quitte la maison et descend vers le Tigre.

La nuit est sombre car la lune se lèvera seulement vers onze heures.

Tout près de l'eau, le sol est en limon séché qui s'enfonce sous les pas comme du gâteau. Il fait bon. La chaleur étouffante du jour a fait place à une exquise tiédeur aérée par des souffles légers. Les moindres senteurs qui passent dans la brise caressent les narines. C'est tantôt une odeur d'eau, tantôt un miasme infect émanant de quelque pourriture amenée par le flot, tantôt des parfums de buissons résineux.

Après une demi-heure on s'arrête. C'est ici.

Personne ne bronche, personne n'allume de cigarette. Je m'endormirais volontiers, tellement la nuit est suave. Mais l'énervement de l'attente, l'anxiété devant l'aventure qui se prépare, suffisent à me tenir éveillé.

Les hommes se sont étendus, sans qu'aucun dorme, cependant. Ils sont tous aux aguets, scrutant l'ombre, tournant la tête à droite, à gauche.

Le fleuve, à l'endroit où nous sommes, se présente

ainsi : tout près de la rive droite, la nôtre, bouillonne un courant assez profond. Au milieu s'étend un banc de sable couvert de quelque végétation, puis, de l'autre côté, un bras de fleuve fort large, mais qu'il est possible de franchir à gué. Un radeau doit nous servir pour le passage. Notre envoyé l'a pris la nuit dernière et l'a garé de l'autre côté sous des arbustes. Il le prendra tout à l'heure pour revenir.

A minuit notre homme n'est pas rentré.

Une heure : il n'est toujours pas là. Cela devient inquiétant. S'il tarde trop nous ne pourrons pas partir cette nuit, car nous devons faire une longue marche avant le lever du jour.

L'humidité du fleuve commence à nous pénétrer. Je sens mes vêtements mouillés.

Deux heures et demie : Ahmed me pousse du coude. Tout le monde tend l'oreille. Dans la demi-lumière opaque du clair de lune, une silhouette sombre s'agite de l'autre côté de l'eau sur le banc de sable. Est-ce notre homme, un contrebandier, ou bien quelque agent turc qui passe en fraude ?

La silhouette disparaît. Cette attente vaine devient épuisante à force de tension d'esprit. Que peut-il bien se passer ? Puis voici de nouveau la silhouette qui se penche. Des clapotis rompent le silence. Une masse se déplace avec le courant. Un homme rame vivement pour se rapprocher de notre rive. Il passe devant nous. Ahmed se lève et imite un cri d'animal ; l'autre répond de même.

Cinquante mètres plus bas, il atteint la berge, s'y accroche, et en quelques instants se trouve auprès de nous. Il parle avec Ahmed tout bas, d'une voix coupée, haletante.

Je surprends plusieurs mots qui me sont connus comme « soldats, — soldats... danger... ».

Ahmed se tourne alors vers moi : l'homme s'est renseigné : l'armée turque manœuvre dans la région. Au seul village de ... situé, sur la rive en face, à peu de distance de l'endroit où nous devons aborder, il y a tout un régiment qui cantonne. Des patrouilles battent le pays. Ils ont même

disposé des petits postes tout le long de la rive. Notre émissaire a dû ramper comme un Sioux pour atteindre le fleuve sans se faire pincer.

En conclusion, il ne faut pas compter passer maintenant. A quoi bon les risques inutiles ? Ahmed propose de remettre l'opération à huitaine. Je connais la chanson ; en Orient il n'y a que deux formules : « tout de suite », qui implique un délai de une heure à trois mois, et « plus tard », qui commence on ne sait quand et se termine à + l'infini. « La semaine suivante », ce sont les calendes grecques de l'Orient, l'attente absurde et énervante au cours de laquelle on ronge son frein, impuissant, exaspéré par les attermoissements de ces brutes indolentes pour qui le temps ne compte pas.

Tirons un trait sur cette aventure. C'est raté, c'est raté. Tant pis ! nous l'essaierons ailleurs.

Le lendemain je repars sur Hassetché ; la semaine suivante me retrouve à Damas.

Ma première visite est pour Osman. Je lui explique mes démarches, les préparatifs et l'échec final.

— Tu as bien fait, me dit-il. Sans cela, à l'heure actuelle, probablement serais-tu pendu déjà.

— Et Saïd, lui demandé-je, est-il toujours à Damas ?

Je ne lui ai encore rien dit de ce que m'a appris sur son compte le capitaine X...

— Saïd a disparu...

— De Damas ?

— Et d'ailleurs... On ne sait ce qu'il a pu devenir. Je le croyais parti pour Beyrouth, et à Beyrouth personne ne l'a vu. C'est à n'y rien comprendre.

Alors je révèle à Osman les renseignements qui m'ont été fournis.

A son tour il tombe des nues, et je ne suis pas fâché de lui en apprendre dans un domaine qui est pourtant le sien...

Saïd est-il reparti pour la Turquie ? Est-ce lui qui a

donné l'éveil sur la frontière ? Rien ne nous met sur la voie pour l'instant.

Il s'agit maintenant de se retourner d'un autre côté.

Un nouveau rendez-vous est organisé avec Djemil Beg. Celui-là me portera peut-être plus de chance.

Avec lui, nous convenons d'un autre plan : je pars pour l'Irak ; Djemil m'y rejoindra d'ici trois semaines, sur la frontière d'Iran. Là nous combinerons un itinéraire et les moyens de mettre sur pied l'entreprise.

Parmi les détails étudiés, le premier et le plus clair est que je dois avancer les fonds à Djemil...

Maintenant que tout est prêt, rien ne me retient plus à Damas. En route pour Bagdad...

De Damas, une Chrysler confortable vous emmène en dix-sept heures des rives du Barada à celles du Tigre, dix-sept heures à travers un désert plus ennuyeux, plus monotone et plus nul encore que le Sahara, avec une seule étape à Rutbah, poste militaire, terrain d'atterrissage et relai d'essence au milieu des cailloux et des sables.

En 1865, c'est un Français, le Comte de Pertheris, qui eut l'idée d'un service régulier Damas-Bagdad. Mais Numiq Pacha s'opposa à toute concession de ce genre, redoutant, après l'exemple de la Navigation anglaise sur le Tigre, de voir un étranger entreprenant s'approprier les bénéfiques éventuels d'un transport terrestre.

Traversée de l'Euphrate et visa des passeports à Feloudja, où se livra la bataille de Kunaxa, point de départ de la retraite des Dix Mille.

Au moment où le soleil vient de se coucher, et qu'on commence à s'assoupir, bercé par les cahots et le ronronnement fastidieux du moteur, le sol tout à coup rend un bruit de planches, une bouffée d'air humide passe par les vitres baissées de la voiture, et en ouvrant un œil on s'aperçoit qu'on franchit les eaux sombres du Tigre où se reflètent les milliers de lumières de Bagdad, Eirenopolis, Medinet-es-Salam, Ville de la Paix...

## CHAPITRE V

### Bagdad

On n'aborde pas Bagdad sans émotion. Sa riche consonance chante à nos oreilles comme Trébizonde, Chandernagor ou Tombouctou. Nous entrevoyons la vieille cité des Princes-marchands et des khalifes à travers le brouillard d'or des Mille et Une Nuits. Les trésors d'Haroun Al Rachid et les palais de Mansour ont peuplé nos rêves d'enfant : coûte que coûte nous voudrions en retrouver quelque chose. Or il ne reste à peu près rien, hélas ! de toutes ces splendeurs évanouies. Les palais de brique et de faïence, reliés entre eux par des souterrains, où s'entassaient des richesses fabuleuses, palais Taj, bâti par Ali Muktaf avec le palais blanc des basileis à Ctésiphon, palais de la Porte d'Or, palais de Jafar, Palais de l'Eternité, Château du Paradis, Château des Pléiades, toutes ces demeures légendaires, orgueil des dynasties arabes ou persanes, qui virent passer la robe noire des khalifes et les armures mongoles, se sont effondrées au cours des siècles, remplacées aujourd'hui par de banales maisons de brique sèche. Le désert a reparu, là où s'étendaient jadis des jardins merveilleux peuplés d'animaux sauvages, ornés d'arbres d'argent et de kiosques en métaux précieux.

C'était l'époque fastueuse des Abbassides : Haroun Al Raschid en mourant laissait à ses enfants neuf cents millions de pièces d'or. La civilisation arabe rayonnait sur le monde. Ses marins sillonnaient les océans — comme

en témoigne la légende de Sindbad le Marin — tandis que régnait à la cour des khalifes un dilettantisme aimable et tolérant. Epoque inégalée de prospérité, de plaisir et de culture. « Le monde, a dit Renan, en rêvera éternellement. »

Ainsi l'ancienne rivale de Byzance, bâtie avec les débris de Babylone, de Séleucie et de Ctésiphon, plusieurs fois détruite et incendiée par les hordes Mongoles et les Princes d'Iran, longtemps laissée à l'abandon par les Turcs, n'a pas relevé ses ruines. Elle n'est plus qu'une cité sans éclat, brûlante et envahie de poussière. Sa prodigieuse fortune a sombré dans le déclin de l'Orient. Les métropoles occidentales, en drainant les richesses du monde, ont éclipsé jusqu'à son nom.

Le paysage lui-même n'évoque plus rien. La Nature, semble-t-il, a tout oublié. Les plaines argileuses de Mésopotamie, privées des canaux qui les fécondaient, ont repris l'aspect d'un désert. Dans une immense étendue aride et sans relief où parfois s'élève un tumulus, les épineux et les arbustes rabougris ont remplacé les champs de blé de l'opulente Babylonie et ces vergers, du temps des Sémites et des Sumériens, dont le souvenir a créé la légende du Paradis Terrestre.

Dieu qu'il fait chaud dans cette ville ! Le pays bat tous les records de température pour les moyennes d'été : 10° de plus qu'au Sahara, où pourtant Dieu sait s'il fait bon ! L'eau des robinets coule à 40° ; tout sèche en un instant, le linge lavé et la mousse du savon à barbe. Obligation de dormir sur les toits, réveillé dès cinq heures par le soleil et par les mouches. La chaleur, pendant le jour, cuit tellement les terrasses que même en pleine nuit, lorsqu'on passe un bras en dehors du lit, on a l'impression de le mettre au four.

L'après-midi, dans les rues, c'est une fournaise intolérable. L'air chaud brûle les paupières et l'on ne s'étonne pas que les soldats de Tamerlan, pendant le siège de la

ville, se soient plaints de fondre comme cire, disaient-ils, sous leur cuirasse !

Dire que le Paradis Terrestre était dans ce pays ! Pauvre Adam, pauvre Eve ! Avant de s'être aperçus qu'ils étaient nus, comme ils ont dû souffrir des coups de soleil ! Il y a, c'est vrai, des grâces d'état.

Pourtant la chaleur est bien plus supportable que celle des étés parisiens. A la joie béate de transpirer sans faux-col, s'ajoutent les voluptés ineffables des glaces et des sirops, ces consolations que la Providence et les glaciers placent sous nos pas : sirop de roses à l'arrière-goût de géranium, sirop de mûres parfumé de fleur d'oranger, sirop de raisin sec, sirop de cornouilles, aussi fin que la framboise, sirop de citron, sirop d'oranges, et toutes ces glaces délicieusement écœurantes, aux adorables teintes Marie-Laurencin, vert pistache, bleu pâle, rose framboise et jaune serin, qui sont la spécialité du pays depuis plus de mille ans. (Aujourd'hui les « Kelvinator » ont remplacé pour les sorbets la neige du Zagros ou de l'Avromân, mais les couleurs n'ont pas changé ; déjà du temps des khalifes la police avait dû intervenir pour réglementer la coloration chimique des aliments.)

Bagdad excellait dans ce domaine. En plus des sirops qu'elle exportait par quantités énormes, elle avait appris au monde l'art de raffiner le sucre. Elle l'importait du Khouzistan et chaque année, de ce trafic, le trésor du khalife retirait plus de trente mille livres.

Que reste-t-il de cette époque ? Un simple minaret, celui de Suq Al Ghazl, seul vestige de la mosquée des Khalifes. Il s'effrite et tombe en ruines. Les passants ne le regardent même pas.

Postérieure, la mosquée de Sheikh Abdul Kadir Al Gilani marque un restant de splendeur. L'antique famille des Gilani, issue du Prophète, administre ce saint lieu de pèlerinage.

Sur l'autre rive se dresse un étrange pain de sucre à gradins : le tombeau de Zobaïdée. En réalité, la pieuse

épouse d'Haroun Al Rachid n'est pas enterrée là. Allah seul sait où.

Il n'y a pas si longtemps qu'à Bagdad aucun véhicule à roues ne pouvait circuler. Il n'y passait que des chevaux, des mulets et des ânes. Depuis le Haussmann irakien, l'architecte Archa Bey El Omari, une grande avenue la traverse de part en part, la New Street, où vont et viennent, au milieu de voitures américaines de grand luxe, les petites victorias poussiéreuses aux coussins de moleskine blanche, les « arabanah » traînées par des haridelles efflanquées, coiffées de plumes d'autruche et frétilantes de pendelouques. Elles vont d'un bout à l'autre de l'avenue sans jamais s'arrêter ni tourner, font volte face à une extrémité et recommencent en sens inverse, toujours au même petit trot arthritique, et bien entendu sous une grêle de coups que leur administre un cocher arabe en keffié biblique, accroupi sur son siège.

En dehors de la New street, entre les parois des maisons de brique jaune, de courtes venelles se coupent, se croisent, bifurquent ou se terminent en cul-de-sac, comme le labyrinthe d'un jeu d'enfants. Les treillages des moucharabiehs à la persane, soutenus par des arcs-boutants de charpente, se rejoignent presque, d'un côté de la rue à l'autre. Parfois dans l'échancrure de deux maisons se détache un minaret de faïence turquoise abritant le gros nid de brindilles où s'épouille un couple de cigognes, ou bien une coupole brillante et bigarrée, surmontée d'un croissant d'or, rappelant par sa forme le heaume des Sarrazins, déshonorée comme à plaisir par un écheveau de fils électriques et une floraison d'isolateurs.

Aux abords du Tigre, les troupeaux de buffles gris qu'on mène boire obstruent les ruelles. Des gamins brunis, tout nus, cambrés, fesses maigres et omoplates saillantes, les poussent dans l'eau où les bêtes se plongent jusqu'à l'échine, bientôt immobiles, le mufle horizontal. Tout autour, plus élégants, les petits chevaux à la robe dorée

et les ânes gris trempent seulement le bout de leurs sabots.

A côté de cela, il y a dans Bagdad des passages cloutés, s'il vous plaît, et des agents sous parasols, en gants blancs, dont la fonction essentielle, en plus de leur rôle décoratif, est de siffler à bouche que veux-tu, à tout bout de champ et sans motif apparent, dans des sifflets à roulettes qui vous déchirent les tympans. C'est peut-être idiot, mais ça leur fait tellement de plaisir ! Il faut ajouter le vacarme tonitruant, cacophonique, assourdissant, des trompes d'auto, klaxons, sirènes, avertisseurs musicaux, d'un luxe et d'une diversité dont Bagdad tient certes le record, et qui contribue à faire de la capitale irakienne, aux yeux des orientaux, une grande ville moderne.

Une série de sifflements stridents... Pétarade de motocyclettes... Les voitures se rangent... Une Packard passe en trombe... C'est le jeune roi qui regagne son palais. Jadis quand le pacha rentrait de promenade, la scène revêtait un autre appareil. Écoutons Buckingham : « Il entra, précédé par ses mamelouks élégamment habillés, montés sur de jolis petits chevaux élégamment harnachés. Suivait une troupe de fantassins armés de mousquets anglais, quelques-uns habillés d'uniformes anglais... Rien ne saurait dire le respect qu'inspirait le passage du Pacha. Dans les cafés qui touchaient à la porte, on n'allumait aucune pipe, on ne servait aucune tasse de café, pas un mot n'était prononcé. Tout le monde se leva et s'inclina. Le pacha répondit aux saluts avec infiniment de grâce... »  
Adieu fifres, adieu tambours !...

Ne cherchons pas l'Orient dans cette grande artère bordée de vitrines européennes. Nous le trouverons davantage dans le dédale des ruelles anonymes, dans les bazars et dans les cafés, ces inimitables cafés turcs garnis de chromos, tapissés de cartons dorés enlevés aux boîtes de cigarettes, de portraits de Nicolas II et de sa famille, de Mustapha Kemal et du Shah de Perse, d'Hitler et

d'Edouard VII. Les inénarrables cornets dorés de phonographes quadragénaires y nasillent à longueur de journée des chansons orientales, absurdes, pointues, chevrotantes, polytoniques, qui n'ont ni queue ni tête et qui vous mettent les nerfs en pelote. Les consommateurs s'accroupissent en tailleurs sur des canapés-cages-à-lapins, après avoir laissé leurs sandales par terre ; et ils restent là des journées entières, devant une petite tasse de café — l'urine de Satan, disent les gens du Nedjd — à têter le bouquin d'ambre d'une pipe à eau, — comme un distributeur d'essence miniature, qu'on se collerait au bec — à faire claquer des pions de jacquet, ou à tripoter d'un air absent les grains d'ambre d'un collier, donnant ainsi le spectacle de la plus intégrale, de la plus béate fainéantise. Ces bavards indolents ne nous semblent pas profiter de la vie. Ils la laissent s'écouler, comme à travers un filet percé l'eau qui court... C'est que leur philosophie n'est pas la nôtre. Ils voient plus loin que les petites agitations qui nous occupent et préfèrent à notre fièvre la sérénité de leur désœuvrement.

Deux par deux, se tenant par le doigt, les jeunes irakiens en bonnet de police noir, les étudiants aux petites moustaches sombres qui leur tombent des narines comme deux dièses ridicules, font les avantageux sur les trottoirs en jonglant d'un stick de bambou, copié sur l'armée anglaise. Ils ont beau jouer les gentlemen, leurs façons de se moucher dans leurs doigts, de cracher et de roter ne sont pas de Piccadilly. Ils prennent pour un uniforme de savant leur complet mauve, leur col Danton et leurs lunettes noires, et ils affichent sous cet accoutrement une suffisance de primaires. Dame ! le temps n'est pas si loin où celui qui savait lire dans le Coran traversait triomphalement toute la ville, précédé par un orchestre... Les vieux qui fument leur narghilé au bord du trottoir les regardent passer d'un œil blasé, à peine goguenard. « Les bougres ! semblent-ils se dire, ils trouveront bien encore le moyen de mourir après nous ! », sentiment qui tempère

toujours chez les vieillards leur mépris de l'âge tendre. Leur bonnet de police noir, le sidan, imposé depuis 1918 par le roi Fayçal, d'après le bonnet de Clemenceau, pour remplacer le fez, jugé « trop turc », est absurde. Au coin d'un feu il avait sans doute sa raison d'être ; au bord du Tigre, la coiffure du Tigre n'a aucun sens. Mais il ne fallait surtout plus de tarbouch...

Lawrence rapporte une histoire analogue : un jour, sous la tente du roi Fayçal, un des familiers du prince se lève brusquement et sort. Puis on entend au dehors un bruit de marteau : le bonhomme brisait son dentier à coups de pierre. « Dire, s'écria alors le bridgeoclaste, que je mangeais le pain de mon seigneur avec des dents turques ! »

Les Bédouins, dans les rues, déambulent sans hâte, drapés dans leur aba de mousseline noire ou couleur de sable mouillé, coiffés du keffié en serviette œil-de-perdrix que retient au front la double torsade de l'aggal. Au milieu des voitures et des vestons européens, ils ont l'air de figurants qui viendraient de jouer la Passion dans un patinage.

Des petits juifs parcourent les cafés en proposant leurs plateaux de menues marchandises : parfums, mouchoirs, montres, lames de rasoirs et billets de loterie, premier apprentissage.

Très peu de femmes dans les rues. Juste, de temps en temps, l'affreuse silhouette de ces fantômes noirs sous lesquels se cache, paraît-il, un corps féminin, et, le soir, dans les arabanahs, deux bas de coton rose, chaussés de vernis noirs, qui dépassent d'une masse sombre informe, tenant à la fois du sac de pommes de terre et du Balzac de Rodin. A part quelques juives dévoilées, c'est là tout le beau sexe. Les femmes restent dans leur maison, à s'engraisser dans l'inaction, égrenant des journées vides, à l'abri des discrets moucharabiehs, négligées par leur mari qui les tient à l'écart de ses soucis et de son activité.

Dans les restaurants, pas une cliente — comme au dîner de la Revue des Deux Mondes. Dans les cinémas non plus. Pourtant, un soir où je vais voir la version arabe de Pépé le Moko, je me trouve derrière un sous-officier irakien qui a amené sa femme. Un quidam qui arrive s'installe innocemment sur le fauteuil à côté. Ah ! Malheur ! A peine est-il là depuis cinq minutes que le mari se lève, furieux, lui fait une scène épouvantable à propos de bottes et l'oblige à décamper.

Un jour sur un bateau, en Mer Noire, entre Trébizonde et Stamboul, j'assistai à une scène analogue : une dame turque, installée dans certain endroit où les souverains se soustraient à l'étiquette, aperçut par le vasistas le regard d'un jeune homme qui, se promenant sur le pont, glissait par le hublot entrouvert un coup d'œil involontaire. Me croira qui voudra : la dame hurla au secours ; le mari outragé accourut, se précipita sur l'indiscret, le roua de coups et fit stopper le bateau pour qu'on le descendît à terre.

Les femmes, à Bagdad, fidèles aux traditions du vieil Islam, fuyent vers leurs chambres dès qu'un étranger heurte le marteau de la porte. Austérité apparente qui cache les pires dérèglements. « Cette grande affectation de mystère qui entoure la vie de chacun, écrivait Gobineau, n'est qu'un voile suspendu par en haut, non attaché par en bas, voile léger que le moindre souffle d'air dérange et qui s'écarte à chaque instant... »

Et par ce qu'il n'y a pas de femmes, précisément, les orientaux ne pensent qu'à elles. Ce sont des obsédés sexuels. Il faut entendre leurs injures, d'une précision médicale, anatomique. Je me souviens aussi de certaines questions que me posa, dans un district isolé, tel fonctionnaire un peu privé, questions qui auraient fait rougir trente-six corps de garde.

Bazars couverts, où palpite dans la pénombre la vie grouillante et colorée de l'Orient. C'est, parmi la poussière

et les mouches, dans un parfum de fumée, de menthe et de mouton grillé, parmi le fracas des chaudronniers rivant le cuivre à grands coups de masse, la cohue des portefaix pliés en équerre sous d'énormes fardeaux et la nonchalance délurée de petits gamins bronzés aux prunelles noires, bien trop jolis pour être honnêtes...

Quartier des bouchers, qui est surtout celui des mouches, où l'on patauge dans la tripaille, avec ses étaux sanglants, ses drapeaux de viandes saignantes, comme dit Rimbaud, ses gigots enrubbés, et ses aloyaux à cocardes. Tel est l'Orient : des papiers dorés sur des viandes douteuses, du parfum sur de la crasse, un voile de soie sur des hailons, un sourire sur une pensée de meurtre...

Quartier des chaudronniers, quartier des marchands de fruits, de chaussures ou d'étoffes. Ici le coin des Sabéens ou Sougbas, orfèvres barbus venus de l'Inde, spécialistes de l'argent niellé. Leur religion se réclame de St Jean-Baptiste et comprend des rites qui se pratiquent dans l'eau. Ces adeptes du Précurseur, qu'il ne faut pas confondre avec les habitants du royaume de Saba, habitent au bord des fleuves, dans l'espoir qu'un jour leur fondateur y reviendra. Une de leurs plus jolies coutumes consiste à placer dans le courant une bougie allumée sur une feuille de palmier, espoir fragile des hommes, que ballote le destin. Pour que le vœu soit exaucé la bougie ne doit pas s'éteindre.

A part peut-être la bijouterie et la chaudronnerie, tout ce qu'on trouve dans les bazars vient d'Angleterre ou du Japon. Ce sont à peu près les mêmes marchandises qu'à Calcutta, Port-Saïd, Dakar ou Durban. Un jour viendra sans doute où tous les hommes de la terre s'habilleront semblablement, useront des mêmes marchandises, et qui sait ? parleront tous quelque Valapug perfectionné. Alors il vaudra mieux rester chez soi. Déjà les industries locales se découragent, les artistes ne croient plus en eux-mêmes et acceptent l'invasion. Pauvres bazars de Bagdad, que remplissent les valises de fibrane et les cotonnades de Manchester ! (Ne parlons que pour mé-

moire de certains cuirs et cuivres aussi repoussants que repoussés, et de tels guéridons marquetés de nacre qui font le bonheur des étrangers.) Où sont les splendeurs passées, les émeraudes de Haute Égypte et les rubis de Ceylan, les saphirs de l'Inde et les perles de Bahreïn, les porcelaines de Chine et les diamants de Golconde, l'ambre gris des côtes d'Arabie, l'aloès de l'Hadramaout, la cochenille et l'indigo, l'encens et les épices, les taffetas de Perse et les lainages de Flandre ou d'Italie, les verreries de Damas, les tapis de Samarkande, les étoffes brochées, les miroirs de métal, les colliers, les harpons à baleine, l'eau de rose et les reliures, toutes ces marchandises de Mille et Une Nuits dont regorgeaient les comptoirs ? La langue arabe était l'espéranto du commerce mondial, dont tant de termes nous sont restés : tarif, câble, arsenal, amiral, taffetas, corvette et ce mot de baldaquin qui vient justement de Bagdad. Bagdad était le commissionnaire idéal entre l'Orient et l'Occident. Son armée copiait celle de Byzance et possédait jusqu'à des lance-flammes crachant le naphte. Dans un seul souk on comptait plus de cent libraires. Alors l'Orient nous apprit le luxe ; il nous offrit les suprêmes raffinements d'une civilisation plus ancienne et plus riche que la nôtre. Et voici que nous lui rendons en échange aujourd'hui notre pacotille, nos cotonnades imprimées, nos ersatz, nos parfums chimiques, une vraie débauche de toc et de clinquant...

Cohue des flâneurs, facilement irascibles et injurieux, s'arrêtant dans leurs disputes homériques à la limite inférieure des voies de fait selon la formule éternelle : retenez-moi ou je fais un malheur !

Sans-gêne et toupet des Arabes qui vous bousculent, vous tripotent, lisent par-dessus votre épaule quand vous écrivez et se collent à vous dès que l'on déploie une carte ou un journal. Pour un peu ils vous les enlèveraient des mains afin de voir ce qui est écrit dessus (il va sans dire

qu'ils n'y comprennent rien). Dans une foule, ils posent sans vergogne un pied sur le vôtre, froidement, de ferme propos, et ne le retirent pas, même si on remue pour le dégager.

Petits cireurs de bottines, qui selon leur inspiration du moment, font passer vos chaussures du jaune clair au brun foncé à travers toutes les nuances du rouge et du brique.

Et au milieu de tout cela le trottement des ânes, ces pauvres petits ânes gris si spirituels, au doux regard d'enfants martyrs, résignés mais souriants, que l'on conduit exclusivement à coups de bâton sur la tête et qui ont toujours un peu l'air de se moquer du monde avec leur oreille rabattue en casneur d'assiettes.

La plupart des petits marchands des bazars sont arabes. Tout le haut commerce, au contraire, est aux mains des juifs. Ils sont 60.000, le quart de la population, et possèdent cinquante synagogues. Ils tiennent toute la finance, les hypothèques, la vie économique. Reconnaissons leurs vertus : ils sont honnêtes et vendent au prix marqué, alors qu'avec les Arabes il faut marchander jusqu'au tiers du prix (et rien ne prouve encore qu'on n'est pas roulé). Ils ignorent en outre la lenteur et les atermoiements des Arabes. On les accuse volontiers de se soustraire aux lois et d'exporter leurs capitaux en Palestine. C'est que pour eux sonne l'heure de la vengeance. Dans leurs veines coule le sang des 4.600 Juifs (1) déportés à Babylone par Nabuchodonosor après sa victoire sur Sédécias, roi de Jérusalem, auquel il fit arracher les yeux. Ils habitent des maisons bâties peut-être avec les ruines de la ville impure. A Illah, où Nabuchodonosor déporta des Juifs, les Israélites aujourd'hui placent dans un certain endroit de leur maison, pour les souiller, des briques anciennes marquées au chiffre de leur persécuteur. Le Seigneur ne leur avait-il pas promis qu'il les vengerait de tous les maux faits dans

---

(1) Le chiffre aujourd'hui fait sourire...

Sion ? Cet argent qu'ils envoient à Tel Aviv ou à Jaffa, c'est celui du peuple d'Israël, ce sont les colonnes d'airain du temple de Salomon, les vases sacrés et toutes les richesses que Nabuchodonosor avait emportées. La vengeance est un plat qui se mange froid — à plus forte raison dans les pays chauds. Mais cette minorité reste rebelle à toute assimilation, échappe au service militaire et, s'il faut en croire certains Arabes fanatiques, mériterait encore ce que disait d'elle, il y a plusieurs dizaines de siècles, Artaxerxès sur le conseil d'Aman : « ... Il est un peuple dispersé dans toute la terre, qui, s'opposant aux coutumes des autres nations, méprise les commandements du roi et trouble par la contrariété de ses sentiments la concorde de tous les peuples... »

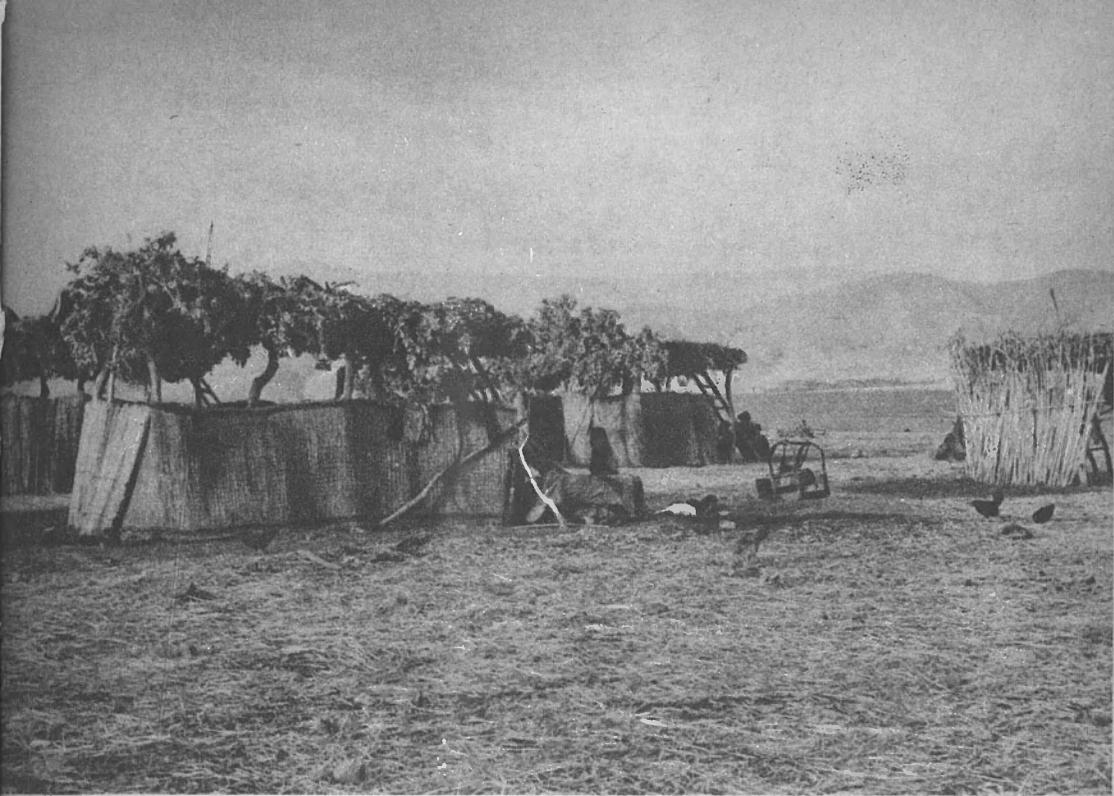
N'est-il pas étrange, en tout cas, de penser que dans ce pays millénaire où se sont établis et perdus tant de peuples dont nous ne retrouvons plus la trace, Assyriens, Chaldéens, Parthes, Hittites, ces vaincus, ces déportés, aient seuls conservé leur intégrité et règnent en maîtres ?

Le vrai paysage de Bagdad, c'est le Tigre. A toute heure : le matin lorsqu'y viennent se baigner les buffles, dans l'incandescence des après-midi torrides, et surtout le soir lorsque l'obscurité répand sur les êtres et les choses son extase apaisante et renouvelée. Alors dans la tiédeur veloutée de la nuit, l'esprit délivré vagabonde, tandis que sous ce ciel admirable qui est le paysage éternel de l'Orient, les visions ressuscitées naissent de l'ombre.

Dans un des petits cafés qui donnent sur le fleuve, on peut jouir tout à l'aise de la quiétude exquise de l'heure. Les feux des rives se prolongent dans l'eau glauque en moirures ondulantes. Aucune brise, aucun souffle ; l'odeur lourde du limon chaud monte des berges. D'absurdes mélopées polytoniques, psaumes chevrotants qui retombent toujours sur une même note, égrènent dans une voix de fausset leurs trilles grelottants. Un chat à la silhouette égyptienne, aux longues oreilles pointues, assis sur son

*Campements kurdes de demi-nomades. Quelques gros poteaux fourchus soutenant un toit de branchages, avec des nattes en guise de murs.* » (P. 134.)

*Campements kurdes. Voici qu'apparaissent les premiers campements de nomades, les tentes noires en poils de chèvre.* » (L. 145.)





derrière, ronronne si fort qu'il en tremble, qu'il en vacille sur ses pattes de devant. Le Dieu Sin des mages chaldéens élève au-dessus d'un horizon de minarets, de coupoles et de palmiers noirs découpés sur la nuit bleue, son globe d'albâtre lumineuse.

C'est vraiment là, dans ce fleuve d'ombre, que s'écoule l'âme même de la Mésopotamie. Au milieu d'une immense plaine inerte, il représente la Vie, à la fois éternelle, immuable et renouvelée. Il est le grand fleuve nourricier venu des sommets de l'Asie, comme l'Euphrate, le Gange ou le Mékong, comme tous ces fleuves qui, de la Mer Rouge aux Mers de Chine, ont fécondé dans leurs vallées historiques les premières civilisations.

Oublions le garçon de restaurant bruyant qui s'éponge le front avec le même linge dont il essuie les assiettes ; laissons les concombres, tomates, pastèques, graines sèches, herbes crues et autres aliments de médiocre saveur servis sur notre table, et vidons le verre d'arak, au goût de résine, rendu laiteux par l'eau.

Le miracle bientôt se produit : sur le fleuve pailleté de lune qui clapote en sourdine à nos pieds, on croit voir s'avancer les gondoles royales du khalife Amin et, plus somptueuses encore sous leur dais de soie blanche, celles des conquérants mongols, avec leurs voiles bleues semées d'étoiles et des danseuses demi-nues secouant des crotales d'or dans un scintillement de fontaines.

Sur le pont d'aval, dont les lumières jouent dans une vapeur légère, une foule s'amasse et s'agite. Elle nargue le cadavre de Jafar, le confident, le favori d'Haroun Al Rachid, tué sur son ordre, puis exposé au gibet.

On peut se l'imaginer, ce fleuve, rouge du sang des huit cent mille malheureux massacrés par Houlagou, le khan mongol, allié des chrétiens, rouge encore des milliers de victimes abandonnées par Timour le boiteux,

*Moisson chez les Kurdes. « Dans la plaine la moisson s'achève. Les hommes coupent avec leur faucille de petites gerbes, comme aux temps bibliques. » (P. 135.)*

*Le battage. « Avec de grandes fourchettes en bois, les hommes lancent en l'air la paille lachée : la balle, légère, est éjectée par la brise à quelques mètres, tandis que le grain retombe et s'amasse. Alors, selon la coutume antique, la fourche à vanner est plantée au sommet et l'on songe aux vers de Théocrite :*

*« Puissé-je à nouveau, dans le blé qu'on entasse,*

*Planter la grande pelle à vanner... »*

(P. 145.)

le fameux Tamerlan de l'Histoire, à l'ivresse sanguinaire de ses soldats, tandis que devant les murailles de la ville cent vingt pyramides de crânes, pourrissant au soleil, lui faisaient une ceinture de charniers. (Tamerlan avait déjà trouvé mieux, faisant écraser sous les pas de ses chevaux, à Siwas, les mille enfants envoyés par les assiégés pour l'attendrir, et se servant, à Sabzwar, de deux mille prisonniers vivants comme de matériaux de construction pour l'édification des tours...)

Bien des khalifes et des vizirs pourchassés durent gagner l'autre rive à la nage pour échapper au supplice. Epoque terrible où la cruauté accompagnait le plaisir, où les délicatesses de la pensée n'excluaient pas la plus abominable barbarie. Entre les murailles aujourd'hui ruinées de Bagdad, que de prophètes crucifiés, que de khalifes assassinés, étranglés à la mongole, avec la corde d'un arc, étouffés sous des tapis, morts de soif dans leur prison ou bâtonnés jusqu'à la mort ! Rappelons-nous ce malheureux khalife Al Qahir qui, mis à la torture, les deux yeux arrachés et gardé onze ans dans un cachot, dut ensuite mendier son pain dans les mosquées !

Et d'autres visions se déroulent...

C'est la terrible peste de 1830 qui dura un automne et un hiver. Ceux qui fuyaient la ville tombaient sur des Bédouins qui les détroussaient. Des bandits ivres d'alcool et d'opium pillaient les maisons. Vint le printemps et avec lui la crue du Fleuve. Les murs s'écroulaient ; les maisons de brique fondaient sous le flot dévastateur. Quelques mois plus tard, seul dans son palais en compagnie d'une vieille servante, le Pacha, que, depuis plusieurs semaines, nourrissait un pêcheur, s'assit dans le sérail désert. Ses soldats s'étaient enfuis, son état-major envolé. Ses étalons de prix couraient dans la campagne sans selles ni cavaliers. Cent mille personnes avaient péri. Et le flot qui lentement se retirait laissait dans le limon des rues des cadavres sans sépulture.

Tout à coup, sur le fleuve, une lueur s'agite, approche,

accourt : un ronflement de tonnerre fait vibrer la nuit et bientôt passe devant nous à toute allure un hors-bord cabré sur de petites vagues, que pilote un arabe en costume bédouin.

Le mirage s'est évanoui. Le garçon revient. Il aperçoit le chat qui ronronne sur sa chaise et casse une assiette, cette brute, sur la tête du pauvre minou qui s'enfuit en hurlant. Les versets du Coran, que nous envoie la radio du Caire, nous vrillent à nouveau les oreilles, et la « sauce anglaise » qu'il faut verser sur la tranche de buffle pour lui donner du goût, sent plus que jamais le mauvais vernis. O réalité !...

Promenade dans la ville avec le Père Pierre. Il me montre un porche où s'inscrit en lettres rouges le mot « Folies-Bergères ».

— Hein ? Croyez-vous ! me dit le bon moine. Voilà tout ce qu'ils connaissent de la France : un nom de mauvais lieu !

— Consolez-vous, mon Père ; à Paris, nous avons donné le nom de Bagdad à une boîte de nuit...

— Ce serait tellement plus simple s'il n'y avait nulle part de boîtes de nuit !

Le Musée. Peu copieux, il contient pourtant des antiquités assyro-chaldéennes qui font rêver. Voici quelques années, on y exposait, paraît-il, à côté du grand collier d'agathes et de turquoises des souverains de Babylone, la raquette de tennis et le nécessaire de voyage du feu roi Fayçal. Ils n'y sont plus.

Je vais toujours au même restaurant et, par économie de vocabulaire, je commande toujours le même menu. Pourtant le prix n'est jamais deux fois de suite le même...

Le soir, le long de la promenade au bord du Tigre, les jeunes gens s'asseyaient en brochette sur les bancs. Et je te

parle à l'oreille, et je te prends par le cou, et je te tripote la main... C'est écœurant.

Journée du businessman arabe : lever au grand jour, flânerie, petit tour au bazar, jacquet au café. Déjeuner, deux ou trois rots sonores venus de loin, sieste de trois heures, re-petit tour à l'échoppe ; re-jacquet au café ; dîner at home ; recafé.

Après quarante ou cinquante ans de cette vie, épuisé, il s'endort dans la paix d'Allah.

Au quartier chrétien, jour de fête ; les femmes chaldéennes portent un voile de soie, l'« izar », de couleurs exquises : vert Nil, greige, bleu lavande, rose pâle tissé d'or.

Je commence à tâter le terrain dans les milieux officiels. Visite au Ministre de France. On médit beaucoup de notre représentation diplomatique et consulaire, quelquefois à juste titre. Ici, Son Excellence Monsieur L. fait mentir cette réputation. Courtois, travailleur, tout le monde, ici, l'estime et l'apprécie.

Bientôt, il m'envoie une invitation à déjeuner ; il y aura également deux personnages officiels en route vers la Perse. Or je suis en short, je n'en ai qu'un et il est fort sale. Impossible d'accepter. Mais le ministre est bénin. Il excuse le short et s'engage à le faire avaler — si l'on peut dire — aux envoyés barbus de la troisième république.

Lavage du short dans la cuvette. L'eau coule chaude, ce qui simplifie. Sept minutes de séchage sur l'appui de fenêtre ; c'est fait.

La Légation de France est, comme certaines familles, « modeste mais honorable ». C'est une arche de Noé. Un persan bleu tout en poils (le pauvre, avec cette chaleur !) joue à cache-cache avec huit mangoustes. Une cigogne se promène dans le vestibule et des gazelles brou-

tent les buissons, au jardin qui descend vers le Tigre.

Le bureau du Ministre est en sous-sol. On m'avait prévenu, en Égypte : « Bagdad ? Une fichue ville où les gens habitent dans des caves !... »

Chère excellente et — auxiliaire précieux du Quai d'Orsay — un Champagne frappé. Qu'il fait donc du bien par où il passe, ce pétillant jus de treille, purée septembrale qui vous apporte dans ce climat, avec ses fraîches bulles d'acide carbonique, tout l'esprit de notre pays !

Le Ministre me propose des introductions officielles. Je m'en défie ; mais, au fond, après tout...

Une audience est demandée à un membre du Gouvernement. Pendant une semaine, chaque jour il doit me recevoir « le lendemain ». Demain on rase gratis...

Les jours se passent. Que ne donnerais-je pour l'envoyer au diable !

Enfin, un beau matin, il se décide.

La scène se passe dans le qushbah, building turc des ministères, où fut couronné l'émir Fayçal.

Dès le début de l'entretien, qui a lieu par le truchement d'un drogman de la légation, il attaque :

— Vous autres occidentaux, vous aimez bien parler de la question d'Orient. Seulement, voyez-vous, nous avons l'impression qu'il y a surtout une « question d'Occident ». Votre exemple n'est pas encourageant, vous savez... L'Occident ferait sans doute bien de s'occuper de ses affaires avant de se mêler des nôtres...

Je ne m'attendais pas à cette douche.

— Excellence, dis-je, l'Orient, qui a enfanté cinquante siècles de civilisation, peut prétendre à se reposer, et ce n'est pas l'humilier que de dire qu'au XIX<sup>e</sup> siècle il avait témoigné, disons-le, d'une certaine lassitude...

— Il se peut que l'Orient n'ait pas conduit sa barque avec toute la vigilance et tout le dynamisme que l'on est en droit d'attendre de peuples qui ont fait leurs preuves,

mais depuis vingt ans, nous assistons à un relèvement, à une véritable résurrection, et nous sommes décidés à conduire jusqu'au bout ce redressement, à secouer des tutelles inadmissibles. Le temps n'est plus où l'on parlait d'« homme malade »...

L'Excellence se fâche, multiplie ses malédictions contre un Occident peu compréhensif et attardé.

L'arrivée des petites tasses de café et des grands verres d'eau l'interrompt quelques secondes.

Je reprends alors :

— Cette palingénésie, Excellence, dont vous parlez...

L'interprète n'a pas compris le terme. Il hésite et doit se tromper dans sa traduction, prendre peut-être la palingénésie pour une maladie vénérienne, car la réponse m'arrive aussitôt, brutale, presque hargneuse.

— Non, Monsieur, il n'y a plus en Orient d'homme malade, et l'exemple de la Turquie est là, justement, pour nous montrer la route à suivre. La maladie de l'Orient, c'est l'Occident qui l'a contractée, désormais...

Nous nageons en pleine médecine. La politique internationale prend une figure d'épidémie.

— Assurément, lui dis-je, vous êtes en voie de guérison. Mais peut-être que dans certains cas des traitements conseillés par les docteurs occidentaux pourraient vous être de quelque secours.

Je me suis bien gardé de prononcer le mot d'« ordonnance » qui aurait risqué de créer encore un quiproquo.

— Nous n'avons besoin des conseils de personne. D'ailleurs vous ne vous tirez pas si honorablement de votre tâche. La preuve en est que vous laissez mourir de faim les populations musulmanes d'Afrique du Nord...

— Mourir de faim ! dis-je, en me fâchant presque, cette fois. Je crois vos renseignements bien peu fondés. Et je serais tenté de vous répondre que notre présence a souvent, au contraire, empêché la famine que causaient jadis les mauvaises récoltes. Nous avons imposé des mesures

de prévoyance, amélioré les méthodes de culture, prélevé même, en certaines occasions, sur les stocks de la métropole pour atténuer des disettes passagères. Il n'est pas question pour nous, croyez-le bien, de laisser mourir de faim les populations dont nous avons la charge, la responsabilité...

— Alors que signifie ceci ?

Et il me tend, en ricanant, un numéro d'un journal français, spécialiste des campagnes de presse. Sous ce titre énorme : « La famine en Afrique du Nord », on y lit ou à peu près : « L'incurie d'un satrape sanguinaire accule l'indigène à la famine et au désespoir etc... »

Je proteste :

— Hé ! Que diable ! N'allez surtout pas vous fier à ce genre d'articles ! Les polémiques de presse revêtent souvent chez nous un caractère outrancier dont il faut tenir compte pour établir son opinion. Le journaliste qui a écrit cela n'a jamais mis les pieds en Afrique du Nord, soyez en certain, et ces racontars sont faux depuis A jusqu'à Z. Ne voyez là qu'un moyen d'embêter le gouvernement.

— Vraiment ? Alors que va faire votre Gouvernement ?

— Rien, sans doute, Excellence ; la liberté de la presse est à la base de nos principes démocratiques. Chacun doit avoir le droit d'émettre une opinion et de la publier, même si elle est notoirement fausse.

L'Excellence me regarde, effarée.

— Chez nous, conclut-elle calmement, votre journaliste aurait peut-être écrit un article comme celui-là ; il n'en aurait pas écrit deux.

Peut-être nous manque-t-il certaines recettes pour préparer le café...

Petit intermède. L'Excellence sort pour faire son pipi. C'est normal, vu la taille des verres d'eau.

Notre conversation se poursuit, mais à un rythme ralenti, les développements de mon interlocuteur demandant à l'interprète un gros effort de mémoire.

Sous chacune des phrases perce le panarabisme, la doctrine chère aux nationalistes de Damas et aux fanatiques du Hedjaz. On retrouve la vieille phraséologie des intellectuels arabes. Le drapeau d'Irak, ne l'oublions pas, a emprunté ses couleurs et ses emblèmes à toutes les nations qui ont joué un rôle dans l'histoire arabe. Fier d'appartenir au « peuple élu », l'Arabe orgueilleux traite avec mépris les autres « peuples soumis » qu'il appelle dédaigneusement les « Aa' djem », tout comme les Romains traitaient les étrangers de « barbares ».

C'est en plus un thème essentiel du droit public musulman que le monde de l'Islam forme une unité, une « terre d'Islam » dont le Prophète avait jeté les bases, tout au moins lancé le germe. L'Islam n'est pas seulement une religion mais une patrie. Les Irakiens se reportent avec nostalgie à l'époque où le khalife était à la fois le souverain et le patriarche de la grande famille islamique, certains même à la période des Ommeyyades et des Abbassides sous lesquels l'Islam dut sa grandeur au despotisme de ses chefs.

La haine de l'Occident met tout le monde d'accord. N'a-t-on pas vu, en Égypte, la croix copte et le croissant de l'Islam brodés sur un même drapeau qui était en propres termes « l'étendard de la révolte » ? Les sterling-or que nous trouvons chez les Druses révoltés, les armes laissées par les Britanniques aux Syriens lorsqu'ils nous cédèrent la place en 1920 et toutes les intrigues des agents de l'Intelligence Service, ce n'est pas contre nous seuls qu'ils auront servi...

Un jour viendra où les nations occidentales payeront cher leurs erreurs.

— N'oubliez pas, me dit le Ministre, que l'Orient a donné au Monde Bouddha, Confucius, Moïse, Jésus et Mahomet. Sa part dans le développement de la civilisation a été considérable. Il n'entend pas en rester là. Et de lui, une fois de plus, viendra la lumière.

Je crois entendre les intellectuels du Caire, les étudiants

à lunettes et tarbouch, les membres de la « Société du lien oriental », qui rêvent d'une renaissance scientifique, littéraire et artistique. Mais hélas ! le personnage que j'ai en face de moi et qui n'est ni Bouddha, ni Confucius, ni Moïse, ni Jésus, ni Mahomet, ne me donne pas l'impression, avec son bonnet de police noir et ses petites touches noires sous le nez, de devoir jamais redonner la lumière au Monde.

— Vous nous considérez, continue-t-il encore, comme des retardataires parce que nous voulons, en Irak, conserver les vieilles traditions. Mais c'est vous qui allez trop de l'avant. Vos principes économiques vous ont menés à des crises graves qui engendrèrent la misère. Votre soi-disant progrès n'en est pas un. Vous avez été amenés à apprendre cette vérité par une expérience douloureuse, alors que nous savions cela a priori. Nous allons peut-être un peu lentement, mais vous, en tous cas, vous allez trop vite et périodiquement vous vous cassez la figure.

J'acquiesce pour ne pas le contrarier. (Cet acquiescement me rapportera une place gratuite de Bagdad à Kirkouk.)

Non, l'Orient ne va pas vite. Sur ce point nous sommes d'accord, Il ne va pas vite et les Orientaux non plus. (A part cependant les conducteurs de taxi qui manquent sans cesse de vous écraser dans la New Street.)

J'en viens à parler des minorités irakiennes. C'est une façon d'aiguiller la conversation sur les Kurdes. On sait que le gouvernement de Bagdad montre peu d'empressement à donner aux Kurdes la place qu'ils réclament dans l'administration du pays et à leur accorder certaines satisfactions dans le domaine de la langue et du régionalisme.

— Notre politique à l'égard des Kurdes, m'explique-t-il, est dominée par le désir d'assimiler cette race vaillante et de la souder au pays. Si l'Orient veut se relever, il doit faire en sorte que chaque nation soit individuellement unie, cohérente et forte.

— A l'occasion, Excellence, m'autoriseriez-vous à visiter quelques régions du « Kurdistan » ?

Le mot m'a échappé !

— Qu'entendez-vous par là ? Il n'y a pas de « Kurdistan » ! Il y a seulement en Irak des provinces peuplées d'habitants « d'origine » kurde. Un point c'est tout !...

— Sans nul doute, Excellence ! Et c'est ainsi que je l'entends. De même, chez nous, nous parlons de Bretagne et de Normandie, où habitent des Bretons et des Normands...

Cependant il n'a pas répondu. Exprès sans doute. J'insiste :

— J'imagine pouvoir pousser une pointe, au cours de mon voyage, dans quelques-unes de ces régions...

— Certainement, certainement ! Vous aurez toutes les facilités.

— Je vous en remercie, Excellence ; et dans ce cas puis-je vous demander un simple mot d'introduction auprès des muttasarefs et des kaïmakams de ces contrées ?

— A quoi bon ? Vous pourrez circuler librement. D'ailleurs les muttasarefs seront prévenus de votre arrivée par mon ministère...

Je suis fixé : on me refuse l'accès des vilayets kurdes. C'est ainsi que l'on s'y prend, en Orient, pour vous le faire comprendre.

Entre temps le Père Pierre, doyen des Carmes français de Bagdad, continue à me piloter dans la ville. Figure sympathique et populaire de notre colonie, le Père Pierre, depuis un demi-siècle qu'il habite le pays, en a suivi toutes les intrigues, même celles de harems, au temps des Turcs. Et parce qu'il aime vraiment l'Irak, il se reporte sans regret au temps de cette pitoyable administration qui fit de Bagdad, encore indépendante et brillante au temps des derniers mamelucks, une pauvre petite préfecture orientale. Il a été l'intime d'un vali de Bagdad et me raconte l'histoire suivante : ce fonctionnaire avait

pour les membres de la Mission Catholique Française une amitié qui l'amenait à leur rendre de fréquentes visites. Il devait pour cela emprunter le chemin des bazars, circuler dans leur dédale obscur et leur cohue. Cela le fatiguait. Et un beau jour il donna ordre d'en raser la partie qui le gênait...

Un autre vali, habitué au climat moins sévère du Bosphore, se plaignait de la chaleur.

— Enfin, disait-il, pourquoi diable fait-il si chaud dans cette damnée ville ?

— C'est pour faire mûrir les dattes, lui répondit-on. Les grands coupables, vous les avez devant vous : ce sont les palmiers-dattiers !

— Ah ! Parbleu, c'est sûr ! J'aurais dû y penser ! dit le vali. Hé bien, qu'à cela ne tienne ! Coupez-moi tous ces palmiers !... Et en vitesse !

Le Père Pierre m'a trouvé parmi ses anciens élèves deux jeunes étudiants qui parlent français, kurde, arabe et persan, et susceptibles, selon lui, de m'accompagner. Convoqués aussitôt, ils acceptent. Les conditions sont débattues et l'on tombe d'accord sur le prix.

Hélas ! la veille du départ, je les vois venir tous deux, un peu gênés, tortillant leur calot noir. A la façon des domestiques qui donnent leurs huit jours au moment où le patron part pour la campagne, ils viennent m'annoncer leur défection.

— Non, décidément, me disent-ils, nous ne pouvons pas partir avec vous. Aller là-bas pour recevoir des coups de fusil, ce n'est pas notre affaire ; nous regrettons...

Et le Père Pierre, qui m'écoute raconter ma déconvenue sans marquer beaucoup d'étonnement, tire la conclusion :

— Mon pauvre ami, vous aviez cru trouver des aigles et vous êtes tombé sur des corbeaux !

## CHAPITRE VI

### **Babylone - Khadimain - Kirkouk**

On ne quitte pas Bagdad sans un pèlerinage à Babylone. Trajet lamentable à travers cette ancienne Chaldée devenue désert. Ça et là quelques vestiges d'irrigation... Il faudrait si peu de chose pour rendre à la terre sa richesse, dans un pays où le blé donne quarante fois la semence !

La plaine ondule à l'infini, sans un arbre, sans une herbe, à part les touffes desséchées de chardons sauvages qui marbrent le sol d'un gris bleuté. Quelques oiseaux, pourtant, s'envolent de touffe en touffe, des colibris verts, ces « plumes de Paradis », créés, dit-on, le jour du martyre des Alides pour enchanter la route des pèlerins.

A mesure que l'on avance vers le Sud, le sol se transforme en marécage. Voilà ce qui reste du plus riche pays du monde.

Pillées par les Turcs, exploitées comme une carrière par les Bédouins, les ruines de la cité impure ne sont plus qu'une fourmilière éventrée avec des tranchées de brique labourées par les fouilles et des fondations béantes où l'eau croupit.

Solitaire, le lion célèbre de basalte, massif et hautain sur son socle fouillé par le vent, garde l'immense champ de ruines.

Pourtant, de ces murs démantelés, de ces portails dépouillés qui virent passer le char étincelant de Nabucho-

donosor et le cortège triomphal d'Alexandre, de ces fortifications que déjà Sennachérib avait renversées, se dégage une poignante et tragique grandeur.

Sur la cité abolie dont les débris cachent en quelque endroit secret la dépouille du Macédonien, le fantôme d'Alexandre fait pâlir le souvenir des tyrans de Chaldée et d'Assyrie.

Le jour où l'illustre capitaine, sur son lit de pourpre et d'ivoire, rendit le dernier soupir, Babylone mourut avec lui. La ville des villes avait su choisir, pour exprimer son ultime pulsation, le plus grand conquérant de la Terre.

Le grand souffle prophétique qui en avait annoncé la destruction circule encore parmi ces ruines. Il est brûlant comme le désert proche qui nous le crache au visage, brûlant comme la fournaise ardente du livre de Daniel, brûlant comme les ailes de feu des séraphins dont s'entourait le dieu des Juifs. Nulle part, peut-être, au monde, la fragilité des choses humaines, l'implacable férocité du Destin ne revêtent un aspect aussi dramatique.

Où sont les récits de l'Apocalypse, les évocations de Saint Jean, ces « marchandises d'or et d'argent, de pierres, de perles, de fin lin, de soie, d'écarlate, de toutes sortes de bois odoriférants, de toutes sortes de meubles d'ivoire, de pierres précieuses, d'airain, de fer et de marbre, de cinnamome, de senteurs, de parfums, de vins, d'huile, de fleur de farine, de blé, de bêtes de charge, de brebis, de chevaux, de carrosses, d'esclaves et d'âmes d'hommes, et les fruits aussi et les joueurs de harpe, de flûte et de trompette... »

Elle s'est bien accomplie, la parole du prophète Isaïe : « Babylone, cette reine entre les royaumes du monde, sera détruite comme le Seigneur a renversé Sodome et Gomorrhe. Elle ne sera plus jamais habitée et elle ne se rebâtera plus dans la suite de tous les siècles : les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes et les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer. Mais les bêtes sauvages s'y retireront, ses maisons seront remplies de dragons... »

Babylone, coupe d'or qui a enivré le Monde, n'est plus habitée aujourd'hui que par les scorpions, les serpents et quelques affreux insectes des sables.

Parcourons, sous un soleil qui aveugle et qui écrase, ce colossal chantier : voici la double enceinte, ses masses de briques, et les dalles de grès de la Voie Sacrée, ce chemin de Babylone pavé avec la pierre de la montagne pour la procession du dieu Mardouk.

« Les dieux passent comme les hommes et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels... »

La porte d'Ishtar, double entrée dont l'intervalle fut peut-être la fosse aux lions de Daniel, a conservé quelques écaillés des brillantes couleurs dont s'émaillèrent jadis ses parois, — jaune, bleu, blanc, — et le mince relief de ses taureaux ailés.

Des fameux jardins suspendus, cadeau de Nabuchodonosor à son épouse pour lui rappeler les frondaisons du pays des Mèdes, de la deuxième Merveille du monde, subsistent seules les arches et la base des gradins qui s'élevaient jusqu'aux parterres en terrasse.

Quant au palais de Nabuchodonosor et au ziggurat, il n'en reste que le souvenir, quelques pans de murs et un grand trou. La tour de Babel a servi de carrière aux Turcs, et de ses briques détachées on a construit une digue sur l'Euphrate. Il les emporte et les disperse à son tour comme « un immense fleuve d'oubli » qui achèverait la destruction commencée, victoire ultime de la Nature et du Temps sur le périssable orgueil humain.

Ctésiphon, non loin de Babylone, fait figure de cadette. Quatre siècles avant Jésus-Christ, qu'est-ce à côté des cinquante siècles de la Reine des Cités ? L'arche immense du palais de Chosroès, le Taq-Kisra, fait penser aux hangars d'Orly. Un zeppelin y tiendrait. Mais ce n'est plus qu'une carcasse : les colonnettes de brique que les rois parthes avaient plaquées d'argent, peu à peu s'effritent

au vent du désert ; les niches jadis brillantes de mosaïques et d'émaux servent de perchoirs aux cigognes.

Les proportions gigantesques évoquent le déploiement de la pompe asiatique et les cérémonies à grand spectacle comme seul put en connaître cet Orient voluptueux et féroce, mi-persan, mi-grec, fervent de luxe et de beauté, qui annonçait et préparait les splendeurs byzantines. Ce vaisseau plus grand qu'une cathédrale avait ses portes incrustées de rubis et de diamants ; des broderies de perles y figuraient des héros, et tout autour, dans des tuyauteries, courait du pétrole qui illuminait la rutilance des émaux et des gemmes.

Un jour, les Arabes, après s'être emparés de l'étendard sacré des Sassanides, le drapeau du forgeron Kawé, après avoir tué Roustem, le héros persan, marchèrent sur Ctésiphon-Séleucie, « El Madaïn », — les villes — et livrèrent au pillage le palais de Chosroès Anoshirvan. Le tapis, échu au khalife, avait une taille si peu commune qu'il fallut le couper pour le faire tenir dans la mosquée de Médine. Aujourd'hui le British Museum, fosse commune de toutes splendeurs, en conserve un morceau.

Sur ces rivages millénaires les rois Parthes philhellènes avait vécu pendant cinq siècles un rêve étincelant. Leur dynastie à son tour s'éteignit, dans le crépuscule des fastes asiatiques. Alors un autre conquérant poussa par ici ses légions. Et ces voûtes majestueuses, dont le temps et les pillages n'avaient pas encore détaché la parure, où résonnaient encore les joutes littéraires qui s'y étaient déroulées, virent Trajan vainqueur pleurer sur sa vieillesse parce qu'il ne se sentait plus capable de ressusciter l'œuvre d'Alexandre. L'imperator était sexagénaire. Iskander avait conquis le Monde à trente-trois ans.

Plus près de Bagdad, au milieu de bazars sombres et de caravansérails délabrés, s'élève un des plus célèbres sanctuaires du Chiisme, la Mosquée Khadimain, la Mosquée des dômes d'or, où sont enterrés, dans leur tombeau

restauré par Houlagou, le khan mongol, les deux khadims, le septième et le neuvième imams auxquels elle doit son nom. En 1872, le premier des Shahs de Perse qui visita l'Europe, Nasreddin, fit redorer les deux dômes à ses frais pour se concilier les dieux. Il lui en coûta, en francs d'alors, cent vingt millions, plusieurs dizaines de milliards de notre monnaie. A son retour, un bâbiste le poignarda. Mais les dieux ne rendirent pas l'argent.

Par-dessus le flamboiement des coupoles, quatre minarets de faïence turquoise, précieux comme des bijoux, s'élèvent dans le ciel, parmi des palmiers échevelés. Des cigognes y ont bâti leur nid ; on les appelle les hadji lak-lak parce qu'elles sont censées faire en mai le pèlerinage de la Mecque et à cause du claquement de leur bec. (Ce bruit rappelle aussi les accouplements de tortues.)

C'est le plus riche sanctuaire de l'Islam après la Mecque. Ses revenus s'élèvent à plusieurs millions.

Deux horloges monumentales, couleur vert de gris, marquent l'heure pour les désœuvrés qui somnoient dans la cour.

La plus belle ornementation, ce sont les mosaïques des portes, fraîches comme les faïences d'Ispahan, où s'enlacent des arabesques turquoises, violet et rose, d'un exquis rose persan qui tient à la fois de la pâte dentifrice et du berlingot.

Ici comme à Kerbéla les pieux Chiites viennent de Perse se faire enterrer. Les morts récents, par mesure d'hygiène, ne sont pas admis. Seuls sont acceptés les morts « secs » qui ont deux ans de bouteille ou plus. Et quels stratagèmes pour ne pas payer les droits de douane ! On a vu jusqu'à de fausses femmes enceintes cachant la farine d'os sous leur robe...

Thévenot, en 1663, raconte que le trajet de Bagdad à Khadimain était rendu dangereux par les lions qui infestaient la région. Il l'est aujourd'hui par les voitures. La fantaisie des chauffeurs irakiens frise sans cesse l'homicide.

*Femme Kurde. « Dans leur dos flotte une pièce d'étoffe, le tchurókha. Leurs cheveux épais, rougis au henné, sont divisés par une raie. » (P. 146.) « Certaines flent les poils de chèvre et bobinent de grosses pelotes noires. » (P. 153.)*





Petite satisfaction d'amour-propre : les journaux de Bagdad mentionnent mon séjour. Il est temps que je m'en aille : tout le personnel de l'hôtel est sur mon dos du matin au soir : c'est à qui fera couler ma douche, me présentera des sirops, du café, etc... Un entrefilet qui me coûte cher.

Nous en avons fini avec Bagdad.

Face au nord, maintenant, nous remonterons vers Kirkouk, en direction du pays des Mèdes et des marches d'Iran où m'attend Djemil.

Le trajet s'effectue en chemin de fer, ce fameux chemin de fer de Bagdad qui date du temps où l'homme malade faisait une cure de germanophilie, où le Kaiser déposait des couronnes d'or sur la tombe de Saladin et s'adressait au Sultan en l'appelant « Majesté sacrée ».

Dix heures environ pour parcourir trois cents kilomètres : ce n'est pas une moyenne bien fameuse, mais en Orient nul n'est pressé. Ici la notion du temps perdu n'existe pas. Le temps perdu, c'est au contraire du temps gagné...

Le voyage a lieu la nuit, à cause de la chaleur qui, le jour, dans les wagons, serait insupportable. Elle est d'ailleurs déjà correcte, malgré les ventilateurs qui brassent un air torride chargé de poussière jaune partout déposée. Si l'on quitte la banquette, la place reste marquée.

Des Anglais, dans un wagon, jouent au bridge en caleçon. Du filet pendent des thermos énormes.

Les femmes ont leur compartiment réservé. Mais elles passent la majeure partie de leur temps dans les cabinets, où elles se livrent à de mystérieuses besognes. Certains prétendent qu'elles y font leurs besoins.

On traverse des étendues arides, mornes comme des déserts. Le temps est loin où, selon le mot d'un poète arabe,

les oiseaux pouvaient aller de Bagdad à Mossoul en sautant de branche en branche. Et le train saute de rail en rail... ta tac ton... ta tac ton...

Aux arrêts, la lune éclaire des cavaliers, dont un interminable fusil barre le dos blanc, et qui galopent le long de la voie. Quelques voyageurs sautent à terre pour manger une pastèque. « L'air salé de la nuit » rafraîchit les poumons. Des chiens aboient. Ça sent l'attaque de train.

Au milieu de la nuit le train s'essoufle un peu pour gravir le Djebel Hamrim, la « Montagne Rouge », où s'échoua, dit-on, l'Arche de Noé (à moins que ce ne soit sur l'Ararat, ou ailleurs).

Et au matin nous sommes à Kirkouk, petite ville célèbre dans le monde entier par ses champs de pétrole, la nouvelle richesse de l'Orient, qui remplace aujourd'hui les splendeurs finies de Babylone et de Ninive, et que l'Occident lui suce par un tuyau.

Après ce bain de poussière dans la chaleur du wagon, la soif vous serre la gorge. Vite au bistrot ! — Le tombeau de Daniel attendra.

Les dieux de Chaldée me conduisent dans un bar bouiboui où fréquentent les employés anglais des Pétroles.

O bistrots adorables ! Paradis à l'ombre des bouteilles, consolation des affligés, comme sont pour les millionnaires en voyage ces Ritz anonymes où partout ils retrouvent larbins, armoires à glace, menus de luxe et étiquettes pour valises...

Jean Cocteau, dans son inoubliable « Premier voyage » autour du monde, s'arrêtait volontiers aux mauvais lieux. Léon-Paul Fargue aurait sans doute préféré les cafés...

Ici, un Anglais, que des libations en l'honneur de quelque Silène assyrien, voire hittite, ont poussé hors des limites de la raison pure, me prend pour un clergyman (on se demande pourquoi). Et voici que d'une voix pleurante, avinée, il réclame l'absolution des fautes abominables

qu'il nous détaille avec un rare sadisme. Impossible de lui faire entendre raison. Il y tient, à mon absoluton. Alors, ma foi, je la lui donne, ce qui, l'alcool aidant, rend enfin le calme à sa conscience.

Population bigarrée : Turcs, Arabes, Turcomans, Kurdes en pantalons Charleston, Syriens, Arméniens, Chaldéens, Juifs aussi, qui se disent descendants des Juifs de la troisième Captivité, emmenés par Nabuchodonosor, et qui emploient l'alphabet araméen, comme certains chaldéens. Si on y ajoute les éléments anglo-franco-hollandais des Pétroles et les vestiges de l'influence allemande, c'est bien ici la terre de la confusion des langues.

La vieille mosquée de la ville haute renferme les tombeaux de Daniel, d'Ezechiel et d'Ananias. Réveillons nos souvenirs bibliques : Ananias, jeune Hébreu emmené captif à Babylone et jeté comme Daniel dans une fournaise ardente, joua le bon tour, à son persécuteur, d'en ressortir vivant. Ezechiel, lui, sut en tant que prophète pimenter ses prophéties de quelques grivoiseries assez salées. Le Seigneur en outre lui commandait, assurait-il, de cuire ses aliments sur des excréments humains desséchés — méthode banale, du reste, à part l'origine du combustible. Quant à l'éloquent défenseur de la chaste Suzanne, faut-il rappeler sa brillante et rapide fortune dans les cauchemars ? (Il n'est pas certain que ce soit là sa vraie sépulture, car Suse — cette ville au nom d'appétitif, comme dit un de mes amis — la réclame aussi.)

Une cage en treillage, tendue d'un voile poussiéreux, abrite le tombeau. Les fidèles viennent y fixer des cadenas avec lesquels ils attachent censément leurs maladies, pour s'en débarrasser.

De par Allah, la montée au minaret est interdite aux Européens. Mais cent sous au mullah fléchissent le Seigneur. La vue les vaut. Le regard s'étend sur des kilomètres de plaine marquée par les taches blanches des kariz, puits de pierre qui datent de l'antiquité et que relie

entre eux des souterrains. Les petits monticules de déblais mouchètent le sol.

Les champs de pétrole. Usines, condenseurs, tuyauteries, fils de fer barbelés. Tout à côté, le gaz enflammé s'échappe des solfatares, en combustion depuis des dizaines de siècles : ce pourrait bien être la fournaise ardente du livre de Daniel. Aujourd'hui les ménagères de Kirkouk, délivrées des saintes frayeurs d'antan, viennent y faire chauffer tout bonnement leurs marmites. Sic transit...

Ailleurs on a canalisé dans des tubes, dressés sur le sol, les vapeurs incandescentes. Leur flamme, à peine visible sous le soleil, illumine le ciel après la tombée du jour, et ainsi toute la nuit, à Kirkouk, une immense lueur d'aurore clignote et rougeoit derrière le découpage sombre des minarets et des palmiers.

Il est interdit de prendre des photos. « L'Angleterre ne veut pas qu'on sache ce qu'elle manigance en cachette contre l'Irak », m'explique, avec un doigt sur la bouche, le jeune Arabe qui m'accompagne. Pauvre Angleterre ! On la charge ici de tous les péchés d'Israël... et des autres. On ne peut assassiner personne, dans ce pays, sans que « la main de l'Angleterre » ne soit aussitôt mise en cause. Peut-être n'a-t-elle pas, non plus, la conscience très tranquille ?

Au premier forage du puits de Baba-Gourgour — « Papa glou-glou » — on raconte que la pression fut si forte qu'elle emporta les instruments et les projeta hors du puits. Le flot de naphte, ce Pactole irakien, s'écoula jusqu'à Kirkouk, et seul un vrai miracle empêcha qu'il ne prît feu et que la ville ne fût entièrement détruite.

Grâce à ces puits, le budget du pays est équilibré. Grâce à eux, seul de son espèce, l'Irak a payé sa part de la dette Ottomane ; et même un peu plus, en grand seigneur !

Mosquée des Derviches.

Ce n'est pas un couvent : les derviches, mariés, n'y habi-

tent pas et ne viennent que pour la danse ou pour de courtes retraites. Ce sont de pauvres gens pour la plupart, groupés en une sorte de tiers-ordre, comme l'étaient jadis dans nos provinces ces artisans des confréries qui, aux grandes fêtes, revêtaient leur costume et leurs insignes pour suivre les processions.

Les derviches portent le titre de mevlevi, c'est-à-dire de Seigneurie. Quiconque le désire peut devenir derviche, et j'ai parfois rêvé, moi-même, de finir mes jours parmi ces moines et de goûter avec eux ces pamoisons paradisiaques dont on dit si grand bien. L'initiation est simple : au cours d'une danse inaugurale, le cheikh en extase crache dans la bouche du néophyte — seul point qui tièdisse ma vocation — et le sacre derviche...

Ces hommes, de milieux très différents, se réunissent en agapes au cours desquelles disparaissent les inégalités sociales. Nobles et gueux, tous réduits à la même condition d'akki — de frère — fraternisent et s'embrassent sur la bouche. On a, pour cette raison, suspecté leurs mœurs : calomnie ! Ataturk, pourtant, les a supprimés, comme Philippe le Bel avait aboli les Templiers, peut-être à cause de leur caractère de société secrète à multiples ramifications.

Leur cheikh, très grand seigneur, n'a rien du moine oriental sale et puant. Djemil Talabani el Kadri appartient à l'illustre famille des Talabani, Cela se lit sur son visage, où luit un regard placide et bienveillant ; une barbe soyeuse ennoblit sa physionomie ; chacun de ses gestes se pare d'une onctuosité toute épiscopale ; même, il se sert d'un mouchoir. Je sais déjà qu'il accueille chez lui les pauvres et qu'il baise l'anneau de l'évêque chrétien quand il le rencontre. Nous sommes loin du fanatisme étroit de certains Bagdadois bornés. On a raison de dire que les derviches forment une élite de bonté, de tolérance et de courtoisie.

L'histoire des derviches, m'explique Djemil Talabani, remonte aux temps bibliques. Jadis dans les montagnes

de Juda, des prophètes déjà vivaient ensemble et exécutaient des danses religieuses.

— Rappelez-vous, me dit-il, le verset du psaume :

« Louez le Seigneur au son des tambourins

« Louez-le par les cris et les exaltations »...

« Notre tradition rejoint les danseurs sacrés de l'antiquité : le roi David dansait devant l'arche. Sur la terre même de la Bible la coutume s'est prolongée et il existe encore des derviches tourneurs au mont Hyddas sur le Sinaï, avec lesquels nous sommes en rapport.

— N'appartenez-vous pas vous-même à une famille dont les origines se perdent dans les ténèbres de l'histoire ?

Le vieux cheikh sourit en inclinant la tête.

— Il est vrai, répond-il. Quant à notre ordre il a été fondé par un Kurde Abd El Kader Gilani, enterré à Bagdad. Il eut son heure d'éclat. Rappelez-vous que notre grand-maître sacrait le Sultan en lui remettant l'épée d'Othman.

Je lui pose ensuite, sur l'essence même de leur rite, quelques questions auxquelles il répond de bonne grâce.

— Nous autres derviches, dit-il, nous pratiquons la danse comme une prière qui nous unit plus étroitement à Dieu. Notre âme entre dans une sorte de bouillonnement et se mélange avec les éléments, devient parcelle de l'Univers et touche à Dieu...

Les cérémonies ont lieu aux veilles du vendredi et du mardi jusqu'à minuit et Talabani me convie à la prochaine.

Lorsque j'entre, le supérieur, le grand Chélébi, le Grand Charmant, est assis à peu près seul dans la salle de la mosquée, passée à la chaux, dont on a enlevé les tapis. Il m'aperçoit et répond à mon salut discret par un léger signe de tête. Dans un coin obscur, se tient un petit orchestre de tambours et de tambourins.

Après quelques minutes d'attente, la procession des derviches fait son entrée. Ils s'avancent à la queue-leu-leu, pieds nus, revêtus d'un manteau noir par-dessus leur robe blanche, et font le tour de la salle, comme dans

une reprise de manège, en s'inclinant devant le Grand Charmant. Au milieu d'eux se place un collègue armé d'une sorte d'épée qui stimulera tout à l'heure leur zèle sacré.

Alors au rythme des tambourins, ils se mettent à hurler : « Hay ! Hay ! Hay Allah ! » — Vivant, vivant, vivant est Dieu ! — inclinant la tête et le haut du corps à la même cadence et les relevant, en signe d'adoration. De temps à autre une exclamation brise le rythme : « Que la prière soit à Mahomet le maître du Monde ! » ou autre cri semblable jeté d'une voix qui appartient au surnaturel.

Les corps se mélangent ; leurs oscillations donnent le mal de mer. On pense aux machinistes du Châtelet, qui font les vagues sous un faux océan de toile.

La musique monotone, obsédante, le rythme inlassablement répété obscurcissent le cerveau. Les tempes bourdonnent.

Le sanctuaire d'Eleusis vit semblables ivresses. Les prêtres de Mithra s'en régalaient.

On se demande si dans un excès de ferveur nos danseurs ne vont pas se vouer à quelque incurable célibat... Non, simplement ils continuent leurs hurlements et leurs flexions de torse, de plus en plus rapides, tandis que le maître de ballet les aiguillonne avec son épée. La chaleur aidant, il émane de tous ces corps en délire une odeur forte, une vraie odeur de moine.

L'un d'eux s'abat tout près de moi. Gagné ! Celui-là vient d'atteindre l'extase. C'est-à-dire qu'il s'affaisse sur le sol, dans une demi-inconscience, la bave à la bouche, balbutiant un charabia d'homme saoul. Il est en contact avec Dieu...

Se peut-il que Dieu s'en réjouisse ?

Notre esprit trop éloigné du mysticisme oriental répugne aux scènes de ce genre. Les procédés physiques d'adoration nous font sourire. Avant même la fin de la cérémonie, je quitte la salle.

Non, je ne finirai pas derviche.

Notre voyage se continue en direction de l'Iran.

J'ai dû fréter une voiture et voici que les atermoiements commencent.

— Alors, quoi ? Part-on ou ne part-on pas ?

— Oui, oui... Tout à l'heure...

Et bien entendu on ne part pas. Ces gens-là vous rendraient fou !

A cinq heures de l'après-midi, il est trop tard. La route n'est pas assez sûre. La semaine précédente les bandits ont arrêté et rançonné une voiture ; pour éviter que l'alerte ne soit donnée, ils ont coupé trois doigts de chaque main au chauffeur...

Alors on remet au lendemain. Il faut en prendre l'habitude.

De Kirkouk à Sulaïmanyieh, la route serpente au milieu d'un paysage lunaire, ondulations molles et désertiques, collines roussies et mamelons dénudés, où parfois un cours d'eau — à sec bien entendu — trace un sillon brutal, un petit ravin de pierre grise.

Ces collines jaunes, sont-ce là les « prairies d'or » du poète persan ?...

Le pays est complètement dépeuplé.

Sulaïmanyieh. Petite ville persane. Auberge-caravan-sérail où il est impossible de se faire servir la moindre nourriture.

Le soir, dans un café où je suis en quête de quelque concombre, graine sèche ou autre aliment ejusdem farinae, deux hommes qui me voient seul devant mon verre de sirop, s'approchent et m'adressent la parole dans un idiome incompréhensible. Je ne saisis pas un mot. Alors ils se mettent à hurler : je ne comprends pas mieux pour cela... Ils finissent par s'en apercevoir. Donc je suis étranger ! Honorons l'étranger ! Et aussitôt libations sur libations... Arak et re-arak. A onze heures mes deux amis sont fins saouls — et je n'ai toujours pas dîné. Je veux en finir, je sors mon portefeuille : concert d'indignations !

Honorons l'étranger !... Ils veulent à toute force payer. Et les voici qui se disputent pour savoir qui paiera les tournées. Le diapason s'élève ; ils gueulent :

— C'est moi qui paye !

— Non, c'est moi !

— Si ! c'est moi !...

La foule s'attroupe (elle est pourtant blasée sur les altercations). Ils se lèvent, en viennent aux mains. J'ai l'air parfaitement idiot, derrière ces deux individus qui se chamaillent pour régler mon addition.

Ils sortent leur poignard !... Cette fois, à la faveur du tumulte, je m'esbigne.

Bien m'en prend : de la fenêtre de mon hôtel bientôt j'aperçois la police qui intervient, coffre les perturbateurs, les clients. Je l'ai échappé belle...

Les mœurs sont hospitalières, mais rudes. Avec le pays des Kurdes commence le règne de la violence, le mépris de la mort, le culte de l'honneur et le goût du danger...

## CHAPITRE VII

### **Les Kurdes - Sulaimanyieh - Halabja**

Quelques mots sur les Kurdes...

Le mot lui-même semble venir du Mont Cardo qui n'est autre que le Mont Ararat, en Arménie, dans le Caucase. Xénophon les appelle Carduchi, d'un terme peut-être analogue aux « Kudrata » des inscriptions cunéiformes.

Leurs origines ethniques sont difficiles à démêler. On en a fait les descendants des Mèdes, des Parthes et des Chaldéens d'Iran. Certaines légendes leur ont attribué une origine arabe. La poésie persane voit en eux les fils des captives de Salomon « séduites », comme on dit élégamment, par le diable, ou bien encore les rejetons d'enfants échappés par stratagème aux sacrifices humains ordonnés par un tyran légendaire.

Si l'on tient compte des réalités géographique et historique, on en vient à attribuer aux Kurdes trois origines principales : touranienne, probablement, dans la région de l'ancienne Arménie, l'Urarthou et le Naïri des inscriptions assyriennes ; (là des éléments touraniens qui constituaient la population une quinzaine de siècles avant Jésus-Christ, ont pu laisser des descendants parmi les Kurdes actuels) ; arabe pour une partie, en Haute Djezireh ; iranienne enfin dans le Zagħros et le Nord de l'Irak, où ils sont peut-être en effet les descendants des Mèdes.

Au vrai, l'étude ethnographique des Kurdes révèle une telle diversité de types qu'on ne peut conclure, honnête-

ment, à l'existence d'une « race » kurde, dans l'acception scientifique du terme. Pourtant il existe d'une façon indiscutable — et c'est là le point essentiel — un « peuple » kurde, dont les traits principaux sont une communauté de langage et de mœurs, et le sentiment d'une solidarité que les pires épreuves n'ont pas réussi à entamer.

Pendant longtemps les Kurdes ont été constitués en principautés autonomes. La venue de l'Islam estompa les différences avec les pays voisins ; puis, quoique volontairement soumis au sultan Sélim vers 1500, les Kurdes connurent au seizième, dix-septième et dix-huitième siècles une relative indépendance, sous la règle de leurs princes, mirs et émirs de Bitlis, de Sulaïmanyieh, d'Ardehan et d'ailleurs. En 1849, le dernier prince de Bitlis, Sherif Bey, emmené prisonnier à Constantinople, y était exécuté. L'hostilité contre le gouvernement turc ne s'arrêtait pas pour cela, au contraire : elle dure encore aujourd'hui. Bien tranquilles dans des régions sauvages, les Sheikhs payaient l'impôt avec beaucoup d'irrégularité et de fantaisie. Aujourd'hui les Kurdes, au nombre de trois millions environ, se répartissent entre la Turquie, l'Irak, la Perse, la Syrie et l'U. R. S. S.

Au cours de son histoire, le peuple kurde, soumis, on vient de le lire, à un régime féodal, a subi les conséquences des luttes entre seigneurs et entre tribus. Cette perpétuelle division, aggravée par les conditions géographiques, a singulièrement entravé son unité. Si ses différents princes avaient su se tendre la main, il y aurait sans doute aujourd'hui un Kurdistan indépendant et libre. Mais même l'empire kurde ayyoubite de Saladin, qui marque l'apogée de la puissance kurde, n'a jamais pu grouper sous une même couronne les tribus sauvages du Kurdistan que commandaient des princes trop férus d'indépendance.

En Turquie, la lutte contre les éléments kurdes turbulents a revêtu un caractère brutal et sanguinaire, et s'accompagne de déportations et de massacres. La Turquie a commencé par un moyen qu'elle affectionne et qui semble

apparemment inoffensif : elle a rayé le mot Kurdistan du dictionnaire (on sait qu'en Turquie les questions de terminologie, comme les questions de chapeaux, sont affaires d'Etat). Mais elle n'a pas manqué non plus de mettre en pratique à l'occasion son vieux dicton : « le seul moyen de maîtriser les Kurdes, c'est de les exterminer ».

En Iran, le problème se pose différemment, les Kurdes se réclamant de la même origine indo-européenne que les Iraniens.

En U. R. S. S., où se trouvent quelques éléments kurdes, les Russes, fidèles à leur politique de petites nationalités, ont fait beaucoup en leur faveur, créant pour eux un centre intellectuel à Erivan et favorisant l'enseignement de leur langue, manœuvre habile qui a fortement impressionné les Kurdes des autres pays.

En Syrie, la politique française à l'égard des Kurdes s'est toujours inspirée d'un désir de justice et de compréhension, le gouvernement s'efforçant de ne pas brimer ni choquer les sentiments patriotiques des minorités kurdes, sans couvrir pour cela une agitation révolutionnaire dont aurait pu prendre ombrage la Turquie, notre voisine.

En Irak, enfin, les Kurdes, après avoir été soutenus moralement par la Grande-Bretagne au cours de la guerre de 14-18, ont vu avec peine ce même pays envoyer ses avions contre eux pour réprimer leurs révoltes. Ainsi le voulait pourtant la politique d'assistance et de protection adoptée par la Grande-Bretagne à l'égard de l'Irak. Ce pays, de son côté, a certainement fait un effort pour apprivoiser les Kurdes. Mais les points de vue des uns et des autres sont inconciliables : les Kurdes répugnent, en tant qu'Aryens, à être gouvernés par des Sémites et se braquent contre le gouvernement arabe de Bagdad. Reste à savoir si celui-ci réussira là où l'Empire Ottoman, après cinq siècles d'efforts, a finalement échoué.

L'hospitalité des Kurdes est une de leurs plus vieilles

coutumes ; le brigandage en est une autre. Ils disent volontiers : « L'hôte est un envoyé de Dieu » (à la manière des héros d'Homère : « l'hôte est un présent de Zeus ») mais ils semblent parfois se souvenir du vieil adage nomade : « Tant que mon voisin aura quelque chose, je ne manquerai de rien », ce qui peut s'interpréter de plusieurs façons...

Au temps des Turcs, beaucoup de jeunes chefs entretenaient une troupe d'hommes de main bien armés, habitant chez eux, partageant leurs repas, qu'ils employaient à combattre les voisins ou à détrousser les caravanes sur les routes. Mais les pauvres gens étaient épargnés, et lorsque la victime avait la chance de reconnaître ses agresseurs, elle allait devant leur chef qui se devait de restituer le butin, ne gardant qu'une guelte raisonnable pour sa peine. Un brigandage pratiqué avec autant d'élégance était plutôt un jeu dont l'auteur et la victime devaient respecter les règles. Un voleur déloyal, un voleur qui ne se serait pas montré « régulier », renié par les siens, n'aurait plus eu comme ultime ressource que de s'enrôler dans le corps des gendarmes, dernier asile des malfaiteurs (nous parlons du pays kurde, bien entendu).

Leur banditisme avait deux excuses, le peu de ressources de ces régions et l'encouragement des Turcs, qui de tous temps se sont servis des Kurdes pour les mauvais coups, en les lançant contre les chrétiens, nestoriens ou Arméniens.

Les Kurdes vivent en tribus, organisées pour la défense en commun de leurs coutumes et de leur race.

La loi de la tribu est celle du talion, vieille comme le monde. Tout crime ou délit est tarifé, selon un principe qui rappelle beaucoup le wergeld franc. Chez les Kurdes la partie offensée doit récupérer elle-même ce qui lui est dû, sauf toutefois s'il s'agit de l'honneur d'une femme. Si jamais l'offenseur est protégé par son chef, cela dégénère en guerre de tribus.

Lorsqu'il y a procès, le plaignant peut déférer le serment à l'adversaire. Alors celui-ci déclare : « Par Dieu et son Prophète, par le saint Coran, par tous mes ancêtres et la tête de mon père, je n'étais pas dans le village au moment du vol ». (Mais il y a de fortes chances pour que ce soit le contraire.)

Le tempérament des Kurdes diffère totalement de celui des Arabes et des Persans. Beaucoup moins légers, nonchalants et dépensiers que les premiers, ils ignorent les vices bien connus des uns et des autres.

Leurs colères, soudaines, naissent de motifs insignifiants. Un chef kurde, un jour, agacé par une mouche, tire son pistolet, la vise... et s'emporte le doigt. Deux Kurdes, voyageant la nuit, ne se trouvant pas d'accord sur la position de l'étoile Sirius, s'entretuent. Les Kurdes n'attachent aucune importance à la vie, tuent sans scrupule, pour un oui, pour un non, pour une femme volage ou un peu d'argent.

Leurs mœurs sont sévères. Dans leur langue, par exemple, le mot prostitution n'existe même pas. Et ils ne badinent pas avec l'amour : « Embrasser les filles chez leur père, disent-ils, est une coutume ; les embrasser chez soi est un crime ».

« Je lui pardonne d'être vieille, dit en parlant de la femme, un autre de leurs proverbes, pourvu qu'elle soit vierge ! »

Le Kurde respecte la parole donnée. En outre il se marie par amour et aime sa femme, ce qui est plutôt contraire aux traditions de l'Islam. Il la traite bien et souvent c'est elle qui tient les cordons de la bourse.

Les Kurdes pratiquent le mahométisme sunnite, mais avec tiédeur. Il me souvient d'en avoir vu qui, au milieu d'une prière, s'interrompaient pour satisfaire un besoin, allumer une cigarette ou prendre part à la conversation. Ils ne se gênent guère pour manger du porc et oublient souvent le ramadan. L'Islam, en vérité, n'a pas tué en eux le vieux fond païen des races aryennes. Les Turcs

s'expriment ainsi à leur égard : « Le Kurde, comparé aux chevaux, est musulman. »

Leur langue, assez proche du persan, est cependant bien spéciale, complète, avec des formes grammaticales riches, une syntaxe distincte ; elle est pure des mots arabes qui, dans la langue persane, ont altéré le fonds aryen. C'est ainsi que le dialecte kurde de la tribu des Mukri, sur le territoire de laquelle naquit Zoroastre, est resté précisément très proche, aujourd'hui encore, de la langue de l'Avesta, la Bible Mazdéenne. La pauvreté littéraire de la langue écrite et l'éparpillement des tribus ont seuls nui à la conservation intacte du langage.

Le Kurdistan fut le berceau des langues aryennes qui naquirent, disent certains, entre Diarbékir et Khorassan. D'où plusieurs similitudes entre le français et le kurde, telles : eau qui se dit *ao*, genou-genou, dent-dan, père-per, cime-sim, lèvres-lev, épaule-pol, court-kurt et bien d'autres encore.

Ajoutons que la race kurde a donné à l'Orient des hommes illustres, entre autres Saladin, issu de la tribu des Hakkari, Saladin, l'adversaire de Philippe Auguste et de Richard Cœur de Lion, qui reprit Jérusalem aux Croisés ; Nadir-Shah, l'aventurier, grand capitaine, qui régna sur la Perse au XVIII<sup>e</sup> siècle, Edrisi, le ministre célèbre du Sultan Selim et enfin, parmi beaucoup d'autres, Roustem, le héros légendaire, le Roland de la Perse.

C'est tout ce passé de gloire et d'honneur, d'Histoire et de Légende qui donne aux Kurdes le solide orgueil de leur race et les met si fort au-dessus de la plupart des populations de l'Asie antérieure.

Un Anglais, le major Soane, qui a longtemps vécu chez les Kurdes, en donne la définition suivante : « Verseurs de sang, nés pour la bataille ou la bagarre, voleurs et brigands, méchants par habitude dépravée, sans bon sens et sans pitié, mais d'une race brave, hospitalière, sans

égale pour la franchise et l'honneur, de mine sympathique et de beau visage ».

Car le Kurde, en dépit de ses défauts, appelle vraiment la sympathie. Racé, accessible au sentiment de l'honneur, considérant la résignation comme une faiblesse, aimant le danger qui rend la vie plus savoureuse, il réalise un mélange de courage et de poésie dont le raffinement fait oublier certains aspects brutaux.

Un poète kurde s'exprime ainsi :

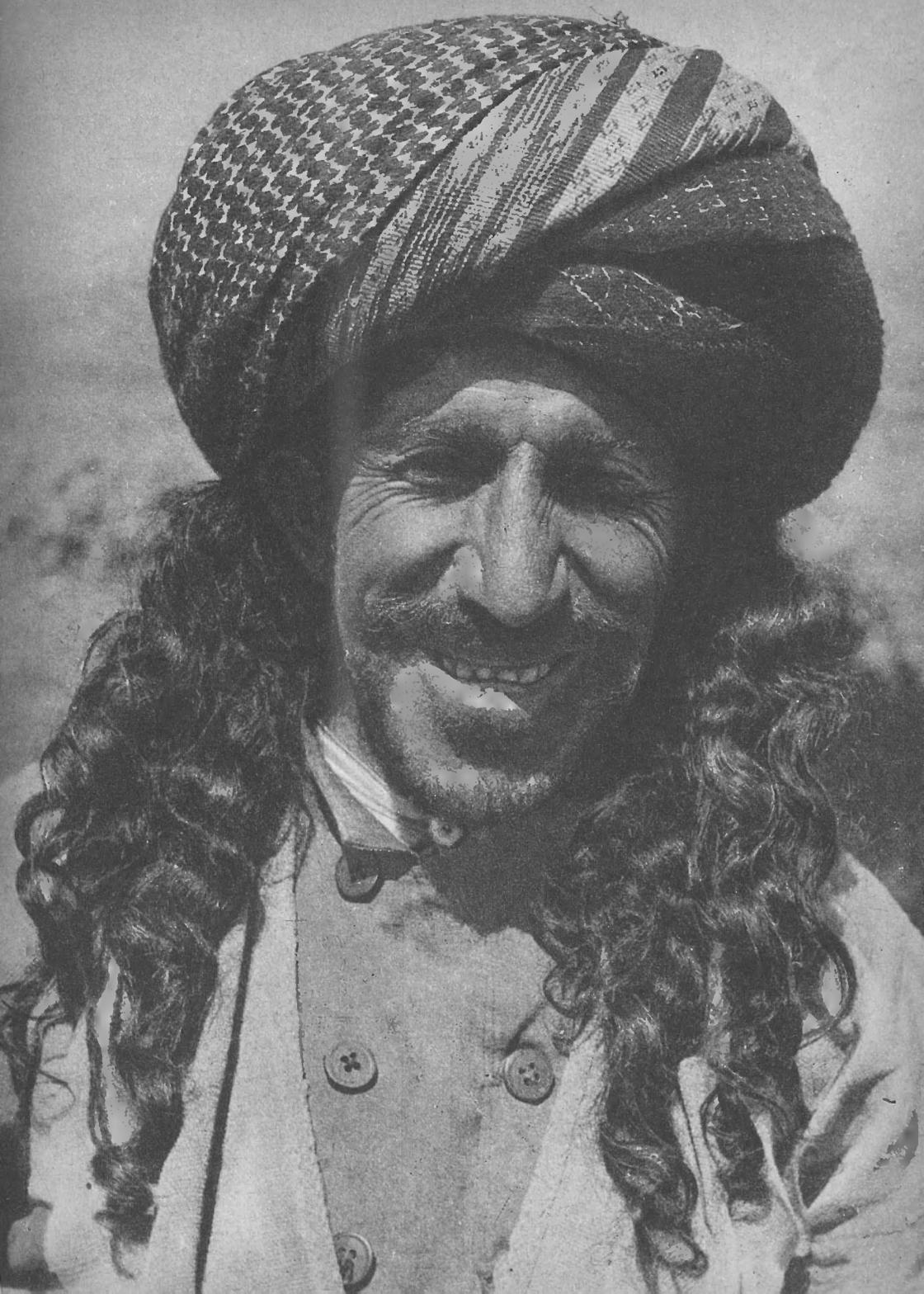
La vie est un tamis ;  
 Agitez-la ; trois grains demeurent,  
 La bonté, la tendresse et l'amour.

Et lorsqu'il parle de son pays, de sa race, le Kurde a pour nous émouvoir les plus pathétiques accents du patriotisme meurtri :

Mourir pour toi, Kurdistan, rien n'est plus beau.  
 Etre maître chez soi et fièrement chanter en kurde,  
 Dans la flamme de nos armes célébrant la gloire  
 De notre race millénaire, de notre terre chérie ;  
 Etre libre, aimer, croire et mourir !  
 Interroge cette fontaine, elle te dira  
 Que dans son murmure il y a mille soupirs,  
 Mille larmes, mille révoltes et mille espérances !

Ainsi le chemin de la poésie nous ramène-t-il à la politique. A propos du peuple kurde se pose un problème, celui de son indépendance. Il ne peut vivre qu'en paria sous les divers gouvernements dont il refuse l'autorité. Nous avons vu ce que les Turcs pensent des Kurdes. Voici un adage irakien : « Il y a trois plaies : le rat, la sauterelle et le Kurde. »

Lorsqu'arrivèrent en 1917 les armées du général Maud, les Kurdes s'imaginèrent qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour eux. Ils entrevoyaient déjà la libération, l'indé-





pendance. Les mullahs, les prêtres, virent dans la victoire anglaise l'accomplissement de très anciennes prophéties (il y a toujours des prophéties en souffrance qui ne demandent qu'à être satisfaites). On parlait déjà de mise en valeur, de machines agricoles, de chemins de fer, de canaux. Mais le rêve bientôt s'effondra : les Anglais s'avisèrent d'interdire le brigandage, d'exiger des impôts. Il y avait maldonne ! Et l'on s'aperçut que par-dessus le marché ces pseudo-libérateurs étaient des chrétiens, de ces chrétiens synonymes de déshérités et de souffre-douleur !...

Un essai de royaume kurde indépendant dura quelques semaines, le temps d'émettre des timbres-poste, rarissimes aujourd'hui...

En 1925, une commission de la S. D. N., en opinant pour la cession de Mossoul à l'Irak, proposa la création d'un état kurde indépendant. Le projet échoua. Les Kurdes étaient répartis chez les uns et les autres et reprenaient la route habituelle de leur destin.

Les Kurdes ont des torts. Un gouvernement moderne ne saurait supporter sur son territoire une tache d'insoumission, une sorte d'abcès comme celui-là. S'il faut en croire un ami turc, la genèse des incidents survenus dans l'année au cours de laquelle se situe ce voyage serait la suivante : quelques gendarmes ayant été tués, un bataillon fut envoyé. Les chefs kurdes firent mine d'approuver l'opération, et invitèrent les officiers à un banquet ; au dessert ils les massacrèrent jusqu'au dernier (Très oriental).

Un autre turc me racontait ce fait : un aviateur turc tombé chez les Kurdes avait été déposé une nuit en pleine ville de Diarbékir : on lui avait cloué un fer à cheval à chaque pied et à chaque main.

Ce ne sont pas des façons.

Une des plus récentes révoltes, en Irak, eut à sa tête, Sheikh Barzan. Lui-même tout à l'heure nous la racontera...

Auparavant reprenons notre route.

.....  
 Sulaïmanyieh, foyer de l'indépendance kurde, sert de refuge à tous les durs-à-cuire de la révolte intellectuelle, demi-lettrés éditeurs de journaux clandestins, instituteurs qui enseignent la langue en cachette, fonctionnaires insermentés, beys en chômage qui attisent les revendications.

Il est moins facile qu'on ne pense d'entrer en contact avec eux : ils se méfient, craignent les délations. Un mot d'introduction, signé d'un émir exilé, m'ouvre heureusement quelques portes.

On ne peut considérer sans tristesse, sans amertume, tous ces braves gens, dévoués à un idéal impossible, et qui, mal préparés pour jouer leur rôle, se perdent dans des rêves trop ambitieux auxquels ils sont même peut-être les premiers à ne pas croire.

Sheikh Barzan habite ici, gardé à vue depuis sa capture, dans une maison que surveillent gendarmes et policiers.

Des complicités me permettent d'avoir accès auprès de lui.

Sheikh Barzan est de famille à la fois noble et sainte. Son frère, pris par les Turcs, a été pendu par eux. Il appartient à une des races kurdes les plus sauvages, une de celles qui ont la réputation de ne respecter ni dieu ni gens.

Minute très émouvante que ce premier contact avec un homme autrefois riche à cent villages, aujourd'hui dépossédé, et qui dépérit, dans une ville qui n'est pas la sienne, trop pauvre désormais pour faire seulement élever ses enfants.

Dans tout rapport avec un prisonnier se glisse une gêne profonde. La résignation du captif en face de notre liberté, cette attitude du pauvre devant le riche, serre le cœur.

Au début de l'entretien, qui va durer deux heures, Sheikh Barzan, persuadé que je suis un espion, m'assure assez mollement que le peuple kurde a maintenant tout ce qu'il désire et que, très heureux désormais, il ne

demande rien de plus qu'à vivre en paix sous un gouvernement qui le traite avec ménagements. Mais, peu à peu, en évoquant les souvenirs de la révolte, il s'enflamme, trouve que l'interprète ne traduit pas assez vite, illustre son récit par des anecdotes, retrace des épisodes de la lutte : « Nous fûmes traqués, me dit-il, comme des chacals. On employa tous les moyens pour nous réduire. Mes amis furent soudoyés pour me livrer ; alors je les réunis sous un arbre en jetant une corde à mes pieds et je leur donnai à choisir, ou de me pendre pour avoir la paix, ou de mourir avec moi : tous me jurèrent fidélité. Quand les avions anglais bombardaient les villages, nul ne voulait fuir, ni les femmes, ni les enfants. Mourir de faim devant des greniers incendiés ou tomber le fusil à la main, lequel des deux est le plus terrible ? C'est l'Angleterre avec ses bombes qui nous a vaincus. Et pourtant nous avons mis tous nos espoirs en elle. Quand deux aviateurs anglais furent tombés parmi nous, je les ai soignés comme mes enfants et avant de les renvoyer, je les ai servis de mes propres mains. Mais maintenant l'Angleterre s'est retournée contre nous. Il ne nous reste aucun espoir. Nous n'avons plus de poudre ; et qui nous en donnerait ? Les Turcs massacrent nos frères sans raison : personne n'élève seulement la voix. »

Alors en évoquant les malheurs de sa patrie, cet homme qui, retranché dans des montagnes sauvages, y tint en échec pendant huit mois, avec de mauvais fusils, les avions, les canons et les mitrailleuses, cet homme pourtant sans faiblesse, laisse couler deux grosses larmes.

Certains le disent fou. On prétend même qu'il s'était fait chrétien et avait comploté le massacre des musulmans. Autant de calomnies.

Sheikh Barzan est une grave et noble figure parmi tant d'autres qui symbolisent le douloureux destin d'un peuple.

Autre visite, bien différente : le kaïmakam, peu de temps après mon arrivée, me fait convoquer au sérail par deux de ses sbires, deux soldats en short et bandes molletières,

bronzés, maigrichons et velus, de vrais singes habillés. (Les soldats irakiens ressemblent à des militaires comme un portier d'hôtel ressemble à un amiral.)

J'entre dans le bureau du satrape, meublé, selon la mode irakienne, avec des fauteuils style imitation-Barbès-Magenta en velours froissé.

Il me désigne un siège et prononce quelques paroles de bienvenue que me traduit l'interprète et auxquelles je répons par un compliment aussi oriental que possible.

Suit un grand silence, meublé par le bourdonnement des mouches et les rots sans pudeur du personnage qui s'abîme bientôt dans une interminable compulsation de dossiers.

Dix minutes se passent.

Puis il lève le nez à demi pour donner un ordre à voix basse.

Tout retombe dans le silence ; un autre visiteur entre, lui serre la main avec déférence, sans un mot, reste là quelque temps, piqué devant son bureau, puis, de guerre lasse, (visiblement il n'a pas grand chose à faire) va s'asseoir sur une des banquettes-cage-à-lapin alignées contre les murs.

Le kaimakam se replonge dans ses dossiers, tout comme ces acteurs, qui, sur la scène, font semblant de lire une fausse lettre qu'ils connaissent par cœur.

Après un quart d'heure, un serviteur apporte sur un plateau trois petites tasses de café turc et trois grands verres d'eau glacée.

Et le préfet ne lève toujours pas le nez. Est-ce qu'il se fout de nous, oui ou non ? Maintenant, toutes les trois minutes je regarde ostensiblement ma montre dans l'espoir qu'il comprendra. Comment comprendrait-il ? Tout cela lui est bien égal. Il continue à feuilleter des dossiers qu'il prend, reprend, déplace : une comédie.

J'en ai assez ; je me lève. Il est une heure et demie ; j'ai faim, moi ! Et, en anglais, qu'il comprend fort bien, je lui fais savoir que puisqu'il n'a pas autre chose à me dire,

très sensible néanmoins à son aimable accueil, je me retire...

Le mamamouchi dresse la tête et, le plus posément du monde, me convie à me rasseoir :

— Mais comment ! Seriez-vous donc si pressé ? Nous allons causer... J'achève un travail urgent...

Le drôle est arrivé à midi à son bureau, va s'en retourner chez lui dans une demi-heure et n'aura rien fait. Tels sont les orientaux, me dis-je tout tremblant de colère intérieure : paresseux, vaniteux, menteurs, prétentieux, incapables de suivre une idée... Imbéciles ! Des pensées violentes, homicides bouillonnent en moi, sous l'effet d'une rage concentrée.

— Alors, comme ça, finit-il par me dire, vous voyagez ?

Je saisis le biais... « En profitant du tournant, partez au galop !... » Je bondis sur la question et d'un seul trait, d'un ton qui ne respire pas l'aménité, je lui débite une petite histoire de voyage en Irak claire comme du jus de pruneaux, bien faite pour lui expliquer ce que je viens trafiquer par ici, au milieu des tribus kurdes.

Il me laisse parler et conclut en baissant les yeux :

— Malheureusement ce n'est pas possible. Vous risqueriez votre vie. Ces gens-là sont des brigands. Nous mêmes, fonctionnaires, nous devons prendre d'infinies précautions. Visitez plutôt les grandes villes, Bagdad, Mossoul, Kirkouk...

Et voilà pourquoi il m'a fait attendre une heure ! Pour me dire que je ne pourrais pas aller chez les Kurdes !

Je le tuerais ! Et pourtant je réplique sur un ton mielleux :

— Les croyez-vous vraiment si méchants ?

Il recommence :

— Nous-mêmes, fonctionnaires...

— Justement ! Là où ne passe pas un gendarme ou un percepteur, un voyageur circulera sans difficulté.

— Je ne vous le conseille pas.

Façon polie de me dire qu'il me l'interdit.

Et dès le lendemain, avant le lever du jour et celui des policiers, discrètement je file sur Halabja, en direction de la frontière iranienne.

On suit une large plaine bordée par une double rangée de collines chauves. Au centre, une rivière frangée de verdure serpente parmi des lauriers-roses et des mûriers sauvages.

Le soleil se lève, et du haut en bas des collines, sur la transparence de la terre rouge, l'or pâle des herbes fanées prend un ton rose rachel qui va jusqu'aux nuances les plus délicates d'un mauve délavé.

Des villages bientôt se succèdent, des huttes plutôt que des maisons, avec des murs en torchis et des toitures plates en terre battue.

Puis apparaissent d'autres huttes, celles des demi-nomades, plus sommaires encore : quelques gros poteaux fourchus soutenant un toit de branchages, avec des nattes en guise de murs. Dans ces pays sans forêts, les seuls matériaux de valeur sont les poutres, si précieuses que les nomades les emportent en se déplaçant.

A la tombée de la nuit, dans une plaine de joncs secs qui couvre une dépression, une bande de chiens gris passe à quelques mètres et va se perdre dans les hautes herbes.

L'heure est sinistre ; le paysage aussi ; je me suis arrêté. Ce sont des loups...

Un peu plus loin un chacal découpe sur le ciel grisailant son museau bête et ses oreilles en pointe.

Sur ces pentes désolées, le printemps qui marque le début de l'année kurde couvrira pourtant la terre de végétation, de fleurs, de tulipes écarlates, d'iris bleus, d'orchidées, de pavots rouges et de marguerites. Un parterre de petites fleurs jonchera la plaine qui, peu à peu, à l'approche de l'été, redeviendra brune, puis blonde...

Beaucoup de villages sont vides ou presque, car on est parti conduire les troupeaux dans les hauts pâturages.

Dans quelques-uns les habitants sont restés. Les hommes sont habillés de larges pantalons et d'une veste croisée, gris-mauve, en poil de chèvre, ornée de rayures bleues et rouges. Une large ceinture de coton, très longue, enroulée dix fois comme la cravate de Monsieur Thiers, leur sert à maintenir le poignard et à ranger leur argent et quelques objets précieux. Les manches de leur chemise, taillées en pointe, dépassent les poignets d'un bon mètre et traînent par terre quand ils ne les nouent pas au-dessus des coudes ou derrière les épaules. On dit qu'ils s'en servent comme de pansements, à la guerre. Pour ma part, je les ai surtout vus s'en éponger le front ou se moucher dedans...

Les femmes, laides pour la plupart, sont vêtues d'une tunique bleu foncé assez crasseuse. Elles teignent leurs cheveux au henné, ce qui leur donne une couleur ignoble allant du queue-de-vache à l'auburn très foncé (auburn-noir, comme la raie, dirait un de mes amis...), et sentent le lait sur...

Dans la plaine la moisson s'achève. Les hommes coupent avec leur faucille de petites gerbes, comme aux temps bibliques.

Cette terre, si fertile, n'est pas mieux cultivée qu'alors. Des bœufs tirent une charrue de bois où se fixe un petit couteau de fer qui creuse à peine le sol. Et les semailles se font — cela va sans dire — à la main.

L'usage veut que la première gerbe moissonnée soit offerte au premier étranger de passage, qui remet en échange une pièce d'or ou d'argent.

Un coin de culture a été dévasté entièrement par les sauterelles. Il ne reste rien ; les arbustes n'ont plus une feuille ; la moindre plante a été dépouillée. C'est un spectacle d'incroyable désolation. Il arrive, assure-t-on, que les sauterelles mangent des chevaux à l'attache et même

des enfants sans surveillance. On les détruit avec du poison ou en les faisant tomber dans des tranchées ; on les brûle aussi au pétrole. Mais rien ne les arrête ; elles passent les rivières sur les cadavres des premières arrivées.

Hospitalité des Kurdes : les femmes s'éloignent, mais les hommes offrent tout avec empressement, du pain en feuilles rondes, de la galette, quelques fruits.

Les maisons sont misérables : quatre murs de torchis, une seule pièce, propre d'ailleurs, où couche toute la famille avec son bœuf et ses poules, où l'on range le bois, le beurre, le fromage et où la femme fait la cuisine.

Quand les maisons sont en branchages et en roseaux, les Kurdes les arrosent d'eau fraîche pour atténuer la chaleur.

Route longue et fastidieuse ; la soif, surtout, me fait souffrir.

Les nuits sont tolérables à partir de minuit ; mais dans les villages et les campements les puces vous torturent...

Enfin apparaissent des jardins. (Ce qu'on appelle « jardins » en Orient, ce sont les vergers. Tout ce qui n'est pas étendue pelée s'appelle du reste jardin.)

C'est Halabja, dont les quelque cent ou cent cinquante maisons basses s'adossent aux contreforts de l'Avromân, accès du plateau d'Iran, pentes historiques par où déferlèrent les Aryas, les Perses, les Parthes et les hordes gengiskhanides venues de l'Oxus pour conquérir la Mésopotamie.

Dans cet innocent village règne une atmosphère de drame : on <sup>se</sup>dîne avec le parabellum sur la table ; on tend l'oreille aux coups <sup>de</sup> feu, le soir, et les histoires de bandits courent de bouche en bouche. L'un de ces brigands, un certain Hama-Thal, vient d'être tué sur la frontière. Il vivait, raconte-t-on, d'un métier que la morale orientale juge moins sévèrement que la nôtre : le brigandage. Pris par

les Iraniens et envoyé à Téhéran, il y avait subi, paraît-il, des tourments abominables (les Persans sont connaisseurs). S'étant enfui par l'Afghanistan, il avait commencé à se venger sur les soldats de la frontière. Il attaquait les postes isolés, les cernait, les obligeait à se rendre. Sa vengeance était alors terrible. Il faisait frire les malheureux et s'amusait, pour augmenter leurs souffrances, à leur entrer par l'oreille un fil de fer qui devait ressortir par le cou. Il vient d'être tué ; et celui qui a relevé son corps me raconte que la balle dont il est mort lui a traversé précisément l'oreille et le cou. Hein ? La justice immanente ?

Hassan, le seigneur d'Halabja, est un jeune bey d'une trentaine d'années. Il appartient à la noblesse oisive et lettrée qui vit du revenu de ses villages et que le peuple respecte sans enthousiasme. Nous sommes loin des chefs de bande capables de lever sur un mot des milliers de fusils, et qui, eux, habitent la montagne. Hassan porte un costume de soie, une longue robe claire par-dessus laquelle il passe un boléro soutaché. Les longues manches, échancrées en pointe, de sa chemise sont nouées au-dessus des coudes. Il vit au milieu de serviteurs chrétiens. (Traditionnellement brimés, les chrétiens, en Orient, remplissent les emplois subalternes et sont à peu de chose près les esclaves des Musulmans.) A l'extérieur, Hassan se déplace escorté de deux sbires armés jusqu'aux dents, habillés à la Kurde, dont la mine farouche contraste avec la distinction de leur maître.

Dans la maison où j'habite, un assassin enchaîné est gardé par des soldats. Il vient de tuer, paraît-il, le meurtrier de son frère. Tout le monde considère cela comme normal, et ses gendarmes, les premiers, « fraternisent ». Il passera en jugement pour la bonne règle, mais sera acquitté.

Non loin d'ici m'attend un rendez-vous qui me préoccupe plus que tout le reste : Djemil, parti de Damas avant moi

a dû arriver dans un village des environs depuis plusieurs semaines et y préparer notre tournée de contrebande en Perse.

Je m'y rends sans attendre.

Ce village est en montagne à quelques kilomètres de Halabja : une quarantaine de maisons basses, à toitures en terrasses étagées dans la verdure à l'aisselle d'une vallée.

Des noisetiers, des grenadiers, des noyers, des mûriers, forment une ceinture épaisse de végétation. On grimpe en remontant un cours d'eau, un petit torrent qui gazouille parmi des pierres et que l'on passe sur un pont rustique, une passerelle de gravure romantique.

J'ai pris pour prétexte à ma venue d'aller saluer dans le village le célèbre Sheikh Ala-Ed-Dine, chef des derviches Nackhbendis (ou de la chaîne d'or). On le dit Hadeez, (inspiré) et son influence est considérable.

Vénérés par toute la population qu'ils mystifient sans vergogne à la façon des sorciers en pays noir, les sheikhs ont représenté de tous temps une autorité morale au moins aussi puissante que celle des chefs de tribus eux-mêmes et cela aujourd'hui encore, à une époque où les jeunes générations commencent pourtant à s'affranchir de bien des superstitions.

Ala-Ed-Dine (Aladin) me reçoit dans une salle peinte à la chaux selon la mode persanne ; il est accroupi sur un mince matelas avec ses fils à sa droite et tripote un collier d'ambre. Sa physionomie prête à sourire. Imaginez un professeur Nimbus à turban, un grand vizir d'opérette. Quand j'entre, après m'être poliment déchaussé, il me dévisage sans aménité par-dessus ses lunettes. « Voilà, semble-t-il dire, un jeune homme qui vient se payer ma tête... Je n'aime pas beaucoup ça ! »

Faut-il dire que notre conversation, vu la rareté de mon vocabulaire, languit quelque peu ? Mais la politesse orientale s'accommode fort bien des « blancs ».

On sert le thé dans de petits verres persans en forme de ventouse — les istikâns — que, selon l'usage, on remplit

trois fois. Quelques fidèles entrent, viennent lui baiser la main et lui apportent des pains de sucre qu'il glisse prestement derrière lui. C'est le denier du culte en échange de quoi il donne ses conseils, ses prières et quelques médicaments fort anodins.

Il est un proverbe kurde qui dit : « N'accorde aucune foi aux paroles du prêtre, même si son turban est constellé de pierreries. » Je l'ai sur les lèvres pendant tout notre entretien.

Après l'audience, le fils aîné du sheikh, Osman, me fait les honneurs du jardin. Lui, c'est un seigneur de miniature persane, qu'un soupçon de tuberculose distinguée pare de cette grâce romantique dont certains poètes de salon gardent encore le secret. Sa robe de soie vert Nil à rayures d'or traîne sur les graviers, ainsi que les longues manches, taillées en pointe, de sa chemise. Dans l'échancrure de son vêtement apparaît un gilet de brocart rose. Son turban est énorme, un peu flou, comme certains chapeaux de femme en 1900. Les franges de soie blanche lui encadrent le visage, assombri par une courte barbe à la Musset. Plutôt grand, mince comme une femme, il s'avance avec la grâce d'une reine et la dignité d'un patriarche. Il me conduit à travers des massifs remplis de roses, en cueille une qu'il m'offre avec un sourire, en s'inclinant, en froisse une autre entre ses doigts et la porte lentement à ses narines en fermant les yeux, tandis que peut-être en lui chantent les vers du poète persan :

Je ne m'étonne plus de voir ici tant de roses,  
Puisque tant de jeunes gens aux joues roses dorment  
dans la terre...

Puis, relevant d'une main sa robe pour gravir plus aisément quelques marches, de l'autre, avec la désinvolture nonchalante et l'aisance d'un gentilhomme, il se mouche dans ses doigts...

La conversation d'Osman ne m'aura pas été inutile ;

j'ai connu grâce à lui l'emplacement de la maison indiquée par Djemil pour l'y retrouver.

C'est tout en haut du village, un peu à l'écart, contre des cultures qui s'étagent au creux du vallon, une maison simple dont le toit, comme celui des autres habitations, se raccorde avec le sol lui-même et sert de terrasse à la maison supérieure. Un gros grenadier l'ombrage, sur lequel une cigogne est juchée. Près de là, sous un mûrier, murmure une source.

J'entre dans une pièce nue, au sol en terre battue ; dans le fond, sur une natte, un vieux bonhomme accroupi fume une longue pipe de terre à tuyau de bois.

Je me déchausse ; après quelques salutations d'usage, je m'assieds en face de lui.

Nous causons. Après quoi :

— Djemil Beg est-il chez toi ? lui dis-je.

Il me regarde d'un air étonné, très naturel, et me fait répéter la question.

Y aurait-il eu erreur ? Si par hasard je m'étais trompé d'adresse et que j'avais dévoilé stupidement mes plans !...

Tant pis ! Je risque :

— Oui ! Djemil Beg de Sinna !...

Dans son regard, une lueur, me semble-t-il, a brillé...

Je lui montre alors le papier qui m'a été remis à Damas.

Sa figure aussitôt s'éclaire. Seulement Djemil n'est pas là. Il s'est discrètement retiré dans un hameau de la montagne où il faudra le faire prévenir. Quelques jours y suffiront.

Trois jours plus tard, je retrouve Djemil, tel que je l'ai quitté, avec son masque d'une tristesse un peu sauvage, son regard doucement voilé.

Djemil me serre longuement la main. Depuis Damas, des semaines se sont écoulées. La promesse d'un soir, échangée dans un café, au bord du Barada, aujourd'hui se réalise.

A cette heure il risque sa vie. Que dire du tranquille courage de ces hommes qui pour conduire un étranger dans leur pays et le leur faire aimer, n'hésitent pas à mettre en jeu leur existence ?

Djemil a combiné une tournée. Nous allons quitter dès demain, à cheval, les villages Avromânis pour circuler parmi les Jafs nomades qui campent sur la frontière, et nous entrerons en contrebande sur le territoire iranien. En cours de route je changerai de costume et m'habillerai en Kurde pour passer plus facilement inaperçu.

Deux hommes très bien armés nous accompagneront, « Inutile de s'occuper des frais, ajoute-t-il : à partir de maintenant tu es dans mon propre pays et tu es mon hôte ».

L'aventure va commencer.

## CHAPITRE VIII

### **Aventures Iraniennes**

Nous partons cette nuit même. Tout bien pesé, cela vaut mieux, car si mon départ d'Halabja donne lieu à des soupçons, au moins ne saura-t-on de quel côté pousser les recherches.

Vers une heure du matin, nous quittons la maison en montant sur la crête. La nuit est calme et douce. Un mince quartier de lune se détache dans le ciel comme le croissant de l'Islam sur une draperie d'ombre bleue, et semble nous souhaiter bonne chance. Dans la nuit flotte le parfum des mûres ; le petit torrent gazouille parmi les pierres.

J'ai pris un mince bagage qui tiendra facilement dans un de ces sacs en poils de chèvre que l'on suspend à la selle.

Des chiens aboient dans le village en contre-bas. Rapidement nous nous éloignons. On marche à travers quelques cultures en enjambant de petits canaux d'irrigation, puis nous traversons des sortes de pâturages maigres qui paraissent gris à la clarté de la lune.

Nous marchons plusieurs heures. La lune va disparaître. Nous arrivons alors à un petit groupe de huttes en torchis qui se profilent sur le ciel poussiéré d'étoiles. Une odeur habitée caresse les narines : arômes de fumée, d'étable, odeur d'homme...

Djemil frappe : un grognement répond. Il me fait signe d'entrer.

Celui qui nous accueille dormait tout habillé dans un coin de la pièce, sur une natte. Djemil lui dit qui je suis ; il ne marque aucune surprise (peut-être n'est-il pas très bien réveillé).

A voix basse, les deux hommes se concertent.

On tombe d'accord : après quelques instants de repos et une brève collation, nous ferons seller les chevaux. Au-paravant je changerai de costume : seul point qui m'inquiète. Je n'aime pas jouer les Tartarin-Lawrence.

On nous sert un peu de nourriture : quelques feuilles de pain sans levain, du riz froid qui sent la graisse rance et un grand bol de petit lait.

Ensuite on apporte mon costume. Il va sans dire que ce n'est pas un vêtement neuf — ne serait-ce que pour ne pas attirer l'attention. Il se compose d'un pantalon-sac, (ce que dans mon enfance, au lycée, nous appellions les Oxford-bags, summum, alors, de l'élégance estudiantine) d'une ceinture interminable, d'une veste croisée qui se passe dans le pantalon, d'une chemise à longues manches et d'un turban.

Reste à ficeler le tout. A la lueur d'une mauvaise lampe, on se met au travail. Pour la veste, cela va encore ; mais le pantalon est beaucoup trop long. Je marche dedans ! Heureusement que j'ai dans mon sac du fil et des aiguilles. On coupe, on tranche, on ourle. Les manches de la chemise traînent par terre — c'est normal ; et on me les noue au-dessus des coudes. Le turban me donne plus de souci. Djemil m'en explique le maniement et me l'enroule autour du crâne. Je n'ai pas de glace, qu'un tout petit rond grand comme un fond de tasse, et je me sens ridicule sans pouvoir au moins jouir du pittoresque. J'essaye de me mettre le plus à l'aise possible. Je crache fort et loin, par la porte entr'ouverte, pour me donner une contenance, mais je manque encore d'habitude. Et surtout — qu'on me pardonne ce détail — le pantalon me gratte atroce-

ment. Comment ces gens peuvent-ils vivre avec un pareil cilice sur les cuisses ? Sans doute portent-ils un serouel de toile plus fine par-dessous, tandis que je n'ai qu'un slip. Pendant les longues étapes à cheval en plein soleil, cela va être gai !

Nous sommes prêts. Les deux hommes d'escorte ont été réveillés, deux gaillards farouches, tout à fait dans la peau de leur rôle. Ils ont le fusil en bandoulière, un grand moukala à la Fromentin ; ils portent chacun dans la ceinture un fort poignard à manche d'argent et sur leur poitrine se croisent deux rangées de cartouchières.

Les chevaux attendent devant la porte.

En selle !

On n'y voit goutte. Pourtant les chevaux avancent sans hésiter, carambolent les pierres parfois, soufflent bruyamment, comme pour respirer plus à l'aise ensuite, et font au total un vacarme du diable. Je préférerais plus de silence pour une équipée si clandestine...

L'aube peu à peu filtre à l'horizon et gagne le ciel, redonnant au paysage ses couleurs.

Des collines roussies, tachetées d'aubépines et de chênes nains, ondulent à perte de vue, tandis que vers l'est la chaîne de l'Avromân dresse sa muraille rectiligne et ses contreforts creusés de vallons.

Parfois nous descendons dans des fonds de verdure et de roseaux où se posent les cigognes. Puis ce sont, aux abords de petits hameaux, quelques plantations de tabac, des champs de riz bouleversés par les sangliers, et de grandes plaines fanées que bornent des horizons lointains, moëlleux comme des velours.

La moisson s'achève. Tout le monde y travaille, hommes, femmes, enfants. Les gerbes s'amassent en petites meules, tandis que les glaneurs, vieilles femmes et pauvres gens, ramassent les épis oubliés.

Dans les petits manèges de plein vent des chevaux ou des vaches foulent aux pieds les gerbes étalées.

Les aires sont propriété commune. Chaque paysan se





choisit près du village un endroit qu'il entoure avec des gerbes de blé, puis il attache côte à côte plusieurs animaux qui, se déplaçant autour du centre, brisent les épis. Dans la plaine, les paysans plus évolués attellent à une sorte de rouleau hérissé de morceaux de fer deux mules ou deux ânes que conduisent de tout jeunes gamins. La paille hachée, le « kah », servira l'hiver pour nourrir les animaux. On l'utilise aussi pour fabriquer les briques en la mélangeant à la terre glaise.

Ailleurs, c'est le battage. Avec de grandes fourchettes en bois, comme aux époques les plus reculées, les hommes lancent en l'air la paille hachée ; la balle, légère, est emmenée par la brise à quelques mètres, tandis que le grain retombe et s'amasse. Trié, nettoyé, on le rassemble ensuite en gros tas blonds, bien égalisés avec la fourche, pour rendre apparents les larcins, Alors selon la coutume antique la fourche à vanner est plantée au sommet ; et l'on songe à Théocrite, aux vers de la septième idylle :

« Puissé-je à nouveau, dans le blé qu'on entasse,  
Planter la grande pelle à vanner !... »

Bientôt la terre livrée à elle-même se couvrira de charbons et d'herbes épineuses qui, fanés, pourris, l'engraisseront à nouveau. Après viendront les semailles et le labour sommaire qui se fait en même temps. Les pluies de novembre féconderont la terre et jusqu'à la moisson il n'y aura d'autre travail que quelques prières pour écarter les sauterelles et la maladie.

Voici qu'apparaissent les premiers campements de nomades, les tentes noires en poils de chèvre éparpillées sur les pentes.

Des chiens hargneux et méchants en défendent l'accès.

Ces chiens sont le cauchemar du voyage, A cheval, on se sent un peu en sécurité. A pied, on a l'impression qu'ils vont vous dévorer.

Après des tentes s'affairent les femmes, enveloppées

*L'auteur en costume kurde.*

*La petite caravane de l'auteur. « Nous obliquons vers l'Est, droit sur la frontière. Nous attaquons les pentes. Les montures commencent à peiner. » (p. 150.)*

dans des vêtements bleus d'où dépassent de larges pantalons serrés aux chevilles. Dans leur dos flotte une pièce d'étoffe nouée sous le menton, le tcharokhia, et par-dessus leurs cheveux épais, rougis au henné, divisés par une raie, s'étagent les complications d'un turban mêlé de sequins et de bijoux d'or.

Non voilées, elles portent souvent une petite turquoise dans la narine droite.

Les hommes sont habillés pour la plupart d'une culotte bouffante vaguement semblable au serouel des arabes, ou d'un large pantalon, comme le mien, et d'une veste croisée. Certains passent une sorte de longue tunique par-dessus. Beaucoup ont les cheveux longs et ondulés. Presque jamais de barbes. Le refrain d'une chanson kurde ne dit-il pas :

Je te le dis, je ne t'aime pas,  
 Je te le dis, je ne t'aime pas ;  
 Parce que je ne peux pas aimer un homme à barbe.

Quelques-uns, en plus de leurs vêtements, portent une sorte de boléro de feutre épais, sans manches, très échan-cré sous les bras, uni, ou côtelé comme un gilet de sauvetage.

Tout cela ne donne pas une grande idée de propreté et l'on se demande si ce n'est pas dans cette région qu'est né le proverbe des nomades : « Tête peuplée, cœur généreux ».

Notre petite troupe suscite une certaine curiosité : il fallait s'y attendre. Djemil adresse la parole aux hommes sur un ton cordial et se livre même à des plaisanteries, lui qui ne blague pas souvent. Les autres rient. L'austère Djemil serait-il un pince-sans-rire ?

Mon pantalon kurde — c'était prévu — m'use les genoux à l'endroit de la selle à un point tel que je dois les protéger avec mon mouchoir. A part cela, il me semble que j'ai été Kurde toute ma vie.

Tant que nous sommes sur le territoire irakien et dans des tribus où Djemil est peu connu, nous ne nous arrêtons pas sous les tentes pour y prendre nos repas. Simple-ment, en passant devant les campements, nous buvons un bol de mastao.

Le lait frais de brebis, de chèvre ou de vache, dans ces régions, est chauffé et caillé avec du lait aigre. On obtient ainsi le mast, boisson assez sure, mais crémeuse et rafraîchissante. Avec de l'eau, cela donne le mastao, breuvage favori des Kurdes.

On nous le présente dans un bol en bois où flotte une grosse cuiller creuse, une sorte de louche en bois qui nous sert de tasse, à tour de rôle.

Après des tentes, les femmes fabriquent le beurre en secouant le mast dans une outre en peau de chèvre, suspendue comme un punching-ball au sommet d'une petite potence à trois montants. Le babeurre, le « du », est, lui aussi, une boisson agréable, quoique de qualité inférieure. On ne l'offre du reste pas aux étrangers.

Quant au beurre, il ne s'emploie que dans la cuisine et après un certain nombre d'ébullitions qui le transforment en « rûn ».

Souvent, une série de chaudrons chauffent sur des feux de bouses sèches : c'est la cuisson du bourghoul, blé bouilli, séché au soleil, écrasé ensuite avec une pierre et accommodé comme le riz.

La saison s'avance, les pâturages s'épuisent, et nous rencontrons à plusieurs reprises des tribus qui changent de vallées pour chercher à des altitudes plus fraîches des prairies encore intactes. Nous les rencontrons parfois le matin dans la brume, traversant les villages. Les vaches portent, enroulés sur leur dos, les tentes et les piquets ; exode biblique où se mélangent les chevaux, les buffles, les vaches, les moutons, les ânes et les mulets. Au passage des gués la troupe se disloque, les chevaux ralentissent et boivent en marchant ; les femmes se passent un peu

d'eau sur le visage ; sur la rive les bestiaux s'attardent quelques instants à brouter.

Nous circulons sur le territoire des Jafs nomades, tribu nombreuse et forte qui a su garder sa cohésion. Elle se déplace sur la frontière de l'Irak et de l'Iran, tantôt sur un versant, tantôt sur l'autre, conservant son port d'attache en Iran, dans la province de Sinna, là où Djemil, d'ici quelques jours, va me conduire.

Pour l'instant mes compagnons de voyage se montrent peu loquaces. Etrange aventure que de se sentir livré entièrement à ces trois hommes qui me mènent à leur gré à travers un pays que j'ignore.

Vers la fin de l'après-midi, Djemil se préoccupe du campement ; nous nous contentons de nous installer à proximité des tentes après avoir entravé les chevaux. Nous prenons un peu de nourriture et devisons autour d'un feu, non sans avoir déposé aux pieds des bêtes leur ration quotidienne de paille hachée.

Rien n'égale la sereine poésie de ces hautes vallées, à l'heure où les moutons regagnent leurs enclos, soulevant sous leurs pas un brouillard d'or, suivis par toutes les bêtes du troupeau, les chèvres à longs poils, avec leurs cornes tordues, leur barbiche et leur museau pointu, les chèvres blanches en petits pantalons, les chevaux, les poulains, les génisses. Les clochettes tintent dans la tiédeur alanguie du crépuscule ; le vent du soir, soufflant par bouffées, fait trembler sous les tentes les flammes des foyers. Une immense paix descend sur la terre.

Puis vient la nuit légère, troublée par les aboiements des chiens. Le silence et la brume engourdissent les vallées. Chacun s'endort, caressé par le vol des chauves-souris. Parfois un cheval étèrnué ou frappe le sol de son sabot. Des arômes transparents flottent dans la brise, avec le parfum de la menthe sauvage et la rustique odeur du suint.

Le matin on se réveille tout humide encore de rosée,

alors que les premiers rayons givrent d'or rose le flanc blond des collines.

La nuit était longue et l'horizon gris,  
Mais comme il est merveilleux le réveil !

chante le poète kurde...

Adorables aurores, si fraîches et limpides ! Les chevaux broutent déjà. Les bergers, revêtus de leurs épais manteaux de feutre, conduisent leurs troupeaux. Et bientôt la fumée monte au-dessus des tentes, répandant l'odeur âcre du beurre rance qui grésille dans les poêlons...

Djemil me détaille avec amour la vie de son peuple, m'expliquant les coutumes, les traditions, et jusqu'aux plus humbles recettes. Cet homme dur, brigand-félibre à ses heures, a par moments des aspects d'une délicatesse imprévue.

Un matin, alerte. L'homme qui marche en tête revient au galop vers nous avec de grands gestes. Il vient d'apercevoir un groupe de garde frontière. Il ne faut pas que nous ayons d'explications à donner. Aussitôt, piquant des deux, nous nous dispersons ; un petit bois de poiriers sauvages nous dérobe aux vues. En quelques foulées nous nous défilons derrière une ligne de crête. On met pied à terre ; les deux hommes arment leur fusil, prêts à tirer.

Bientôt apparaît la patrouille. Ils sont quatre, en chemise kaki à manches courtes, short et molletières, montés sur des petits chevaux de montagne.

J'entends les deux hommes de Djemil qui s'adressent à lui à voix basse :

— Faut-il les tuer ?

Djemil réfléchit ; il fait : oui, de la tête.

Je n'aime pas cette embuscade, cette façon d'attaquer par surprise de pauvres bougres qui, à tout prendre, ne font que leur métier,

Pourtant mes bonshommes ne tirent pas. Les soldats passent, nonchalants, blasés ; nous voyons maintenant leur dos mouillé de sueur et leur mouchoir en couvre-nuque, glissé sous le calot.

J'avais oublié qu'en Orient, pour dire : non, on fait le signe : oui...

Nous obliquons vers l'est, droit sur la frontière. Nous attaquons les pentes. Jusqu'aux abords de la ligne nous voyageons le jour. La dernière partie se fera de nuit.

Les montures commencent à peiner. La mienne, une jument alezane à longue crinière, que j'ai appelée Leïla, pose avec adresse ses petits sabots parmi les pierres du sentier. Elle marche comme machinalement, sans être conduite, à une allure lente et régulière, une mèche laineuse entre ses yeux mi-clos, fourbue, résignée, trébuche parfois sur un caillou qui roule et se reprend aussitôt d'un genou tremblant, mais sûr. A certains moments, je descendrais bien pour la soulager, mais les autres ne comprendraient pas, se moqueraient peut-être...

Un soir, à la tombée de la nuit, nous arrivons dans un petit hameau, presque invisible, perdu dans un repli de la montagne.

De gros noyers couvrent de leur feuillage la petite place. Il y a une mare entre les maisons, avec une margelle de pierre sur laquelle quelques vieux sont assis, fumant leur longue pipe. Ce sont des Kurdes persans de la tribu des Avromânis, qui descendrait, dit-on, de Roustem.

Un peu plus loin, sur le pas d'une porte, des hommes boivent le thé.

Djemil, qui est entré le premier dans le village, a mis pied à terre et, vite reconnu, cause avec les habitants. Chacun s'est empressé pour tenir son cheval, prendre la bride du mien.

Nous entrons dans une maison. Djemil me présente, explique en quelques mots à notre hôte qui je suis.

C'est ici la dernière étape avant la frontière ; elle passe tout près et suit des canaux d'irrigation. Husaïn, notre hôte, nous gardera chez lui jusqu'à minuit, après quoi nous passerons de l'autre côté.

Veillée d'attente un peu énervante. Djemil a pris ses renseignements : la frontière est calme. Aucune patrouille de signalée. Nous devons passer sans encombre.

Les deux hommes nous ont rejoints. On apporte du thé, puis, sur un grand plateau de fer aux bords ondulés comme un moule à tarte, du riz avec de la viande de mouton, des piments farcis, ainsi qu'une quantité de petits bols contenant du lait caillé, des gâteaux, des fruits...

Après le thé et le café, on dispose des matelas et des coussins.

Décidément je me sens très à l'aise dans mon costume. Il me semble que je n'ai jamais été habillé autrement de toute ma vie. Seulement mes cuisses blessent à l'endroit où le cheval frotte le pantalon. En plus le vêtement est fait d'étroites bandes juxtaposées, et, à chaque couture, le pli m'irrite la peau. Quant au turban, j'ai pris maintenant la bonne manière de l'enrouler, en laissant pendre quelques franges, et Djemil veut bien m'assurer que j'ai le tour de main assez kurde !

Après le dîner, repos. Husaïn et Djemil restent seuls éveillés, fument sans arrêt leurs cigarettes à demi creuses et bavardent à voix basse.

Vers minuit nous nous relevons. Après les adieux, on prend les chevaux par la bride et, dans la nuit, nous quittons le village, genre d'équipée qui nous est désormais familier, comme le paysage de ténèbres où nous avançons.

Pour ne pas traverser la frontière près du village, nous prenons une fois de plus le chemin de la montagne. Le sentier grimpe à flanc de coteau, suit les cultures en terrasses, puis s'élève brusquement à travers une pierraille difficile où il devient impossible de marcher à côté du cheval. Il faut passer devant et le tirer par la bride

Nous cotoyons des escarpements abrupts, un vide grisaillant où flotte la brume...

Puis, tout en continuant à nous élever, nous atteignons des pentes pelées, aux contours plus mous.

A la lueur de la lune, je regarde ma montre : deux heures.

Djemil, qui marche devant, me laisse venir à sa hauteur et me glisse deux mots à l'oreille : « la frontière »...

Nous nous rapprochons du sommet. L'air nocturne devient d'une fraîcheur et d'une légèreté idéales.

De temps en temps on s'arrête pour écouter. Pas un bruit par-dessus le silence, si ce n'est l'haleine du vent qui balaye les cîmes par grands souffles espacés.

Encore de la pierre : la montée se fait plus dure. Le vent souffle davantage. Les chevaux peinent, manquent à chaque pas de perdre l'équilibre. Leïla, si bien intentionnée d'ordinaire, refuse par moments d'avancer et s'arcboute des pieds de devant. Il faut la tirer par les rênes ; comme il n'y a ni gourmette ni sous-gorge, j'ai toujours peur que la bride ne me reste dans la main.

Une brèche dans les rochers, quelques centaines de mètres difficiles : nous sommes sur la ligne de partage des eaux ; un filet d'eau coulerait de ce côté-ci vers le golfe persique, de l'autre vers la Caspienne.

Maintenant la pente redescend. Nous marchons sur le versant iranien.

Après peu de temps, le sol devient meilleur. Nous nous regroupons.

— Nous sommes en Perse, me dit Djemil.

Le décor ne s'est guère modifié. Dans l'air que nous humons flottent les mêmes odeurs et le crépuscule naissant ne révèle ni les jardins d'Ispahan ni les palais de Persépolis. Et pourtant...

Au nom seul de Perse une bouffée d'Histoire et de Légende monte à l'esprit. C'est Hafiz et Saadi, Roustem et Nadir-Shah, et toute la lignée des Darius et l'étincelante épopée des Sassanides. Il est des mots plus riches et plus

lourds que tous les paysages et tous les monuments de la terre...

A perte de vue jusqu'à l'horizon, moutonne une étendue livide de vallonnements et de collines. Un lac apparaît, vers le sud, figé, poli comme une feuille d'étain, et de loin en loin quelques forêts sombres, qu'on dirait moulées au terrain et jetées sur ces coteaux comme une draperie de velours.

Nous sommes remontés en selle et nous cheminons côte à côte. Par instant un des cavaliers, le fusil en travers de la selle, se lance en quelques foulées de galop jusqu'au sommet d'une éminence pour scruter l'horizon.

Des champs défilent, des cultures de tabac, des chaumes et des moissons finies qui sentent la poussière et la paille hachée.

Un campement de Jafs. Les tentes se réveillent à peine. Toujours ces sales chiens qui viennent aboyer jusqu'entre les jambes des chevaux...

Au bruit, quelques têtes apparaissent. Des hommes approchent, causent familièrement avec Djemil. Fières mines : cheveux longs, bouclés, turban aux lourdes franges qui frémissent au ras de leurs yeux sauvages. Certains ont de vraies têtes de bandits ; d'autres semblent porter perruque, comme pour jouer Sganarelle ou Alceste. Quelques jeunes, des adolescents en robe tendre, dont le clair sourire détend la face bronzée, feraient pâlir Antinoüs ou Ganymède.

Les femmes, accroupies, soufflent sur les braises où chauffent les chaudrons.

Dans les campements suivants, au fur et à mesure que la matinée s'avance, nous assistons à leurs travaux. Certaines filent le poil de chèvre et l'embobinent en grosses pelotes noires. D'autres tissent d'étroites bandes qui feront l'étoffe des tentes. Les fils de trame sont tendus

à deux piquets fichés en terre loin du métier ; rapidement la navette passe et repasse.

Nous arrivons dans un village au fond d'une vallée peu profonde entourée de mamelons charnus. Sur les toits, des cigognes s'épouillent dans leur gros nid de brindilles au pied desquels gisent des carapaces, vides, de tortues, reliefs de leurs derniers festins.

On s'arrête. Djemil, ici encore, a des amis. Dans une maison, l'hôte fait servir du thé. Nous sommes fourbus. Après cette nuit de marches et de grimées dans un terrain très âpre, un vrai repos nous est nécessaire.

Nous passerons ici la journée, pour repartir seulement en fin d'après-midi.

Un bol de mastao, quelques fruits, et nous nous étendons sur les petits matelas.

Sommeil réparateur, ou du moins qui le serait sans les milliers de mouches. Il faudrait garder les mains dans les poches ; mais mon pantalon n'en a pas — C'est une habitude à prendre que de tout mettre dans la ceinture — Alors je me couvre la figure avec un mouchoir et je glisse mes mains dans ma ceinture. Si je n'ai pas l'air complètement grotesque, je veux bien être pendu ! (Tiens ! c'est justement ce que je risque en ce moment...)

On nous réveille pour le déjeuner.

Le maître a bien fait les choses. Autour du grand plateau encombré de pleines écuelles, chacun s'accroupit, jambes croisées, en prenant soin de ne pas diriger la plante des pieds vers un convive, sous peine de manquer gravement à la bienséance.

Plat de résistance : une montagne de riz plaquée de morceaux de mouton rôti farci avec des raisins secs et des piments. Notre hôte, après avoir déchiré les parts avec ses mains, les distribue à la ronde et sert de même la farce et le riz.

Pas le moindre instrument, bien entendu. On mange tout avec ses doigts. Pour le riz, l'art consiste à façonner

une boulette au creux de la paume et à la glisser ensuite, adroitement, dans la bouche. Cela demande de l'entraînement. Pour ma part, le quart à peine du riz arrive à destination, et à la fin du repas j'ai tout un petit fumier autour de moi.

On se sert, en guise de cuillers, des feuilles de pain non levé, présentées en crêpes minces, ramollies dans l'eau tiède ; on en déchire un morceau en forme de petite pelle pour saisir les aliments.

En plus du pilaf : légumes, fruits, pâtisseries au miel et pleins bols de mastao.

Le café et le thé, selon l'usage, terminent le repas. Après quoi on vous passe l'aiguière et le bassin. C'est une véritable toilette que font mes compagnons !

En fin d'après-midi, promenade dans le village.

Un long fusil leur barrant le dos, des cavaliers passent, caracolant sur de maigres montures. Au vrai, les Kurdes ne pratiquent pas une équitation bien savante ; ils se contentent surtout d'appliquer les immortels principes du « tirez dessus, tapez dedans ! » qui est, comme chacun sait, la base même de la haute école.

Les enfants jouent sur les seuils. Ils sont tristes, et portent déjà sur le front cet air grave des peuples pauvres. La plupart se coiffent du bonnet persan pointu et portent un boléro de feutre.

Autour du bassin, des vieux devisent, fument, se font apporter leur verre de thé. Sous les peupliers frémissants qui montrent à la brise légère du soir leurs petites paumes argentées, une source s'écoule et murmure.

On est au bout du monde ; on respire une sorte de paix sauvage.

Quelques femmes, pieds nus, viennent remplir leur cruche.

Je songe aux vers de Termouki :

Quand j'aperçois les sources  
Et les femmes de mon pays

**Je crois déjà pénétrer  
Dans la Terre Promise...**

Terre promise, en effet, ces calmes bosquets et ces ombrages peuplés d'eaux vives où vous rassure et vous allège la lente fuite du temps, sommeilleuse et paisible.

Dans la demi-ivresse de la fatigue et d'un repas copieux, un nouvel être en moi se crée, sans contours, sans passé, sans souvenirs. Qui suis-je donc, voyageur perdu dans cette lointaine Thébàide, avec ces grands pantalons qui me grattent, ce turban dont les franges me font loucher, et ma ceinture, mon interminable ceinture roulée dix fois autour du corps, où je range un porte-monnaie acheté pourtant place de l'Opéra ?

Les deux cavaliers de notre escorte accomplissent très naturellement cette randonnée. Ils fument leurs cigarettes, font leur prière, boivent à petites gorgées leur verre de thé, versant dans la tasse le résidu de la soucoupe, sans se préoccuper du drame toujours possible.

Le soir, nouvelle étape. Nous obliquons sur le nord vers des pâturages où estive un clan de Jafs. Djemil en connaît le chef et lui demandera l'hospitalité.

Nous marchons une partie de la nuit. Leïla boite. J'ai vérifié ses sabots : pas de pierre dedans. L'étape précédente et la dure montée ont dû l'épuiser. Elle me fait de la peine.

La nuit est douce et comme sucrée. Vide aussi. Ni bruit, ni vol d'oiseau ou présence d'animal. Si : un chacal, à un moment donné, se lève derrière une pierre et passe à côté de nous en trotinant.

Vers une heure du matin, nous cessons d'avancer. On entrave les chevaux et nous nous enroulons dans les manteaux et les couvertures. Ces couvertures sont pleines de

puces qui ne rendent pas le sommeil agréable. On ne dort que d'un œil. Souvent, quand je me réveille, j'aperçois un de mes compagnons, dressé sur son séant, qui tend l'oreille.

Toujours des Jafs. Nous prenons les repas sous la tente. Nourriture médiocre. Galettes pâteuses. Laitages surs. Ces hommes vivent comme il y a deux mille ans. Tout ce qu'ils emploient vient de leur propre industrie. Peu de pittoresque dans leurs objets, à part certains tapis de feutre aux dessins grossiers.

La conversation roule souvent sur la politique. Il est bien difficile de déceler chez eux un véritable sentiment patriotique. Qu'ils détestent les Arabes, ces « mangeurs de lézards », cela ne fait aucun doute. A l'égard des Iraniens, leur hostilité n'est déjà plus aussi franche. Ils n'ont pas contre eux de grief racial. Leur origine aryenne dont ils se réclament avec une insistance qui sent la leçon apprise, les apparente aux Persans. La politique seule les divise ; et encore ne faut-il accueillir leurs doléances qu'avec certaines réserves. En vérité ces nomades, vivant assez à l'écart, préoccupés surtout de trouver des pâturages et d'augmenter leurs troupeaux, ne prêtent à la politique qu'une oreille distraite. A cheval sur la frontière, hostiles par définition à toute autorité établie, à toute administration perceptrice d'impôts, ils cherchent surtout à vivre en marge des gouvernements ; et il n'est pas dit qu'un roi du Kurdistan aurait plus de succès. Leur ignorance, d'ailleurs, est à la mesure de leur particularisme. Ils vivent sur eux-mêmes, sans contact avec l'extérieur, étrangers à ce qui peut se passer à quelques kilomètres seulement de leur territoire.

Les étapes se poursuivent. L'intimité avec mes compagnons grandit. Djemil, malheureusement, est un triste et de médiocre ressource. Certains jours il m'agace un peu

par manque de décision. Il n'est pas oriental pour des prunes...

Les deux autres sont plus expansifs. Ahmed m'a pris en affection et vient souvent chevaucher à mes côtés. Nous nous jouons des farces et même nous nous moquons un peu des gens, quand on passe devant les campements, surtout lorsqu'il y a des femmes. Il possède le sens du ridicule et montre un esprit très parisien, un humour qui n'est pas de ce pays, où on ne semble pas rire facilement.

Ismaïl est plus bourru. C'est le « dur » de la bande. Aux étapes, il passe plus volontiers son temps à fourbir son fusil qu'à plaisanter. A cheval, quelquefois, il chante — hélas !...

Nous nous sommes avancés assez profondément en territoire iranien, loin des Jafs. Attention, maintenant ! Malgré les mesures prises, malgré les émissaires envoyés, on risque toujours une rencontre de gendarmes, de soldats, une embuscade ; car mon costume, c'est à craindre, ne peut guère tromper ceux qui me voient de près ! Il me manque de parler kurde comme un Kurde et persan comme un Iranien. Djemil, à qui j'en fais plusieurs fois la remarque, ne semble pas s'en inquiéter.

Nous décidons cependant de nous rabattre vers l'ouest. Le temps d'ailleurs me presse.

On multiplie les précautions. Un nouveau guide nous conduit par les raccourcis, les défilements. Le plus souvent possible nous faisons étape la nuit.

Souper chez un agha de la tribu des Avromânis. Belle nuitée. L'hôte a grandes manières. Il est entouré d'une cour de feudataires qui, ayant posé leur fusil à l'entrée, s'asseyent en tailleur à la ronde après lui avoir baisé la main. Il leur jette à la volée des cigarettes chaque fois qu'il en allume une. Ce sont de longues cigarettes dont une moitié seulement est remplie de tabac.

Il dirige la conversation, la ponctue de longs silences,

au cours desquels il laisse la fumée s'échapper lentement par ses lèvres entr'ouvertes, et boit son thé par toutes petites gorgées.

Après le repas nous nous réunissons sur une terrasse couverte en branchages. Le soir tombe. Le vol hésitant des cigognes se découpe sur le ciel pâle où les étoiles s'allument. Les troupeaux gagnent pour la nuit les pentes des collines. Il monte du village une délicieuse odeur de ferme.

Nous bavardons pendant une longue partie de la nuit, éclairés par une torche. Des hommes entrent, désarment leur fusil et s'installent.

Tard on devise encore. Un des hommes entame une chanson kurde ; puis un autre reprend la sienne. Je m'endors à demi, malgré la position accroupie qui jusqu'ici me donnait des crampes, mais à laquelle je m'habitue.

Un bruit de chevaux, dehors, fait soudain tourner les têtes. Un homme entre dans le cercle, salue l'agha, cherche quelqu'un des yeux et va vers Djemil. Je le reconnais : c'est notre hôte d'hier soir.

Djemil, après quelques mots échangés à voix basse, se lève brusquement et vient vers moi :

Nous sommes repérés ! Il faut filer ! Des soldats à cheval, courant sur nos traces, arrivent à étapes forcées, et tout laisse croire que d'autres cherchent à nous couper la route de la frontière.

Il ne nous reste pas une minute à perdre.

Je regarde ma montre : une heure et demie du matin. Dire que j'aurais si volontiers dormi ! Ici c'est comme à la guerre : manque de sommeil, nuits blanches, départs au moment où l'on a envie de se coucher...

On selle les chevaux en hâte ; nous voici partis.

Une formule consisterait à gagner la montagne pour y attendre la fin de l'alerte. Mais ce serait, tout bien pesé, une mauvaise solution. Dénoncés, repérés, découverts, nous risquons d'être cernés : il vaut mieux, si possible, glisser entre les mailles.

Notre guide connaît un itinéraire, un chemin difficile,

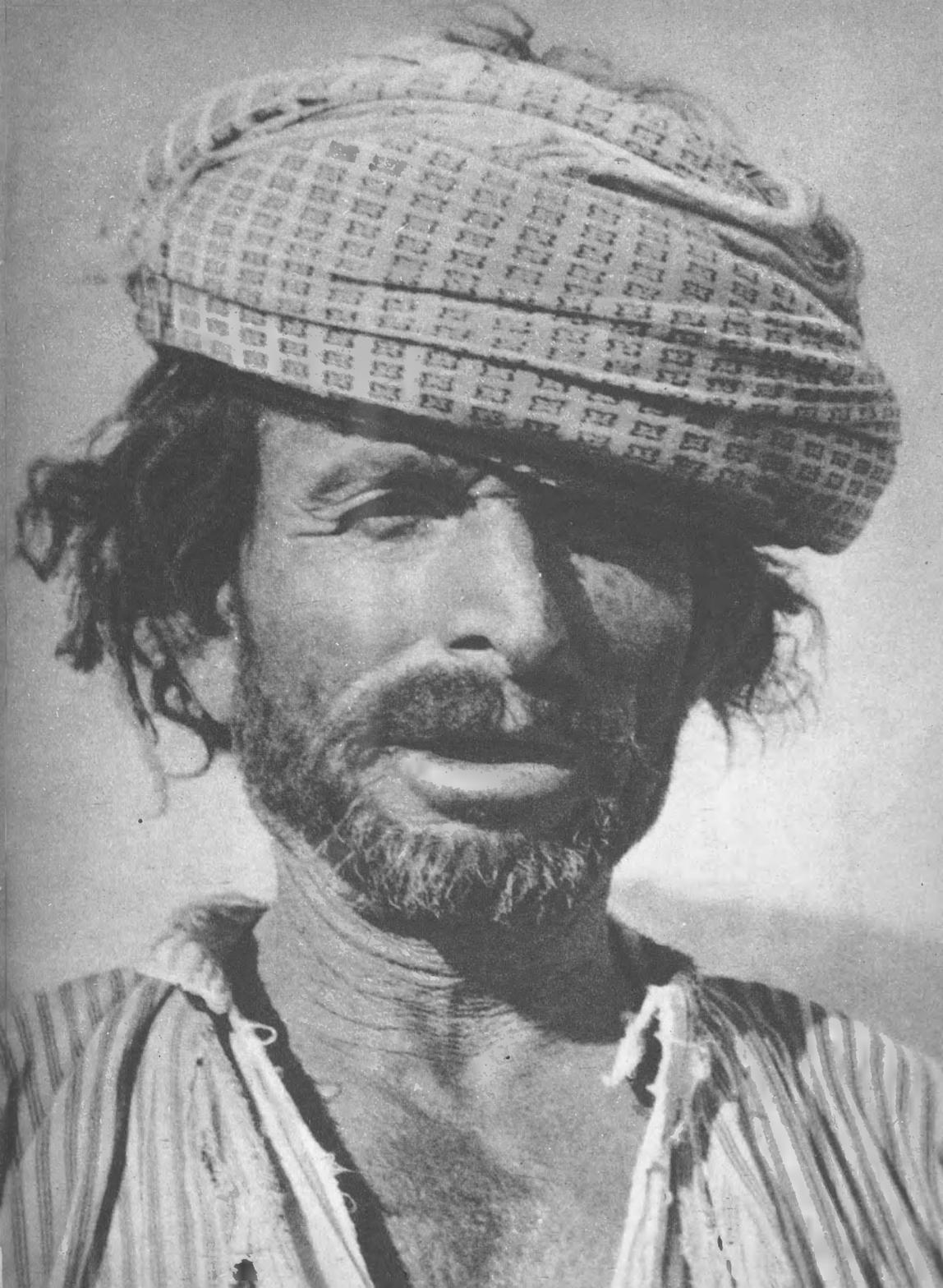
il est vrai, mais qui nous ramène en Irak plus rapidement, en évitant les gros villages.

On trotte dès qu'on le peut, malgré la nuit noire. Je laisse à mon cheval la bride sur le cou : il y voit mieux que moi et juge le terrain de plus près... L'important est de ne pas se laisser distancer par le cheval qui précède. A chaque instant je surveille la silhouette imprécise de Djemil. Dès qu'elle s'éloigne je presse ma monture entre les jambes. La jument boite bas et je tremble qu'elle ne puisse supporter les dures étapes qui vont suivre. Mais il existe entre les bêtes et leur maître une obscure compréhension. Ma petite jument a, dirait-on, saisi le danger. Oubliant sa fatigue, elle va d'elle-même, sans être talonnée. Comme on s'arrête en hésitant sur la route à suivre, je me penche sur l'encolure pour lui tendre un morceau de sucre qu'elle prend maintenant dans ma main sur un simple appel de langue. (Au premier elle n'avait pas compris, au deuxième elle ne se faisait déjà plus prier.) Entre mes jambes, ses flancs halètent à une cadence fiévreuse. Je souffre pour elle.

La nuit entière se passe à marcher. Nous ne rencontrons personne, si ce n'est, à plusieurs reprises, des campements dont on aperçoit de loin quelques foyers rougeoyants. Leur odeur, flottant dans la brise nocturne, aussi les signale. C'est un parfum de ferme, de suint et de crasse humaine. Les aboiements des chiens nous trahissent. On les tuerait ! Nous voudrions passer inaperçus, et ils hurlent à gorge déployée, les bougres, à s'en rendre malades !

Etape dans un petit hameau. Le guide connaît les habitants et en réveille quelques-uns pour les interroger. Catastrophe ! Des soldats sont passés par ici hier et il paraîtrait que plusieurs groupes patrouillent dans la région. C'est vraiment beaucoup d'honneur...

Au train où nous allons — sans haltes — en deux jours nous pouvons retrouver la frontière.





Mais il ne faut pas s'arrêter ; quelques heures de repos suffiront. Nous nous étendons tous quatre après avoir pris un peu de nourriture, et chacun sombre aussitôt dans le sommeil...

Au réveil, déjeuner substantiel, puis on repart. Le dos me fait mal et je souffre d'une torpeur insurmontable due au manque de sommeil.

Les chevaux, aussi, la trouvent mauvaise. Ma jument a les tendons brûlants, très sensibles. Elle est « claquée »... Pourvu qu'elle tienne encore pendant trois étapes !

Nous coupons droit sans tenir compte des sentiers. Les montées succèdent aux descentes et, dans les bas-fonds, ravinés, nous avons souvent du mal à faire passer les chevaux. Avec cela nous sommes en paquet, ce qui nous rend plus vulnérables ; mais il n'y a pas moyen d'obtenir des hommes qu'ils gardent les distances.

A ce moment, nous venons d'atteindre le fond d'une gorge. Le guide hésite devant la grimpée qui, en face, s'avère hasardeuse. Soudain Ahmed pousse une exclamation à voix basse, un juron étouffé...

Nous nous tournons du côté qu'il indique : à sept ou huit cents mètres, deux soldats à cheval se profilent sur la crête !

Nous sommes cuits !

Il faut garder son sang-froid. Toute hâte visible nous désignerait. Eloignons-nous donc tranquillement, quitte à précipiter le mouvement une fois en dehors des vues.

Le guide manque de décision. Un instant je me demande si ce n'est pas lui qui nous a livrés. Djemil pourtant le connaît ; des amis le lui ont recommandé... Mais il faut s'attendre à tout, dans ce pays.

— Suivons la gorge, dis-je à Djemil. A un kilomètre d'ici elle semble tourner court. Là nous serons hors d'atteinte. Filons ; après on verra.

*Sur la frontière iranienne. « A perte de vue jusqu'à l'horizon, moutonne une étendue livide de vallonnements et de collines.*

*Transhumance au Kurdistan. Au passage des gués la troupe se disloque, les chevaux ralentissent et boivent en marchant ; sur la rive des bestiaux s'attardent quelques instants à brouter. » (P. 147-148.)*

Il acquiesce. En avant ! Sans nous retourner, sans plus dire un mot, nous nous éloignons, en suivant le lit du cours d'eau.

Tant pis si cela nous écarte vers le nord ! Il faut avant tout échapper aux soldats. Ceux-ci ont du reste disparu. Nous pressons l'allure. Le terrain devient de plus en plus mauvais. A deux reprises il faut mettre pied à terre pour faire passer les chevaux. Les mètres semblent des kilomètres et chaque minute une éternité.

Nous approchons...

Clac ! Clac !... Deux coups de feu !

L'affaire se corse. Nous nous retournons : encore les soldats, sur la crête, le fusil à la main...

Ils ne sont plus qu'à cinq cents mètres. Mais heureusement la descente leur est presque impossible. On a l'impression qu'ils ont tiré pour nous faire stopper.

A Dieu ne plaise !

Nous talonnons de plus belle.

La chance nous sert : quelques pans de roche nous défilent, ainsi que de gros blocs épars. Nous n'osons plus regarder en arrière.

Clac ! Clac !... Kiou... ou...

Encore deux coups de feu. Cette fois, nous sommes visés. Les balles ont sifflé. L'une a ricoché sur la pierre, l'autre en s'enfonçant dans le sol a soulevé une petite bouffée de poussière blanche.

A quoi bon s'arrêter pour combattre ? Si nous nous laissons accrocher, nous sommes perdus. Penchés sur l'encolure, nous faisons la sourde oreille en serrant... les dents.

Notre petite troupe s'espace. Le guide, dont le cheval est le plus agile, a pris les devants. Ahmed lui emboîte le pas. A vingt mètres marche Djemil, puis Saïd. Je suis le dernier, assez loin derrière, avec ma pauvre Leïla qui peine de plus en plus.

Les détonations se multiplient ; on a l'impression qu'ils prennent juste le temps de recharger.

Les balles sifflent... Faut-il qu'ils tirent mal !

J'ai pensé cela trop vite : Saïd a poussé un grognement et se tient le bras gauche ; il est blessé et pourtant ne s'arrête pas. En poussant mon cheval, je le rattrape. Il est pâle comme son turban.

— Tu as mal ?

— Non ! Non !

Dans quel guêpier, Seigneur, me suis-je fourré ? N'aurais-je pas mieux fait de m'en tenir à visiter Bagdad, Kirkouk, Mossoul ? Ce serait si bête de se faire tuer dans ce bled !

Les deux premiers ont disparu derrière le coude. Djemil à son tour s'engage. Encore un effort !...

Ouf ! Ça y est !

Nous laissons à gauche la coupure d'un petit torrent presque à sec et nous suivons la vallée principale. Quelle décision prendre ? Continuer le long de la gorge, c'est s'exposer à un nouveau traquenard. Les soldats peuvent nous rattraper par les crêtes et dans ce cas nous serons coincés sans issue. En quittant, au contraire, le ravin, nous déjouons leurs recherches.

Mais où trouver un passage ?

La vallée est couverte maintenant sur ses deux versants de petits arbustes rabougris, de chênes nains, de poiriers sauvages. A condition de prendre pied avec les chevaux sur ces pentes, on doit pouvoir s'élever jusqu'au sommet. Là nous serons hors d'atteinte : deux coupures auront mis entre nos poursuivants et nous plusieurs heures au moins de tranquillité.

La blessure de Saïd n'est que superficielle. La balle qui lui a traversé l'avant-bras a fait seulement deux petits trous ronds qui saignent à peine. Après un pansement sommaire nous continuons.

Il règne une chaleur épaisse, musquée, bourdonnante.

Bien que le soleil, très bas à l'horizon, laisse dans l'ombre tout le versant qui nous reste à gravir, le ciel, blanc de chaleur, pèse encore sur le paysage. Les feuillages semblent se ratatiner. Chaque roche est brûlante. Les buissons sentent l'encens, la chaude résine.

Nos chevaux, mouillés, halètent, naseaux dilatés, frémissants. Les mouches les harcèlent. Ils ne cessent de fouailler de la queue et de secouer leur crinière, se grattent le ventre avec les sabots de derrière, agitent leurs membres, se mordent le poitrail.

Nous mourons de soif ; je donnerais un an de ma vie pour un demi sans faux col... Et nous n'avons que le contenu de nos gourdes et une outre dont la moitié déjà a été bue. Et les chevaux ! Ils ont la pépie, eux aussi. Par bonheur un peu d'eau coule entre les pierres. Après nous être désaltérés, on les laisse boire et il n'y a plus moyen de les arracher.

Pas de répit. Il faut marcher, toujours marcher. Nous prenons les chevaux par la bride. Ils avancent le cou et se font prier, à bout de rênes.

Je jette un regard sur ce coin de pays que je ne reverrai sans doute jamais plus. Tout voyage comporte une grande part de mélancolie. Chaque page tournée se ferme en général pour toujours. Plus tard je repenserai à ces lieux qu'aujourd'hui je traverse et que je quitte, aussitôt traversés. Ils continueront à exister et je les aurai laissés derrière moi, rejetés dans un lointain impossible. Et alors j'en ressentirai un petit pincement au cœur.

Raidillons pénibles pour les chevaux. Les pierres roulent. Faute de points d'appui, ils dérapent, se rattrapent, s'écorchent les boulets. Empêtrés par moments dans les rênes, nous trébuchons aussi, et les chevaux manquent de nous renverser. A certains endroits on a l'impression

qu'il va falloir faire machine arrière. Mais il ne peut en être question. Coûte que coûte nous devons progresser.

La journée s'avance ; le soleil décline ; la chaleur diminue ; nous approchons de la crête.

Encore une vingtaine de mètres. Une pause ; on repart. Les derniers efforts sont ceux qui coûtent le plus. La sueur coule à grosses gouttes de mon front, m'aveugle, perle au bout de mon nez. Tout ce vêtement kurde me gratte, aux genoux, aux cuisses, au cou. Mon turban se débobine. Quelle misère !

Ah ! Enfin ! nous y sommes ! Détente, soulagement. Une petite brise court à ras du sol. Frisselis du vent dans les feuillages. On renaît.

Le crépuscule grisaille. Tout le monde souffle. Les hommes s'étendent. Les chevaux broutent. Du ciel pâissant descend une paix immense et légère qui imprègne le paysage. On voudrait rester là éternellement, s'abîmer dans la quiétude de l'heure. La fatigue ferme les paupières, nous fait oublier la soif, la faim. Nos vêtements mouillés se refroidissent sur la peau.

Quel programme maintenant ? Le danger subsiste et il y aurait une grande imprudence à s'attarder. Les chevaux n'en peuvent plus ; pourtant nous leur demanderons ce dernier effort. Il faut avant tout regagner la frontière. La nuit qui vient va couvrir notre repli ; nous serions fous de ne pas en profiter.

On interroge le guide. Il s'est orienté et propose un itinéraire, insistant pour qu'on se remette en route tout de suite, avec les dernières clartés. Le trajet de nuit sera le plus dur, mais il le connaît.

Nous retournons du côté de la vallée que nous venons de quitter, pour y lancer un dernier regard. Elle est baignée d'ombre dans les fonds ; le décor a perdu ses couleurs ; une brume légère flotte et se répand, estompe les contours.

Qui s'avance au loin parmi les bouquets de tamaris ?  
Djemil a fait signe aux autres de s'approcher...

Nous regardons : encore les soldats ! Ils sont six et avancent deux par deux. Comme nous avons bien fait de nous sortir de là !

Même hors d'atteinte nous ne devons pas flâner. En route !

Je pense à toutes les équipées historiques qui ont eu pour décor millénaire ces montagnes sauvages : la fuite de Darius, les marches d'Alexandre, le déferlement des hordes sassanides. De quelles clameurs guerrières ont dû retentir ces espaces aujourd'hui solitaires ?

Nous voici de nouveau en route dans le calme du crépuscule. Des animaux se révèlent, que la chaleur avait terrés dans les buissons et les sous-bois. Un mouflon s'enfuit, puis se campe quelques instants, cornes dressées, au faite d'un rocher, et bondit. Des oiseaux de nuit éploient leurs ailes. Et les chevaux reprennent leur train coutumier, sans rechigner, malgré la fatigue qui fait trembler leurs genoux.

Peu à peu la nuit tombe. Un voile constellé se tend à la voûte du ciel et les angoisses des étapes nocturnes renaissent. Je m'endors en selle. Ma jument boite comme un infirme et se laisse distancer. J'ai beau la talonner — et cela me fend le cœur — elle ne peut aller plus vite. Plusieurs fois par heure nous nous regroupons ; ainsi tout incident grave est-il évité. Mais la crainte de sentir ma monture s'arrêter ne me quitte plus. Et cela me retient de dormir.

Le terrain est meilleur. Larges vallonnements. Sentier facile. Nous côtoyons un campement. Odeurs. Abois de chiens, qui continuent longtemps après notre passage. Des champs récemment moissonnés s'élève une odeur sèche et poussiéreuse. Les chauves-souris volettent d'une aile hésitante, comme de rapides papillons noirs.

Nouvelle halte. Je dis à Djemil mes inquiétudes à propos de Leïla. Il lui palpe les tendons, grogne, et m'offre son cheval. Cela n'avancerait pas. Et dire que d'ici quelques heures nous aurons à passer dans une région très montagneuse où les bêtes devront fournir un effort encore plus grand !...

Une heure de sommeil, de ce « sommeil de bronze » dont parle Homère, et on se remet en selle.

Nuit noire. Chaque buisson semble une embuscade. Par moments on a le cœur serré. On rêve d'un regard perçant qui fouillerait la nuit.

Le terrain offre des grimpées, des éboulis. Nous nous élevons. Les chevaux fatiguent, balancent l'encolure. Le sentier devient de plus en plus impraticable. On met pied à terre et une fois encore je me trouve en queue, tirant ma jument par la bride.

Nous côtoyons le vide. Le terrain est parfois si difficile que toute la colonne serre derrière le cavalier de tête qui est obligé de ralentir et même de s'arrêter. Puis nous nous espaçons à nouveau.

Tout à coup ma jument trébuche, perd pied des postérieurs. Elle veut se ressaisir avec les sabots de devant, mais une corniche de pierre s'effondre. J'essaie de la retenir par les rênes : trop tard ! son poids l'entraîne ; en quelques secondes je suis obligé de lâcher les rênes ; la malheureuse bête précipite sa chute dans le gouffre noir. Le bruit de ses sabots heurtant la pierre devient de plus en plus lointain...

Depuis longtemps je redoutais cela ! Et mes compagnons, perdus devant moi dans la nuit, n'ont sans doute rien entendu.

Je cours pour les rattraper. Holà ! Holà ! Ils sont déjà loin... Holà !... Enfin ! Djemil ! Il se retourne... Je lui raconte le drame...

Une bête de moins, cela n'arrange pas nos affaires. D'autant qu'elle portait des vivres, de l'eau, deux gros ballots de fourrage.

La rechercher ? Le ravin que nous longeons est trop abrupt. Et elle doit avoir les membres brisés. Je regrette mon équipement perdu, des vivres, plusieurs rouleaux de pellicules. (Par chance je portais à ce moment mon appareil sur moi.)

Si j'essayais pourtant de descendre ? J'insiste encore auprès de Djemil. Non, il a raison : c'est une entreprise presque impossible, qui prendrait un temps énorme, surtout en pleine nuit. Or nous ne devons pas nous retarder d'une minute.

Le cœur serré, je repars. Quand le terrain sera redevenu meilleur, Djemil me prêtera la moitié du temps son cheval.

Le trajet n'en finit pas. Les chevaux sont fourbus, baissent le nez. Après les haltes on a toutes les peines du monde à les faire repartir. Les hommes aussi commencent à rechigner. Depuis trois jours nous ne dormons presque plus. Et les étapes nocturnes usent les nerfs. C'est une tension d'esprit continuelle, une anxiété de chaque instant. Il y aurait sans cela de belles heures dans le silence de cette âpre nature, lointaine, et comme oubliée. Les rares hommes que l'on rencontre paraissent d'un autre âge. Chez les moines de l'Athos j'avais l'impression de vivre au XIII<sup>e</sup> siècle byzantin ; ici, chez ces brigands, on pourrait se croire à l'époque sassanide. Le changement de milieu finit par transformer votre comportement, modifie même l'individu en profondeur. Certaines notions s'estompent ; d'autres au contraire se revalorisent. La vie, la mort n'ont plus le même prix. D'ici, la France me paraît petite et lointaine, si lointaine que je finis par me demander parfois si elle existe vraiment. Certains détails terre à terre, en revanche, m'absorbent l'esprit, tel l'usure de mes

sandales et la fixation de mon pantalon. Il m'arrive de penser que la disparition de ma jument m'a touché davantage que ne l'aurait fait celle d'un de mes compagnons. Et j'en ai honte au fond de moi-même. (Plus tard j'apprendrai de certains camarades de captivité que l'usage des W. C. en commun les aura presque autant affectés que la défaite de la France).

Pour qui nous rencontrerait, ne passerions-nous pas pour d'authentiques bandits ? Barbus, pas lavés, les traits tirés par la fatigue, la soif, nous ferions très bonne figure dans une troupe de brigands.

A quoi bon raconter le retour ? Les kilomètres de montagnes « russes » s'additionnent avec monotonie. Nous avons souvent du mal à trouver pour les chevaux des pâturages et de l'eau.

La frontière franchie, nos difficultés ne cessent pas. Il faut revenir au campement de départ où j'ai laissé mon bagage et mes vêtements, retourner à Halabja en donnant s'il y a lieu une explication.

Et pourtant les choses, au total, s'arrangent.

A X... nous retrouvons mes affaires. De nuit nous revenons au village de Djemil et de là je regagne Halabja, la mine innocente et le cœur léger.

Ici s'arrêteront mes rapports avec Djemil. Il va rester quelque temps dans la région puis retournera à Damas sous un faux nom. Il a pu reprendre contact avec les chefs kurdes de la province de Sinna : la révolte, pour dire vrai, n'est pas mûre. Ces chefs sont plus révolutionnaires en paroles qu'en action. Il leur manque des armes, des munitions, la vraie volonté de vaincre et surtout l'unité. Là est le drame du peuple kurde, sa malédiction, comme une sorte de péché originel. Sa dispersion, à l'encontre de certains autres peuples, fait sa faiblesse parce qu'il n'a pas suffisamment le sens de la race et qu'il ignore toute idée de mission. Quatre frontières le divisent et avant de

se regrouper pour une lutte efficace il faudra qu'il connaisse des circonstances politiques plus favorables.

Je repenserai souvent à Djemil qui a risqué sa vie pour satisfaire un caprice de voyageur. Souvent je reverrai sa physionomie triste et noble, son regard voilé, ses gestes lents. Cette « amertume des sympathies interrompues » est pour beaucoup dans la mélancolie des voyages. Mais elle en fait aussi la richesse. Il est des heures où l'on se dit, dans le calme d'une chambre citadine : à tel moment, dans telle région sauvage, à mille lieues de la France, j'ai rencontré un homme perdu dans sa brousse ou sa bourgade barbare. Aujourd'hui je pense à lui. Mais lui aussi a dû penser à moi, a dit aux siens : vous rappelez-vous le blanc, le voyageur solitaire qui est passé chez nous, il y a six, huit ou dix ans ? Et l'on a l'impression alors d'avoir laissé un peu de soi-même à travers le monde, une sorte de semence fugitive, comme si l'ombre de nos pas avait marqué la terre.

Retour à Sulaïmanyieh où m'attendent mes amis kurdes. Prudent, discret, je ne fais part à personne de mon aventure.

Kirkouk à nouveau.

La vie des villes plus que jamais me pèse et surtout le piétinement, l'attente. L'Orient use les nerfs, avec ses perpétuels délais, ses incertitudes, son manque de sérieux, de solidité.

## CHAPITRE IX

### **Rowanduz - Une rencontre incroyable**

Départ en voiture pour Rowanduz, et départ laborieux, à la mode orientale. Pour commencer, le chauffeur arrive au rendez-vous avec une heure et demie de retard, sous le prétexte que la « makina » n'était pas prête.

C'est une guimbarde étrange, aux garde-boue faussés, — exhumée semble-t-il de quelque film américain de l'époque héroïque — sans phares, sans portières. (Ce dernier point d'ailleurs importe peu : en Orient, les voyageurs montent dans les voitures en enjambant la carrosserie, qu'il y ait une portière ou non.)

On ne part pas, car le chauffeur doit d'abord faire le plein de « ben'zine ». Il revient trois-quarts d'heure plus tard avec une voiture bardée sur toutes les coutures de caisses et de colis. Le cornet doré d'un phonographe préhistorique dépasse de plus d'un mètre par derrière. Il y a même un malheureux bouc noir suspendu par les pattes au flanc de la bagnole et qui tire une langue énorme de supplicé, déjà toute sèche de poussière. Sur la banquette du fond quatre femmes entassées disparaissent sous leurs voiles noirs. On devine pourtant qu'elles serrent sur leur bouche un mouchoir, premier signe, hélas ! de malaises prochains. A leurs pieds, deux hommes accroupis épluchent des pastèques, inondant la voiture et les bagages de giclées de pépins et d'entrailles visqueuses. (On comprend que les arabes aient symbolisé par ce geste l'anéan-

tissement des villes.) A côté du chauffeur s'est déjà installé un personnage de petite condition qui se prélassé et ne semble nullement décidé à me céder sa place. Il faut recourir à des conciliabules, discussions et palabres interminables pour qu'il accepte enfin de se caser sur une aile de la voiture, contre le capot, le derrière sur un sac de riz, cramponné d'une main au bouchon de radiateur et de l'autre à des madriers.

Au moment de partir (tout arrive !) le chauffeur se rappelle soudain qu'il n'a pas mis d'eau ; il faut aller en chercher à la rivière ; et à son retour, il manque naturellement un des voyageurs qui a profité de cet entracte pour aller boire un petit café.

Enfin on démarre ! C'est à n'en pas croire ses yeux...

La route s'étire au long d'une plaine monotone, doucement ondulée, désespérément poussiéreuse et pâle.

Altun Keupri. Nous traversons le petit Zab, dans lequel des indigènes pêchent de gros poissons avec un appât empoisonné.

A plusieurs reprises nos voyageuses font arrêter la voiture pour accomplir certains rites intimes. Et comme elles opèrent « successivement », cela retarde d'autant plus...

Après plusieurs heures de route apparaît la citadelle d'Erbil, vaillante et triomphale, juchée sur son tell de sable aveuglant, tumulus immense dans lequel trente siècles de ruines, trente siècles d'histoire se sont lentement déposés, comme au fond de la mer les couches de sédiments qui marquent les âges du Monde.

Erbil, c'est Arbèles, une des plus anciennes villes du globe, la vieille cité assyrienne de la déesse Ishtar, déjà florissante et célèbre alors que Jérusalem n'était peut-être encore qu'un rendez-vous de bergers, la seule de

toutes les cités de la Mésopotamie antique à vivre encore sur l'aire même où elle s'est fondée.

Babylone, ville fouillée, est toute en fondations. Arbèles au contraire dresse toujours davantage au-dessus de la plaine son orgueil de forteresse millénaire. De près, pourtant, se lisent l'âge et le délabrement sur ses murs de brique, semblables, assurément, à ceux qui virent triompher les souverains d'Assour, alors que Sardanapale y faisait étendre les peaux des milliers de captifs écorchés vifs devant les autels d'Ishtar après la guerre contre l'Elam.

Epoques terribles : « J'ai écorché vif — raconte l'un de ces rois — les chefs révoltés, et j'ai couvert de leurs peaux les murailles de la ville. J'en ai enfermé dans la maçonnerie, empalé et mis en croix. J'ai fait des couronnes de leurs cadavres transpercés. J'ai crevé les yeux des prisonniers, déshonoré leurs filles et leurs fils... »

En 331 avant notre ère, au pied de ces mêmes murailles, Alexandre écrasait les armées de Darius, pillait le trésor du temple et y sonnait le glas de la dynastie achéménide. Après cette bataille effroyable où s'affrontèrent près d'un million d'hommes, Alexandre, vainqueur, rapidement maître de la Babylonie, allait bientôt livrer aux flammes les palais de Persépolis et venger ainsi l'incendie d'Athènes par les hordes de Xerxès.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, Houlaïou, le conquérant mongol, détruisit la ville, mais bientôt elle releva ses ruines, et ainsi de siècle en siècle, sans cesse rebâtie et renouvelée, Arbèles devait garder dans ses assises colossales, à l'abri de la pioche des archéologues, les temples des divinités assyriennes et les palais des basileis.

Orient, pays de l'oubli ! Le temps qui passe efface tout et recommence, après avoir enseveli pêle-mêle les générations et leurs monuments. On y construit en huit jours des tours de Babel qui s'effondrent comme châteaux de sable. Les hommes y ont des traditions mais peu de sou-

venirs. Dans les turbés de Constantinople, les châles et les draperies des catafalques tombent en poussière sous des coupoles en ruines. L'herbe pousse dans les cimetières. (D'Orient doit venir la coutume d'accrocher aux voûtes des cathédrales les chapeaux des cardinaux jusqu'à ce qu'ils se détachent d'eux-mêmes, comme des bécasses faisandées.) L'oriental ne lutte pas contre le temps ; il s'y abandonne, lui facilite la tâche ; et les caravaniers qui passent devant Erbil, les maçons qui achèvent la destruction des maisons avant d'en reconstruire d'autres, regardent et palpent sans émoi ces témoins d'un énorme passé.

On s'écarte de la route à la poursuite d'un mouton égaré. (C'est le sport national des chauffeurs arabes, leur chasse à courre.) Tout-terrain, secousses, gloussements des femmes à l'arrière. Devant nous galope le mouton. De loin on dirait un gros asticot sur quatre allumettes. Sa queue grasse et plate se balade de droite et de gauche (cette queue qu'il faut tenir à la main pendant les saillies). Forcé, il ralentit. On le saisit, on le ficelle, les pattes en l'air, la tête traînant par terre, et en voiture !

En fin de journée la voiture s'engage dans les gorges de Rowanduz, Colorado du Zaghros. Les parois abruptes s'élèvent de chaque côté d'un torrent qui bouillonne parmi de blanches moraines. Plus de soleil ; tout en l'air, dans le ciel bleu, les aigles inscrivent leurs entrelacs capricieux.

Sur un promontoire environné d'abîmes, le petit village de Rowanduz commande ce réseau de défilés sauvages, où passaient jadis les caravanes venues de Perse, détrossées, comme il se doit, par les beys du lieu.

Visite à la police. Encore des affreux en bonnet noir. Au moins ils n'ont pas d'illusions sur les habitants : « Surtout, mettez votre bagage en lieu sûr et dormez sous clef ! » me disent-ils.

Expéditifs en matière de délits : j'ai à me plaindre de mon chauffeur ; je le signale aux gendarmes ; une demi-heure après il est en tôle.

Petites rues tyroliennes, que surplombent les terrasses des maisons de bois et de boue, sans étage. C'est le soir. Les hommes prennent le thé en haut des toits. Sur le pavé des ruelles les mulets et les chevaux qui rentrent de la montagne font sonner leurs sabots.

On m'indique une maison, sorte de café, pas même au-berge, où je pourrai passer la nuit. On m'y regarde d'un œil défiant. Je me délecte avec du sirop de raisin sec à la neige. Bientôt tout le monde m'entoure, me pose des questions, cherche à entamer la conversation.

— Tu es de quel pays ? dit l'un.

— De France.

— Ah ? de France ? C'est loin, ça ?

— Oui, assez loin, par là-bas, du côté du couchant. C'est un pays de riches plaines, de forêts et de montagnes. Partout il y a des arbres, des pâturages et des jardins. On y voit des villes dix fois grandes comme Bagdad ou Téhéran. Il n'y fait jamais ni trop chaud, ni trop froid et tout le monde y vit heureux dans une concorde parfaite. (Par ici le mensonge est de règle.)

Ils écoutent bouche bée. Et puis, tout d'un coup, c'est comme un éclair :

— Tu es Français... Françaoui,... Françaoui ? Au fait, dis-moi, c'est bien Hitler qui est roi de France ?

Entretien à la police, le lendemain. « Que venez-vous faire ici ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Etes-vous militaire ? etc... »

« Ce que je fais ? Je me promène. J'ai des loisirs. Je suis libre et j'aime les voyages, surtout chez les Arabes, les Orientaux ; j'adore les Orientaux. Et la montagne, donc ! Rowanduz, ses gorges, quel régal ! Et les populations

sont si sympathiques, si franches, si honnêtes ! Légendaire hospitalité, cuisine... pittoresque, coutumes intactes : de quoi ravir le voyageur le plus exigeant...

Où je vais ? Je n'en sais rien... Qui me conduit ? Le gré de ma fantaisie. Je vais, je viens, je tourne, je vire, l'imprévu seul comble mes vœux.

Soldat libre au léger bagage,  
J'ai mis ma pipe à mon chapeau,  
Car la milice où je m'engage  
N'a ni cocarde ni drapeau...

Alors c'est l'antienne habituelle : vous risquez gros, à circuler sans escorte. Ces gens ne sont pas évolués. Ils obéissent à des traditions rudes. « Nous mêmes fonctionnaires... » etc... Je connais la rengaine. Le fonctionnaire qui me débite son boniment est un lourdaud buté, une gueule de chou farci, qui ne se déplace jamais sans quatre ou cinq gendarmes à sa botte.

Et, comme toujours, ça se termine par : « Surtout ne vous éloignez pas sans nous prévenir !... »

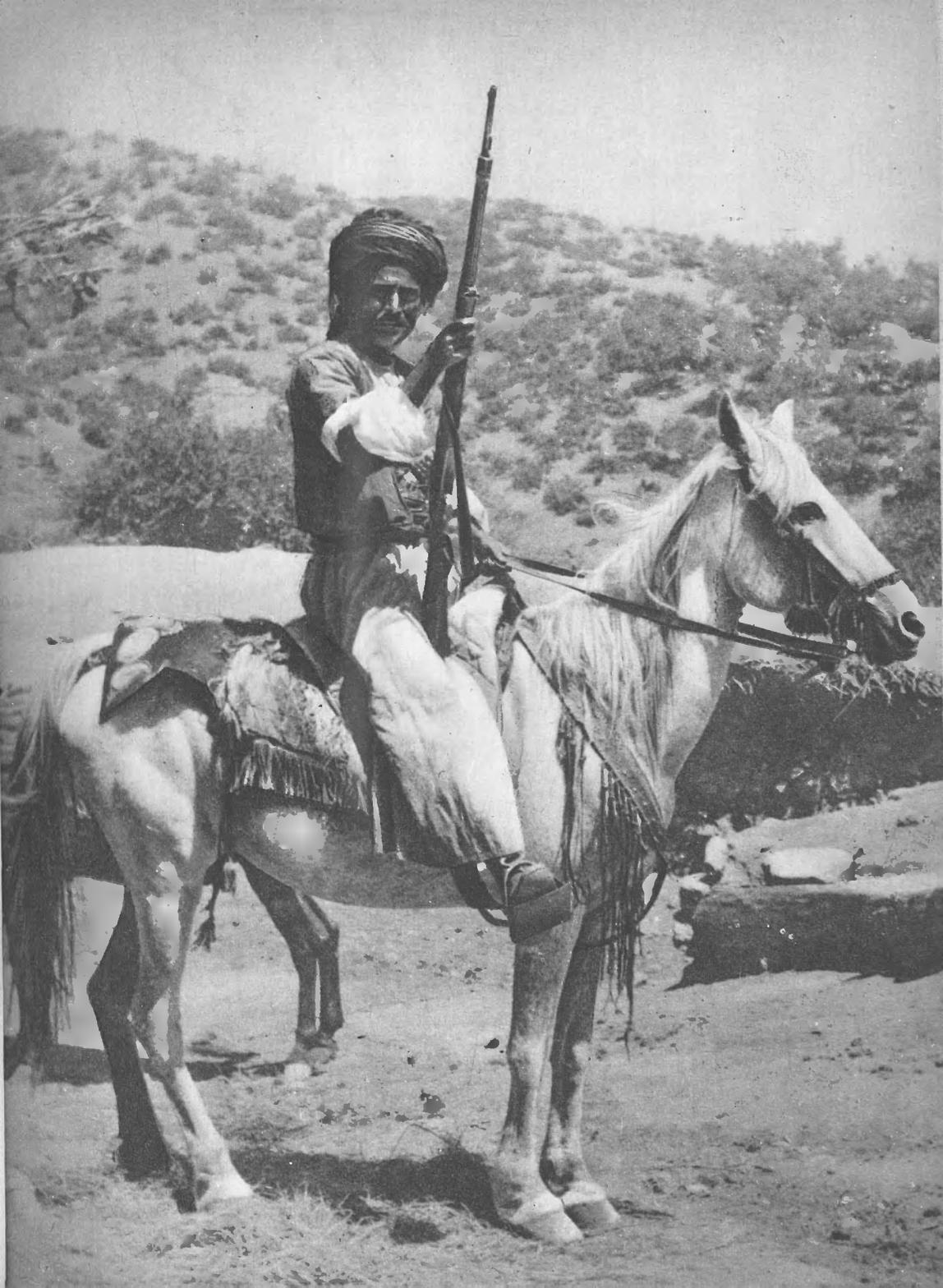
Promis, juré ?

Oui, mon joli.

L'Athos est byzantin, l'Avromân sassanide ; Rowanduz est préhistorique. On s'attend toujours à voir surgir au débouché de quelque méandre un plésiosaure ou un pithécanthrope, un mammoth ou un ursus speluncus.

Veut-on rajeunir de trois cents siècles ? Il suffit pour cela d'une nuit dans la solitude de ces gorges, perché sur une moraine comme ce personnage de « Terre de personne » qui pour se garer des buffles passa la nuit sur un rocher.

Ici, point de buffles. Je suis seul, oublié sur ma pierre, à l'écoute de ce monde titanesque. La journée se meurt à peine que déjà le soleil disparaît : un crépuscule soudain noie le paysage, tandis que le ciel bleu, tout en haut, dément





longtemps encore l'envahissante ombre violâtre. Les lézards cessent de se faufler, de faire bruisser les herbes. Entre les pierres se coule un serpent attardé, gris avec des chevrons jaunes ; il s'arrête, figé, confondu, indiscernable, puis se dénoue et s'enfuit. Les tortues d'eau, elles aussi, ont cessé de clapoter. Le torrent semble se taire. Il n'y a plus rien, plus un bruit, plus un souffle. Un silence énorme, planétaire, un silence qui a déjà le goût de la nuit vous vide le cœur. La nature s'est pétrifiée, comme si le pouls du monde avait cessé de battre.

Et j'ai peur. Peur de quoi ? Des animaux ? Ils ne peuvent m'atteindre... A moins que... Oui : l'iguanodon !... Allons !

Peur des hommes ?

Il n'y en a pas.

J'ai peur parce que je suis seul.

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui...

Cette réminiscence imprévue me rend la gaieté.

Là-haut le bleu du ciel se décompose et verdit. Les chauves-souris sortent des cavernes. Leur vol ouaté trace dans la grisaille ses hésitantes arabesques.

Puis ces ténèbres tertiaires peu à peu livrent d'infimes secrets : petits cris de mammifères, froissements dans l'herbe. Le torrent a repris sa musique. Si gaie jusqu'alors, pourquoi soudain paraît-elle sinistre ?

Et, malgré la pierre chaude, monte la fraîcheur du soir qui se sent à la respiration.

Je lève les yeux : le ciel, déjà mauve, glisse insensiblement vers une teinte imprécise et nacrée qui fonce de minute en minute. Un clou d'or grelotte. Puis un autre. Quelques étoiles se sont fauflées.

Un animal pousse un cri. Chacal ? Lynx ?... Remueménage dans les buissons. Une plainte brève, stridente : proie de carnassier.

L'ombre s'épaissit. Je ne distingue plus désormais qu'à cinq ou six mètres de moi les silhouettes d'arbustes et

*Enfant iranien. « Les enfants jouent sur les seuils. Ils portent déjà sur le front cet air grave des peuples pauvres. La plupart se coiffent du bonnet pointu. » (P. 155.)*

*Enfant kurde des confins irano-irakiens.*

de rochers. Le ciel d'un bleu profond tremble de scintillations.

Sommeil impossible à cause de l'heure. Je suis aux aguets. A peine assoupi, je prête à nouveau l'oreille aux bruits. Tout est suspect.

Finalement je m'endors et je rêve. Des amis oubliés depuis dix ans ressuscitent, habillés en toréadors. Ils me mènent dans une maison qui n'est ni la mienne ni telle autre que je reconnais et qui pourtant lui ressemble. Nous pêchons à la ligne dans le salon, où poussent des plantes tropicales. Puis je prends un bain, tout habillé, et je nage.

— Tiens ! dit un de ces amis étranges, tu n'as plus ta grande bicyclette à cinq roues ?

Non, je ne l'ai plus ; je fais mieux : à force de pensée je m'élanche dans les airs, muscles tendus, sans bouger. Ce n'est pas un bond, c'est un vol véritable, qui se prolonge. Je me propulse par la volonté. C'est étrange et merveilleux. Mais un muscle me fait mal...

C'est trop beau ! Je dois rêver. Avec peine j'ouvre les yeux : autour de moi se referme la nuit vide.

Sous la hanche un petit caillou...

Méditation : le sommeil sur la dure est affaire de position : pas sur le dos, pas sur le ventre, ni sur le côté ; légèrement en chien de fusil, sur le flanc, les os de la hanche bien à plat. (Règlement du voyageur en campagne : position du campeur couché).

J'ai froid et je me glisse dans mon sac de couchage. Je suis effrayé du bruit.

Courts assauts de sommeil.

Minuit. Une heure. Deux heures...

Des pas ! Je me dresse... Plus rien... Cela reprend, et cesse dès que je me relève.

Idiot ! C'est le bruit de ton cœur !

Trois heures...

Encore des pas... Cette fois ce n'est plus mon cœur, qui, lui, presse le pas.

Cela se rapproche. « Ils » sont plusieurs. J'entends les buissons froissés. Une toux. Un cliquetis métallique. Ils vont passer tout près. Soldats, brigands, chasseurs ?...

Je m'aplatis, enfoui jusqu'au nez dans mon sac.

Les voici... Une silhouette noire, avec un fusil ; puis deux autres, côte à côte. Derrière, un homme seul ferme la marche. J'ai pu à peine distinguer le détail de leur costume : turbans et manches très claires, fusil à l'épaule. Ils posent lourdement les pieds par terre et laissent derrière eux un sillage d'odeur humaine.

Tout à l'heure j'avais un peu peur. Voici qu'à présent c'est l'inverse. Le pittoresque l'emporte. J'ai l'intuition d'une aventure manquée. J'ai envie de courir derrière ces hommes, de les appeler.

Un instant s'est à peine écoulé, que déjà d'autres pas se font entendre, se rapprochent...

Cette fois je tousse quand ils passent.

Les hommes s'arrêtent. Ils sont trois qui m'entourent, le fusil à la main.

— Que fais-tu là ?

— Je voyage...

Les mines patibulaires apparaissent indistinctement à la lueur des étoiles. Et déjà la lune à son dernier quartier s'élève, précédée par une lueur livide, au ras de la falaise.

Puis tout à coup c'est comme une révélation... Il me semble reconnaître la figure qui s'approche. Je suis sorti de mon sac et les hommes me dévisagent.

Ce regard noir, ce front bas... Cette cicatrice...

Le visage est maintenant tout près du mien.

Un nom me surgit à l'esprit ! Saïd !... Mais ce n'est pas possible !... Et pourtant... La taille du personnage, son facies un peu mongoloïde... Mais oui, c'est lui : c'est Saïd ! Saïd de Diarbekir, rencontré à Damas, Saïd qu'on m'a dit vendu aux Turcs, qui avait disparu pendant ma tentative manquée dans le Bec de Canard ! Cette coïnci-

dence est si extravagante, si incroyable, si ahurissante que je n'ose y croire. Retrouver ainsi en pleine nuit, dans une gorge sauvage du Kurdistan, au milieu d'un décor de Freischütz, un homme entrevu un soir à mille kilomètres de là, parmi des exilés portant veston noir et tarbouch, cela tient du roman, et du roman le plus invraisemblable. Et pourtant maintenant je n'ai plus le moindre doute. J'ai sorti ma lampe électrique ; je me risque :

— Saïd ?

Oui ! C'est lui ! Ah ! Par exemple !...

Lui aussi m'a reconnu, m'a pris la main qu'il emprisonne dans les deux siennes.

Tant de questions nous brûlent les lèvres !

Et plus fort que jamais me revient à l'esprit ce que m'a dit un jour l'officier des Services Spéciaux : Saïd est vendu aux Turcs !

Est-ce bien sûr ?

Saïd me parle à voix basse : il revient à Rowanduz après une courte tournée en Perse et s'apprête à passer en Turquie.

Non ; je ne peux pas croire que Saïd soit un vendu, un traître. Il part pour la Turquie : je l'accompagnerai ! Pourvu qu'il consente !

— Saïd, je veux te revoir. Où loges-tu à Rowanduz ?

Il sourit et grogne. Saïd n'habite pas le village. Il se cache. Mais il accepte un rendez-vous dans la montagne. Un jeune Européen, déjà suspect sans doute, ne peut lui attirer que des ennuis.

Ainsi, demain, nous nous retrouverons.

Saïd s'éloigne. Sa silhouette se fond rapidement dans les ténèbres avec le bruissement de ses pas.

Je ne suis pas encore remis de cette rencontre. Plus question désormais de dormir ! Je me tourne et me retourne, ballotté sur une houle de pensées contraires, à cheval sur la frontière imprécise de la veille et du rêve, ruminant des projets prodigieux qu'au jour je considérerai comme des stupidités...

La nuit semble interminable. Plusieurs fois, levant le regard, je crois deviner dans le ciel les premières clartés de l'aube. Mais ce ne sont que les phosphorescences lunaires qui font pâlir le firmament.

Enfin l'aube véritable éteint les étoiles, rosit le ciel, nuance de corail et d'or un moutonnement de petits nuages floconneux, et bientôt la lumière bleutée du jour, une lumière de perle et de rosée, pénètre dans la gorge.

Je plie bagage. Dernier regard sur ce coin de Nature. Plus tard je reverrai en souvenir ces rochers épars, ces touffes de génévriers, ce pan de falaise dont le profil sévère aura, une nuit durant, servi de décor à mon aventure...

Rowanduz à nouveau, et à nouveau la police.

— Où avez-vous été ?

On me surveille. Pour aller retrouver Saïd, il conviendra d'agir discrètement.

« Ça sent le romain, ici ! » dit un personnage de la « Grammaire ». A Rowanduz, ça sent le brigand. Mines des gens, sauvagerie du décor, souvenirs sanglants, tout contribue à créer l'atmosphère. L'attitude des habitants n'inspire pas confiance. Ils sont trop inquisiteurs, trop sûrs d'eux. Chacun de leurs regards semble dire : « Si ça ne te plaît pas, on pourra toujours te faire ton affaire... »

Départ de Rowanduz en deux temps : transport du bagage par petits paquets, en dehors du village, pendant la journée. Retour et flâneries ostensibles ; visite à la police où je parle de mon retour prochain... Et à la tombée de la nuit, en faisant mine d'aller prendre le frais aux lisières, fuite à l'anglaise, les mains dans les poches, une chanson aux lèvres.

## CHAPITRE X

### **Aventures turques - Maladie - Mossoul**

Saïd connaît son métier. Il a choisi pour repaire dans le maquis une cabane où vraiment il faut avoir du flair pour le retrouver. Sans le messager qu'il m'a envoyé, j'aurais pu le chercher longtemps.

Je trouve un Saïd très hésitant. Il me regarde, me scrute, hoche la tête, parle des risques, de la fatigue, de l'inconfort, et aussi de l'ennui qu'il éprouverait à me mettre dans un mauvais cas.

Pour répondre à ses objections, j'ai d'abord dans mon sac un costume kurde ; celui-ci me permettra de passer inaperçu. La fatigue, les dangers ? J'ai déjà une certaine expérience ; je lui raconte ma tournée en Perse, la poursuite, le cheval perdu. Il écoute en écarquillant les yeux. Un sourire amusé relève le pli de ses lèvres et les sourcils. Je sens qu'il reprend confiance. Et puis, avec ma barbe, n'ai-je pas l'air plus ou moins kurde ? Que dira-t-il quand il me verra avec mon costume !

Dernier argument : dans la ceinture de cuir que je porte sous ma chemise, j'ai quelques livres-or, au charme desquelles Saïd ne reste pas insensible. Il les palpe, les renifle, les soupèse et me les rend avec un grand rire :

— Ah ! Ah ! A la bonne heure ! semble-t-il dire, tu as compris la règle du jeu !

Saïd finit par se rendre de bonne grâce : nous ferons route ensemble.

Il part cette nuit même et préfère que nous nous retrouvions seulement sur la frontière, passé le poste de P..., autour duquel circulent des patrouilles. Si je suis pris seul, ce n'est pas grave. Arrêtés ensemble, au contraire, il peut nous en coûter. Limitons les aleas à ceux du territoire turc.

Nous fixons les détails du rendez-vous ; après quoi je le laisse partir avec ses hommes, non sans regret : mais je dois lui faire confiance. A ce moment, tout soupçon m'a quitté. Le proche avenir me dira si j'ai eu tort...

Le lendemain, dès l'aurore, bagage sur le dos, je redescends vers la vallée qui monte à P...

Aux abords du poste, je suis décidé à faire un grand crochet. Mais je m'y prends trop tard : vers midi deux cavaliers en uniforme débouchent sur le sentier : Ce sont des soldats du poste, en patrouille.

Que faites-vous par ici ? Le pays est interdit. Pourquoi êtes-vous seul ? etc...

Ça va mal. Et Saïd qui m'attend !

N'importe ! Payons d'audace ! Ce que je fais ? je suis géologue, envoyé par Bagdad. Je vais rendre visite au mouydir de P... C'est simple et clair et net... (surtout étant donné le baragouin dans lequel je m'exprime).

A demi-convaincus seulement, ils tiennent à m'accompagner.

Chaleur torride. Les deux bougres se balancent sur leurs mulets, tels Dame Pluche sur son âne, et il ne leur viendrait pas à l'idée de me proposer de monter. Lorsque je leur demande d'accrocher mon sac à leur selle, ils refusent. Les crapules ! Ils me considèrent tout à fait comme un malfaiteur.

J'en ai un devant, un derrière. Il manque seulement les menottes.

Le poste commande la vallée ; c'est dire qu'il est au plus haut, dans un col. Et pas moyen de faire halte. Un homme « arrêté » n'a pas le droit de « s'arrêter ». Si je fais mine de me reposer, mes argousins s'y opposent. C'est charmant. Essayons d'une autre méthode : je pousse un cri et je m'affale en me tenant le côté.

Ça réussit. Réglos mais pas tortionnaires, les gendarmes mettent pied à terre.

Explication par signes : défaillance du cœur ; impossible d'aller plus loin pour l'instant. Ils se concertent et acceptent de mauvais gré.

Bain de pieds dans le torrent ; le froid suffoque. A genoux devant une poche d'eau, je me trempe longuement le visage. Sensation de renaître. Les deux sbires s'épongent tranquillement le front en me regardant faire.

Casse-croûte. Ovomaltine en tablettes. Aimable, je leur en offre à chacun une bouchée, qu'ils recrachent avec dégoût, comme si j'avais voulu les empoisonner !

Très courte sieste. Mes anges gardiens sont pressés ; au bout d'un quart d'heure ils me secouent.

— Il faut se dépêcher !

Le soleil décline.

— Qu'importe ! Nous coucherons dehors !

— Ah ! Mais non !!!

Et chaque fois que je fais mine de ralentir, ça recommence : « Vite ! Vite !... La nuit tombe !... »

La vérité, c'est que ces gendarmes ont de bonnes raisons de ne pas passer la nuit à la belle étoile. La vie n'est pas drôle pour les gardiens de l'ordre !...

Il fait nuit noire quand nous arrivons à P... Sur un ton désinvolte, je demande à parler au moüydir, Le voici : il est jeune — trente ans à peine — avenant, empressé ;

petite moustache proprement coupée ; pochette au veston : un gentleman tel qu'à vrai dire on s'attend mal à en trouver dans ce trou de montagne exotique, dans ce petit poste-frontière où figurent sur la muraille nue, avec le portrait du roi Ghazi, les inévitables silhouettes cocardées des avions irakiens, turcs, iraniens, français et russes (pour éviter les méprises).

En anglais, je lui exprime, concernant l'attitude de ses gendarmes, certaines plaintes qu'il accueille avec un regret poli, presque sincère. A son tour, dans un anglais excellent, il me demande d'où je viens, ce qui lui vaut le plaisir de ma visite.

Je suis tombé — quelle affaire ! — sur un fonctionnaire qui s'ennuie, sans doute un jeune bagdadois turbulent, exilé ici pour se faire pardonner quelque incartade, et qui ne s'amuse pas... On l'imagine volontiers ! Il y a loin, des rives du Tigre, des dancings et des cinémas, à ce coin perdu, où il ne passe jamais personne, où il faut vivre entre cinquante gendarmes obtus et puants !

— Français ? Oh !... Parisien ? Oh ! Oh !... Cher ami, entrez !... Paris ! Paris ! Oh ! Oh ! Oh !...

Il frappe des mains ; des domestiques apparaissent. Café !... Verre d'eau !...

Puis il se tourne vers moi, et, sur le ton de la confiance :

— Wait a minute !

Une fois le café et le verre d'eau servis et les soldats disparus, il va vers un petit coffre peinturluré fermé avec un cadenas, l'ouvre et en sort... une bouteille d'excellent whisky !

Tant pis pour le Prophète ! Il n'avait qu'à ne pas être prohibitionniste !

— Ainsi, cher ami, les gendarmes ne vous ont pas trop bien traités ? Mais je suis désolé... I beg your pardon ! Je réglerai cela demain. Soyez tranquille : ils le paieront.

Je suis obligé de prendre la défense de mes geoliers. Ne va-t-il pas les faire bâtonner ?

Comme entrée en matières, je lui fais signer mon carnet

de voyage : c'est un sujet de conversation, ces signatures baroques, écrites à la plume, au crayon, avec un pinceau ; le mouydir détaille tout avec des exclamations.

Il lui vient une idée :

— Avez-vous dîné ?

— No sir ! Pas encore.

Par Allah, quel désastre ! Pas encore dîné ? Vite, vite ! Qu'on apporte ce qu'il y aura de meilleur. Au trot ! Be quick ! Fissa ! Fissa !

Rien ne se fait vite en Orient, et le dîner, pratiquement, n'arrivera qu'une heure plus tard. Peu importe ! Ce soir je ne mourrai pas de faim : gigot de mouflon, riz, pâtisseries. Mon mouydir soigne son ordinaire.

— Alors vous habitez Paris, lucky boy ?... Est-il vrai que là-bas ont voit des femmes dans la rue, dans les restaurants, partout, tant qu'on veut ?

— Mon Dieu... oui...

— Comme ça doit être merveilleux !... Tant qu'on veut !...

Il se rapproche et continue :

— Et même, paraît-il... Vous me comprenez ?...

La conversation va prendre désormais un tour des plus scabreux. De question en question, nous glissons jusqu'à la plus franche obscénité.

Ah ! Il lui en faut des détails, toujours des détails !...

Ma foi, je me laisse faire. Des détails, je lui en donne, et je lui sers sans marchander du vice et de la pornographie, en veux-tu, en voilà ; cela fait partie de mon plan : je tiens à ne pas décevoir un hôte dont je suis en principe, ne l'oublions pas, le prisonnier. Et puis, pendant ce temps, le whisky coule. Mon homme est de plus en plus confiant. Le stade des confidences est bientôt dépassé, puis celui des révélations, voire des conseils. Il se tord, se complait à des évocations vertigineuses...

Si nous allions dehors ? Est-il rien de plus beau, de plus pur, de plus enivrant et de plus dégrisant à la fois, qu'un nocturne ciel d'été ?

D'accord ! Il est d'accord pour tout. Et il emmène la bouteille.

En douce, tandis qu'il sort, je prends mon sac.

Dehors nous continuons à bavarder, arrosant de « White Horse » nos épanchements libertins.

La nuit s'avance. La bouteille y passe, puis une autre, et le voluptueux mouydir n'a plus du monde extérieur, ni du reste, une notion bien nette.

— Nous devons rentrer ! dis-je.

— Yes... Yes...

Il parle sans conviction et finit par se lever, d'un pas mal assuré.

Je ne le suivrai pas.

Sans bruit, tandis que mon hôte cherche son équilibre, je prends d'une main mon sac et de l'autre la poudre d'escampette...

Ne perdons pas une minute ! Son whisky m'a donné des ailes. Je vole sur le sentier. Impossible de se tromper : c'est la seule vallée, de l'autre côté du col, orientée Nord-Est. La nuit, pourtant, on ne salt jamais...

« A quatre heures de marche », m'a précisé Saïd. Je peux donc avancer trois heures au moins sans hésiter.

Il est trois heures du matin : il fera jour quand j'approcherai du rendez-vous.

La nuit se passe sans anicroche. D'autant que le sentier descend.

Le jour se lève sur un paysage de savane africaine, herbes jaunes, arbustes espacés.

C'est la région habitée par les tribus Zibari, Chirvani et Mizouri, qui sont considérées comme les plus sauvages du Kurdistan. Avant la guerre, préparant une révolte contre les Turcs, ces gens se saisirent de plusieurs personnalités de la région un peu trop tièdes à leur gré et les coupèrent en morceaux qu'ils brûlèrent ensuite.

Je longe un torrent, puis un fleuve plus large. Je traverse des cultures, des moissons claires moirées par la brise au sommet de collines en plates-formes. Des murettes

de pierre grise entourent les champs. Des hommes m'apportent du mastao, le petit lait bien glacé.

Comment ne pas aimer la montagne, sa majesté provocante, ses horizons immobiles ? A me sentir seul et libre dans cette vallée déserte, je me grise de joie puérile, je m'enivre de soleil, d'air pur, des rires de l'eau parmi les pierres.

Le paysage reste dénudé. Ce sont de larges croupes rebondies, pelées et jaunes, au flanc desquelles les ruisselets ont raviné des cicatrices, comme des larmes sur un visage.

Je surveille l'horizon de tous côtés.

Sur la droite, bientôt, en haut d'un mamelon, un homme debout me fait de grands signes. Je réponds.

Tout s'arrange vraiment au mieux, s'enchaîne, s'emboîte à la perfection. Depuis ma rencontre extraordinaire, providentielle, en pleine montagne et en pleine nuit, avec Saïd, les difficultés s'aplanissent d'une manière inespérée. Pourvu que ça dure !

En un quart d'heure je suis auprès de l'homme, messager de Saïd.

Derrière moi s'épanouit la vallée du Grand Zab. Il coule avec majesté, déploie son large ruban clair au milieu d'un paysage ardent.

Le Zab, c'est le fleuve que suivit le fils Tobie allant au pays des Mèdes recouvrer les créances de son père. L'heureux homme ! Il ramenait la belle Sarah, et un archange lui montrait le chemin...

Nous empruntons une gorge étroite, ouverte dans la vallée comme une blessure. Un torrent coule au fond, qui tantôt s'élargit, transparent, sur un fond de graviers clairs, et tantôt bouillonne entre des éperons de roche. Plus haut, une sorte de sentier de chèvres à peine tracé s'insinue dans la rocaille, monte, franchit assez haut une coupure à pic, enjambe le torrent sur de gros blocs.

Bientôt nous retrouvons Saïd qui nous attendait avec son escorte.

Autant Djemil était taciturne, autant Saïd manifeste volontiers ses sentiments. Ma soirée avec le mouydir de P... a le don de le mettre en joie.

Il est heureux comme l'était Djemil, de pouvoir montrer à un Européen, à un Français, son beau pays du Kurdistan. Toutefois il me prévient une fois de plus des difficultés et des fatigues qui nous attendent.

Il faut se dépêcher : d'après les derniers renseignements la frontière est libre, la surveillance moins sévère. Les grandes manœuvres turques se déroulent plus loin, dans le Dersim, et près de la frontière syrienne de Djezireh.

Je commence par changer de costume. De mon sac j'extrahs chemise, gilet, pantalon, ceinture et turban. Saïd montre une vive hilarité — et un peu d'admiration — lorsqu'il me voit ajuster mon turban. Mon vêtement européen et le sac sont enfouis dans une sacoche en poil de chèvre que porte un des hommes.

En route maintenant, dans la direction de la frontière, puis de Djoulamerk.

Je fais peu à peu connaissance avec mes compagnons. Abdallah, le plus vieux de la bande, est originaire de Van qu'il a dû quitter après la révolte de Sheikh Saïd de Hinisse en 1925. Il a pris part à toutes les expéditions de Saïd (mon compagnon) depuis dix ans. Il est de taille moyenne, maigre comme un sarment, et très marqué. A la main gauche il lui manque deux doigts.

Ali Abdine, le benjamin, est le propre neveu de Saïd. Il a vingt ans. Peu de temps après sa naissance, ses parents, qui fuyaient dans la montagne, l'avaient abandonné dans une grotte. Reconnu plus tard par sa mère, celle-ci le reprit. Il ne lui garde pas la moindre rancune : « Au contraire, me dit-il, comme elle a été très malheureuse, je lui dois plus d'affection ».

Ibrahim et Ismaïl Khaled sont des Kurdes de la tribu des Barzanis qui ont appartenu à l'armée de ce fameux Sheikh Barzan que nous avons vu à Sulaimanyieh.

Chacun des hommes emporte avec lui son fusil, arme turque ou russe. Toutes les balles sont tronquées. Il y en a deux cents par tête. Nous emmenons aussi des vivres : du pain, du riz, du thé et des morceaux de fromage durs comme pierre — du genre de ceux qu'on trouve dans les sépultures égyptiennes...

Nous avançons en direction Nord-Ouest, légèrement en biais par rapport à la frontière turque dont nous nous rapprochons.

Le paysage devient plus heurté ; les mamelons, les collines, font place à des escarpements calcaires d'accès difficile. Plus de trace de sentier. Il faut connaître le pays comme Saïd et ses acolytes pour ne pas s'y perdre. Les hommes avancent plutôt lentement, mais avec beaucoup de régularité. On les sent très sûrs d'eux, habitués de longue date à de telles marches. Personne ne dit mot, si ce n'est pour donner brièvement un avis sur la direction à suivre ou décider des haltes.

Dès le premier soir nous sommes à mi-chemin. Nous nous enroulons pour la nuit dans des couvertures, car le froid augmente avec l'altitude. Nous avons d'ailleurs tous emporté des lainages en prévision des nuits glaciales du Kurdistan turc. Les hommes ont des gilets en peau de mouton.

En face, dans la montagne, un feu se détache, troue l'obscurité. Des bergers ? C'est possible. Plutôt des brigands...

— C'est peut-être la bande d'Amid Agha, glisse Ismaïl. Ils étalent à Bitlis il y a deux mois, et un homme qui a passé la frontière ces jours-ci annonçait leur prochain retour...

— Ce fut du joli travail, ajoute Saïd en s'étendant sous sa couverture : deux postes de gendarmes attaqués et pillés,

un convoi mis en pièces, toutes les armes et les munitions prises. On dit qu'ils ont perdu trois hommes...

— Oui. Et Sala-Ed-Dine de Diarbekir a été blessé à la tête.

— Bah ! Ce n'est pas la première fois !...

La nuit sent bon. Le calme étrange contraste avec la rudesse de ce pays où la vie compte pour si peu.

Bientôt chacun s'endort. Au loin, très loin, hurlent des loups.

Départ avant l'aurore pour éviter la grande chaleur. Bientôt la nuit recule, chassée par une aube violâtre et glaciale. L'horizon s'ourle de rose, éclairant des nuages éphémères, et le bleu du ciel se devine. Puis le soleil encore invisible éclaire les sommets tandis que — miracle quotidien — la vallée s'éveille à peine d'une ombre douce et vaporeuse. Un pic solitaire prend, sous la lumière crue du soleil levant, l'intensité d'une coulée d'argent.

Et nous marchons toute la journée.

Au soir suivant nous sommes en bordure du territoire turc. Saïd a choisi pour passer la frontière un endroit vraiment perdu.

La nuit est calme, assez froide ; la lune doit se lever vers onze heures. A dix heures et demie nous atteignons le haut de la crête qui domine la frontière à cet endroit. Après une courte pause nous nous levons sur un geste. Tous les hommes ont glissé des cartouches dans leur fusil. Je marche en tête à côté de Saïd : les autres suivent à la file, attentifs à ne pas troubler le silence. Mais le moindre bruit semble énorme : le pas lourd des hommes, les brindilles ou les herbes qu'ils écrasent au passage, leur souffle et jusqu'aux froissements de leurs habits, le brim-balement des armes, un simple caillou roulant sous le pied, font l'effet d'un vacarme affreux.

Nous descendons au creux d'un vallon. Tout est gris et

noir ; seul le ciel a des profondeurs bleuâtres semées d'étoiles. La lune encore cachée blanchit déjà l'horizon. Sur le sol couvert de broussailles et de grosses pierres nous avons peine à ne pas trébucher. Une pente s'offre à nous : c'est par là que se trouve la frontière, indiquée de loin en loin par une pierre dressée ou un tas de cailloux. Nous la franchissons en fait sans le savoir. Parfois on s'arrête pour écouter ; pas un bruit ; le pays semble désert. Tout juste à un moment l'aboi d'un chien, mais si faible, si lointain qu'on ne saurait dire d'où il vient. En haut de la crête la lune apparaît derrière le découpage des sommets. Après une heure de marche dans la rocaille, nous abordons une autre pente. A la clarté de la lune le paysage se précise : toujours des pierres, mais aussi, de loin en loin, quelques arbres rabougris. Des pas résonnent, puis un galop précipité. Je tire Saïd par la manche. Il sourit :  
— Les sangliers !...

Toute la nuit, coupant parfois de pauses notre marche, nous traversons des étendues mornes, silencieuses, désertiques.

A la fine pointe de l'aube, il faut chercher un endroit pour la halte. Nous découvrons quelques champs en gradins et nous coupons de biais pour éviter le village. A travers les rochers nous nous hissons au sommet d'un mouvement de terrain couvert d'énormes blocs. Je suis harassé, sans doute plus par tension nerveuse que par la seule fatigue de la marche. Après un rapide casse-croûte chacun s'étend à même le sol. Ismaïl prend la garde, à charge pour les autres de le relayer.

Si ce n'est que la montagne devient de plus en plus âpre, les étapes qui suivent ne diffèrent pas de ces premières journées : mêmes marches nocturnes à travers la nature muette, inquiétante d'embûches possibles, mêmes escalades, mêmes repas pris à la hâte : moutons égarés qu'on égorge sur place, vivres obtenus de nomades ou de villageois dont il n'y a pas lieu de craindre les dénonciations.

*Caravansérail au Kurdistan.*

« Les gorges de Rowanduz, Colorado du Zaghrós. Les parois abruptes s'élèvent de chaque côté d'un torrent qui bouillonne parmi de blanches moraines. » (P. 174.)





La région est dépeuplée. Les massacres, l'exil des chrétiens nestoriens, la déportation des Kurdes ont ruiné le pays, déjà très pauvre. De rares villages, où des maisons de pierre à demi-écroulées se confondent avec la montagne elle-même, jalonnent notre chemin.

La température s'est rafraîchie encore pour devenir même sévère la nuit.

La végétation change complètement. Des forêts noircissent les pentes, forêts de châtaigniers et de chênes, de frênes, de lauriers et de mûriers embroussaillés. Le sentier s'y perd, souvent obstrué par des racines ou des arbres abattus. Des épineux s'emmêlent à la végétation, la rendent parfois impénétrable. Le pays donne une lugubre impression d'abandon. Des vestiges de ponts subsistent seuls au passage des torrents.

Nous avançons à lentes étapes. Il s'agit d'aller rejoindre dans son village Abdurrahman de Bitlis, lui faire part de démarches entreprises, le tenir au courant du nombre d'armes sur lesquelles il peut compter, lui demander des détails sur l'état de la révolte.

Les hommes que nous rencontrons ne portent pas tous le turban ou le bonnet pointu. L'affreuse casquette turque a poussé jusqu'ici ses ravages... Casquettes crasseuses, sans visière, qui cherchent à ressembler « quand même » à un tarbouch ou à un turban, et qui ne sont jamais que des loques immondes...

Chaque étape, avec ses menus incidents, me révèle de nouveaux aspects du caractère kurde. Dans un petit hameau nous arrivons au milieu d'une rixe entre gamins de douze ou treize ans. Ils ne se battent pas, comme on pourrait le croire, à coups de poings ou de savate, mais bel et bien au couteau, comme de parfaits apaches... On les sépare ; l'un d'eux porte à l'avant-bras une plaie pro-

*Le Grand Zab. « Derrière moi s'épanouit la vallée du Grand Zab. C'est le fleuve que suivit le fils Tobie allant au pays des Mèdes recouvrer les créances de son père. » (P. 189.)*

*« Il y a des ours en grand nombre dans la montagne, et les habitants du village en ont un en laisse, un oursouin plutôt, qui porte un anneau dans le nez, avec une chaîne au bout. » (P. 195.)*

fonde ; je me propose pour le soigner. La chair est entaillée jusqu'à l'os ; un flot de sang s'écoule ; je garrotte le bras, puis je lave à l'eau froide : un beau beefsteack apparaît entre les lèvres de la plaie ! Le gosse ne bronche pas. Dans ma main gauche je tiens la sienne. Je verse l'alcool à 90°... Sa main frémit mais il ne pousse pas un cri ; je sens la moiteur qui lui vient au creux de la paume, et je vois ses yeux tout brillants de pleurs refoulés. C'est fini. Une fois le pansement terminé, il me dit : « Est-ce que j'en ai pour longtemps avant de pouvoir me venger ? ». Tels sont les Kurdes.

Nous sommes auprès d'Abdurrahman : accroupi sur une natte dans le fond d'une pièce obscure, il fume une longue pipe à fourneau de terre. Le manche d'ivoire culotté d'un énorme poignard dépasse de sa ceinture ; deux rangées de cartouchières se croisent sur sa poitrine. Il porte le turban, les grands pantalons larges en étoffe rude et un gilet flottant. Sa physionomie est plutôt douce, avec un peu de tristesse dans les yeux. Sur la joue gauche, une profonde cicatrice qui abaisse légèrement la commissure des lèvres, fige sur son visage une expression de lassitude qui, lorsque le regard s'anime, devient un rictus volontaire, accusé par un léger prognathisme. Quand il se lève pour nous accueillir, il se déplie littéralement et dépasse alors d'une demi-tête les hommes qui l'entourent.

Saïd lui explique ma présence : je suis un ami qui tient à voir battre le cœur du peuple kurde dans ces Monts Hakkiari qui ont toujours été le foyer de la révolte.

Abdurrahman incline la tête et me fait signe de m'asseoir.

— Vous autres Français, me dit-il, si vous vouliez soutenir les Kurdes, vous les verriez tous venir à vous avec leur courage, avec leur foi. Nous n'aimons pas l'Angleterre. Elle nous a trahis. Et les peuples qui nous entourent nous oppriment. C'est vers vous que vont tous nos espoirs, parce que vous êtes justes...

J'ai déjà entendu cela. Mais le problème est plus vaste que ne semblent le croire Abdurrahman et ses amis. L'indépendance kurde, si elle doit se réaliser, ne pourra se faire que sous le signe et la tutelle d'une grande puissance, ce qui en compromettra singulièrement la portée...

On apporte le thé dans les petits verres persans ; puis nous parlons du pays, des chaleurs pénibles de juillet contrastant avec les sévères températures et les neiges de l'hiver.

Il me raconte ses chasses à l'ours, que son père tuait, comme beaucoup, en corps à corps, à coups de poignard.

Il y a des ours en grand nombre dans la montagne, et les habitants du village en ont un en laisse, un ourson plutôt, qui porte un anneau dans le nez, avec une chaîne au bout.

Tandis qu'Abdurrahman et Saïd s'entretiennent, par discrétion je reste à l'écart.

Les hommes activent le feu ; la fumée emplit la pièce, pique les yeux ; mais eux ne semblent pas en être autrement incommodés.

Deux jours, nous restons chez Abdurrahman. Après quoi il nous fournit des chevaux pour continuer le voyage.

Nous nous rabattons vers la vallée du Grand Zab à travers la montagne. Djemil doit se rendre à Djoulamerk et continuer vers le Bohtan. Il me laissera à proximité de la vallée. De là je rentrerai vers Amadiyah.

Plusieurs jours de suite, le temps se gâte. La pluie tombe, froide, pénétrante. Les nuits sont glaciales et nous grelottons malgré nos peaux de mouton.

Des montagnards nous donnent l'hospitalité dans leurs maisons de pierres disjointes. Beaucoup portent le petit bonnet de feutre blanc et le costume kurde. Ils vivent misérables dans de petites pièces basses, enfumées.

Nourriture exécration. Quelques Kurdes élèvent des poules, mais refusent de les vendre. Il faut se contenter

d'assez pauvres légumes et de fruits, raisins ou poires.

Est-ce la fatigue ou la mauvaise nourriture ? Mon organisme témoigne d'un étrange délabrement. Chaque soir un accès de fièvre me fait bourdonner les tempes. Je grimpe avec difficulté lorsqu'il faut faire le chemin à pied. La nuit, le sommeil ne vient pas. Si j'arrive à somnoler, des cauchemars m'assaillent.

L'inquiétude me gagne, car je mesure avec angoisse tout le chemin qui reste à parcourir pour regagner l'Irak, puis un centre habité. Je n'ose pas en avvertir Saïd, par amour-propre, pour ne pas lui faire regretter de m'avoir emmené.

Je crois savoir d'où vient mon mal. On nous a servi des œufs avancés, des œufs pas frais, frits dans du beurre rance... J'ai été le seul ou presque à en manger. Je me souviens aussi d'une cruche d'eau glacée bue en pleine chaleur...

Une dernière étape nous amène dans une vallée où coule un affluent du Grand Zab, le Tal. Un peu de végétation égaye les versants. Le torrent coule parmi quelques buissons.

Le moment est venu de nous séparer. Saïd va continuer vers la vallée du Zab en direction de Djoulamerk. Je filerai vers le sud en remontant la vallée du Tal. Je ne dois pas rencontrer de gendarmes. Et je m'arrangerai pour éviter le village de Dhal, plus important que les autres, où l'on risquerait des rencontres désagréables...

Les compagnons de Saïd partent avec lui ; un seul m'accompagnera, Ibrahim, qui rentre en Irak pour rapporter un message à Bagdad.

Jusqu'à Amadiah nous devons faire route à pied...

Je ne mange plus rien ou presque. Mon estomac refuse le service.

Quelques hameaux jalonnent le chemin. Des maisons, étagées comme partout dans la montagne kurde, garnis-

sent l'aisselle des vallonnements. Des cultures en terrasses, de riz, de maïs et de millet, s'échelonnent à flanc de coteau, maintenues péniblement par des murettes de pierre.

Aux abords du village de Rabat, blotti parmi les peupliers et les noyers au creux d'une sorte de chaos livide, Ibrahim me laisse et part en éclaireur. Il revient ensuite me prendre.

A partir de là le sentier monte de plus en plus. La vallée revêt des aspects d'une sauvagerie éprouvante. Le flanc des montagnes est zébré par les stratifications du calcaire.

Un nouveau col à gravir. Je suis obligé de m'asseoir fréquemment pour reprendre du souffle et des forces ; mes jambes flageolent, me trahissent ; mes tempes battent. Par instants je me heurte à la fatigue comme à un mur. Ma vue se brouille. J'ai les mains brûlantes. Les nuits ne m'accordent aucun repos. De minces soucis m'obsèdent, qui me trottent par la tête, stupidement, pendant toute la nuit : la question des chaussures par exemple. Mes sandales kurdes n'en peuvent plus, comme leur propriétaire. Devrai-je bientôt marcher pieds nus ? Je ressasse cela des heures durant, pendant mes insomnies.

Après le col il faut descendre une pente encore plus raide qui mène dans une vallée désertique. De grosses roches s'espacent. Toute végétation a disparu. Le cœur défaille devant ce paysage d'une aridité accablante, lunaire, malade. Nous sommes dans la vallée de l'Antrad.

Au fur et à mesure que l'on descend, pourtant, la végétation réapparaît. La fatigue me pèse moins et je peux, à de fréquentes reprises, baigner mon visage dans l'eau froide, m'y tremper jusqu'aux genoux.

Bientôt la verdure des arbres fruitiers, l'ombre épaisse des noyers, les morceaux de prairie reposent les sens.

Mais chaque approche de village ranime les craintes. Surpris, arrêté, que deviendrais-je ? Je n'ai plus la force de soutenir une poursuite, d'accomplir des escalades pour échapper aux soldats, plus la force de ruser. Et l'idée de la potence ne me fait, je l'avoue, aucun plaisir.

Pour aborder Gusaret, un des derniers hameaux avant de reprendre la montagne, nous redoublons de précautions : se faire pincer là, in extremis, serait trop absurde.

Cela se passe bien et nous restons la nuit dans le village. Saleté, puanteur, fumée, tout y est. Va-et-vient de ces gens qui s'entêtent à m'adresser la parole alors que je n'ai qu'une idée : m'étendre, me reposer, chercher ce sommeil impossible qui me fuit, me nargue...

Nous repartons avant l'aurore et je commence cette nouvelle étape encore plus harassé que la veille au soir.

Paysage d'une désolation grandiose. Plus d'arbres. Des murailles de pierre, tantôt abruptes, tantôt ravagées, nous enserrant dans un décor de cauchemar.

Bientôt il va falloir s'écarter de ce chemin relativement facile pour éviter les abords du Grand Zab, plus surveillés.

Après une demi-heure de marche, nous quittons donc la vallée de l'Antrad pour remonter sur notre gauche le lit d'un torrent.

Arriverai-je à gravir cette montagne qui, d'en bas, paraît presque inaccessible ? J'y prête mes dernières forces. Je butte contre les pierres. Quand il faut enjamber trop haut, je préfère m'allonger à plat ventre : un vrai calvaire.

D'ailleurs je ne sais plus ce que je fais ; j'avance, la tête vide, les membres mous, prêt à m'évanouir à chaque pas.

Pourtant voici le sommet qui approche, le col où l'on fera halte.

Ce n'est pas encore la fin de mes peines : le col est peut-être gardé ; il faut obliquer sur la gauche. Ce n'est plus de la grimpe, mais de l'escalade. Ibrahim marche toujours devant et doit m'attendre. Il voit bien depuis plusieurs jours que je n'en puis plus et il me tend à chaque instant la main pour m'aider.

Cette fois nous y sommes. Nous n'irons pas plus haut...

L'air fouette les poumons. Je m'étends et je sens que je ne pourrai plus me relever.

Autour de nous le chaos se déroule, les sommets clairs se détachent. Je ferme les yeux, anéanti ; je perds connaissance...

Quand je me réveille, le visage d'Ibrahim est au-dessus de moi. Il me frotte, me frictionne, me secoue. Je renais un peu. Il me propose à manger ; mais toute nourriture m'écœure. Simplement j'écrase de la langue contre mon palais quelques raisins emportés de Gusaret, dont la saveur acidulée — ils ne sont pas mûrs — m'agace agréablement la langue. Ce sera tout.

Pendant une heure encore je reste étendu ; mais on ne peut s'éterniser ; et, avec l'aide d'Ibrahim, je me remets sur pied. Coûte que coûte il faut continuer.

Une descente, une remontée, et voici la vallée qui mène au Grand Zab. Cinq kilomètres plus bas on aperçoit le fleuve, profondément encaissé dans son sillon gigantesque.

Nous sommes désormais en Irak. Pas d'alerte ; la dernière passe dangereuse est franchie.

Changement de costume. J'abandonne dans un creux de roche mon costume kurde. Si j'avais l'esprit à la blague je chanterais l'air de la Vie de Bohème. Mais ces évocations me sont interdites. Et je reprends, sans chants, ma chemise et mon short.

Nous descendons la vallée à flanc de pente pour éviter le sentier. La nuit descend. On fait halte. J'appréhende au-delà de tout ces nuits interminables.

Affreuse nuit, en effet. La tête me fait mal. Je mélange dans mes insomnies des sensations gustatives et des pensées, des impressions stomacales avec des gestes irréalisés. Je ne suis plus qu'un cauchemar vivant.

Départ à l'aube. En trois heures nous sommes en bas, au bord de la rivière. Là je me plonge, tout nu, dans le courant, adossé à un gros bloc. Et pendant dix minutes

je subis cet assaut liquide, glacé, qui me donne l'impression, en fouettant tous les muscles, de me ragailardir. Ibrahim, désormais, va me laisser. A quoi bon faire route ensemble, alors que chacun de nous compromet l'autre ?

Traversée du Zab sur un pont sommaire. La température, tout à coup, s'est relevée. On cuit.

J'arrive au bout de mes souffrances. Encore quelques heures où je traîne mon épuisement mètre par mètre, et enfin apparaît le plateau d'Amadiyah, la citadelle perchée, et plus bas, dans le creux, tout un fond de jardins sombres où tremblent les silhouettes argentées des peupliers.

Après le paysage aveuglant d'une savane abruti de soleil, quel délice que ces jardins, ces vergers, ces sources où s'ébat le peuple mystérieux et charmant des djinns et des péris !

Mais la fièvre m'enlève toute joie, tout plaisir sensuel ; une seule idée : regagner Mossoul, y trouver un lit, un médecin, de la nourriture...

Au diable la police ! Que me reprocherait-elle ? Il ne reste de mon équipée aucune trace, sinon un « blanc » bizarre dans mon emploi du temps...

Un policier me rend visite à l'auberge et m'invite à venir m'expliquer au sérail. (Ne pas confondre « sérail » avec « harem » : ce n'est pas du tout la même chose...) Je refuse, incapable de faire dix mètres. Mon épuisement s'accroît. Je ne connais plus qu'une volupté : tremper mes mains dans l'eau froide, à plat dans le fond d'une cuvette, comme si j'attendais la manucure... Hélas !... — puis mouiller mon mouchoir et me l'appliquer sur le front. Je ne vis plus que pour cela.

De mon retour vers Mossoul à peine me reste-t-il quelques souvenirs... Deux ou trois haltes brûlantes parmi d'odieux badauds piaillants, rotants et crachants, qui

font cercle et m'asphyxient... Cuvettes d'eau froide où je me trempe les mains...

Mossoul enfin... Une auberge de misère où je m'étends tout nu sur un lit de prison.

Chaleur atroce : on est en pleine vague de chaleur ! 54° à l'ombre ! Le bouquet !

Je demande aux serveurs un bouillon de poulet. (C'est chez moi depuis huit jours comme une envie de femme enceinte !) Ils ignorent ce plat. Moyennant quelques explications, ils m'apportent un liquide tiédasse, sans goût exact, où flottent des débris de plumes, des bestioles immondes, des résidus. Ils ont dû jeter le volatile entier, tout cru, dans l'eau bouillante.

Dire que Mossoul c'est Ninive !... Tobie fils revenant chez son père y fêta autrement que moi son retour : « per septem dies epulantes », nous dit la Bible... Sept jours de ripailles ! Heureux Tobie !

La consolation arrive : Mossoul possède un couvent de dominicains. Je dépêche un messager, et le soir même une robe blanche se penche sur mon lit, une figure douce, spirituelle, distinguée... Mon calvaire va s'atténuer, et ma solitude...

Au milieu de la pouillierie orientale, loin du vacarme de la rue, le couvent des dominicains est comme une oasis de silence et de distinction, de fraîcheur et de culture. On y entend seulement dans les couloirs le doux claquement des sandales sur le marbre, le bruissement laineux des robes et le cliquètement des rosaires. Sur la table, dressée dans une longue et fraîche galerie, la nappe est toujours blanche. On parle gravement des choses graves, galement des choses gaies, et sans connaître la règle de l'ordre je jurerais que le premier commandement contient ce mot : courtoisie.

Mais je ne vais pas mieux. La nuit, sur le toit, au pied du clocher, je n'arrive toujours pas à trouver le sommeil. Frappées sur le bronze, les heures, les demies, les quarts me résonnent dans la tête...

Je passe mes journées dans la cave, étendu sur la pierre près de l'alcarazas, à écouter tomber les gouttes d'eau.

Les Pères s'empressent pour me soigner de leur mieux. Le Supérieur, lui, traite le moral. Assis auprès de mon lit, dans ma cellule, un gros livre ouvert sur ses genoux, il m'interroge :

— Vous manquez d'appétit ?

— Hélas ! Mon Père, voici quinze jours que je ne mange plus rien.

— Ah ! Ah ! Nausées fréquentes ?

— Ne m'en parlez pas !...

— Mal au ventre ? Horreur des parfums ?

J'acquiesce, et à chaque réponse, consultant son livre, il hoche la tête.

Alors, pour conclure, fermant le volume, et sur un ton doctoral :

— Hé bien, mon cher, l'accouchement est proche !...

Cher Père ! Avec quelle affectueuse émotion souvent je repense à vous ! Comme se lisait dans votre regard cette paix que vous portiez dans le cœur ! Et je sais bien que je vous dois la vie, que vous m'avez rendue dans un sourire, comme la donnent les bonnes fées dans les contes...

Un remords me hante : n'ai-je pas été un hôte compromettant ? Vous qui si soigneusement vous abstenez de toute politique, n'a-t-on pas pu vous reprocher d'accueillir un voyageur un peu suspect ?

Quinze août. Cette fois je vais mourir. La Mort ! « Cette chose qui n'arrive jamais qu'aux autres » ! Je n'ai même plus la force de me tourner dans mon lit. De jour en jour je m'affaiblis. Je ne suis plus qu'une carcasse. Mes os pointent aux jointures. Et le passé me remonte à l'esprit :

des sorties de messe à la campagne, des robes claires et des rires ensoleillés, des amis, un foyer, une odeur de pain frais dans un rais de lumière dorée...

Et ces heures, ces demies, ces quarts, qui vibrent, résonnent, secouent ma pauvre cervelle, deux fois au clocher, deux fois à la pendule...

Le docteur arménien qui vient chaque jour a tout essayé. On me pèse : j'ai maigri, depuis mon départ, de quatorze kilos...

Pendant ce temps la police, pour la dixième fois, paraît-il, se présente et me somme de venir m'expliquer. Le Père Supérieur leur a décrit mon état, a dû batailler, discuter pour les convaincre, car ils veulent à toutes forces m'emmener à l'hôpital.

D'ailleurs toute la nuit on les entend, les policiers qui font la garde autour du couvent... pour m'empêcher de fuir ! Ils gibernent, allument des cigarettes, tandis que leurs collègues, aux quatre coins de la ville, faisant leurs rondes, s'appellent à coups de sifflets stridents.

— Docteur, faites-moi une piqûre de strychnine : il faut à tout prix que je quitte Mossoul !

— Même avec une piqûre, vous ne pouvez songer à partir.

— Doublez la dose !

Il sourit : doubler la dose, ce serait le moyen de rester à Mossoul ad vitam æternam, comme disent mes bons Pères.

J'ai quitté Mossoul. Voiture. Train. Alep. Des amis chers me recueillent. Cure de montagne au-dessus d'Alexandrette...

Je renaiss...

Vivre ! Ah ! Il faut s'être senti mourir pour savoir combien merveilleuse est la vie !

## CHAPITRE XI

### **Les Yezidis - En prison - Mossoul Sous la tente**

Dix mois ont passé. Me voici de nouveau dans la Djezireh blanche de soleil.

J'ai changé de méthode et d'itinéraire. Je retourne en Irak, mais cette fois par le Djebel Sindjar, par le pays des Yezidis adorateurs du Diable, région interdite, derrière une frontière perméable...

Chevaux, escorte. Toujours les mêmes préparatifs.

Lac Khattounié. Les hommes portent les cheveux nattés, comme de petites pensionnaires. Certains sont d'une rare beauté, un peu inquiétante, un peu trouble. Et les garçons qui se baignent, tout nus, dans le lac, avec leur sourire satanique, leurs hanches minces et leurs nattes brillantes, raviraient Eryximaque ou Pausanias...

La frontière : quelques tas de cailloux, de loin en loin, sur la plaine.

Je monte un cheval sans selle : la couverture en poils de chèvre est juste fixée sur l'échine.

Les hommes qui m'accompagnent, bien appuyés sur leurs étriers, veulent me jouer un tour et se lancent au galop, en fantasia...

Le Françaoui va se casser la figure... On va rigoler...

A moi Philis, d'Aure, Pluvinel, et vous, mes maîtres de Saumur !... Galope cheval ! Il emboîte le pas aux autres,

court à travers buttes et sillons, tagada, tagada, tagada, l'encolure basse, les naseaux au vent. Mes compagnons en sont pour leurs frais. Je les dépasse et me retourne avec un signe de la main... Permission de passer, Mon Colonel ?... J'en frôle un au passage et le pousse du bras.

Ils rient, un peu déçus.

## LES YEZIDIS

Quelques mots, sur cette communauté, ne seront sans doute pas inutiles.

On appelle souvent, à tort, les Yezidis : adorateurs du Diable. La vérité est tant soit peu différente. Leur Livre Saint, un livre noir dont l'original est détenu par le Grand Émir du Djebel Sindjar et dont la teneur n'est divulguée à quelques cheikhs qu'au cours d'une lente et imparfaite initiation, leur Livre Saint enseigne que le Dieu Tout-Puissant, Yezide, a créé à son image six anges, comme on allume des bougies à la flamme d'une première. Chacun d'entre eux a été créé un jour de la semaine, à commencer par l'ange Nouraïl, dieu lui-même, créé le samedi.

Le roi, c'est le roi-paon, resté au Paradis par ordre de Dieu pour écouter les paroles du Créateur. Ainsi le paon est-il le symbole de Dieu, représenté matériellement par un oiseau en airain conservé au Djebel-Sindjar chez l'Emir Saïd au village de Baeder. Mais le dieu-paon a été circonvenu, hélas, par le diable, dieu du mal, qu'il lui arrive parfois d'incarner. Aussi les mortels, incapables de discerner à tout moment si le dieu-paon représente le dieu du bien ou son concurrent, doivent-ils vénérer l'un et l'autre, par prudence...

Les Yezidis admettent une métempsychose un peu spéciale selon laquelle la transfiguration des âmes est tantôt « copiante », quand l'âme du défunt vient habiter le corps d'un autre homme, tantôt « dégradante », lorsqu'elle passe dans le corps d'un animal, ou encore « stagnante », lorsqu'elle se réfugie dans un végétal.

Ils vénèrent le Christ comme un Prophète, respectent l'Évangile et placent plus haut dans leur estime les Chrétiens que les Musulmans.

Chaque matin les Yezidis doivent prier en faisant appel aux Prophètes, à Dieu, éternel, miséricordieux, donateur, protecteur et gouverneur du Monde, et aux sept anges.

Une véritable Trinité représente la croyance des Yezidis : Dieu, le roi Paon, incarnation de celui-ci, mais sous l'influence du diable, et Cheikh Adi, le plus grand prophète.

Des interdictions cocasses règlent leur conduite. Il leur est défendu de manger du poisson, du chou-fleur, de la viande de gazelle — dont les yeux ressemblent à ceux du cheikh Adi — et de la laitue, parce que le même prophète, un jour, passant près d'un jardin et demandant le nom de cette plante, n'avait pas obtenu de réponse.

Les Cheikhs et leurs disciples ont des consignes encore plus sévères :

Interdiction de manger des courges, de boire à une gargoulette ou à un alcarazas, de s'habiller en bleu, de pénétrer dans des latrines, de cracher par terre en public, d'uriner debout, de mettre leur caleçon assis et de se laver dans un bain.

Il leur est prescrit en outre de ne jamais prononcer le nom du diable, Cheitan, auquel il faut se garder de déplaire, et même de ne pas prononcer des mots comme khitan (fils), bestan (jardin), dont la seule consonance s'apparente à celle du Maudit.

Le Yezidi ne doit pas contracter mariage en Avril, appelé le mois des roses. A l'occasion de cette cérémonie, il apporte chez l'émir ou le cheikh local un pain que l'on partage entre les deux époux qui le mangent pour la grâce du péché. Si, à son retour vers la maison nuptiale, la mariée passe près d'une église chrétienne, elle doit en baiser la porte.

La jeune mariée rendue chez son époux, celui-ci lui lance des cailloux, pour marquer son autorité et coupe

ensuite un pain sur sa tête en signe de la charité qu'elle devra pratiquer envers les pauvres.

Lorsque meurt un Yezidi, le cheikh, porteur d'un peu de terre du tombeau du Cheikh Adi en frotte le corps du défunt. Puis, l'inhumation faite, il dépose sur la tombe des crottes de mouton pour que les bêtes fauves ne déterrent pas le cadavre.

Au total, les Yezidis ont emprunté à diverses religions beaucoup de leurs dogmes ou de leurs pratiques. Même ils s'astreignent au jeûne et possèdent, en plus de la circoncision, une sorte de baptême très proche de celui des chrétiens.

Tels sont, en gros, du point de vue religieux, ces Yezidis parmi lesquels nous mènerons maintenant notre itinéraire.

Dès le passage de la frontière, les premiers campements se présentent. Rien de particulier chez ces hommes, si ce n'est la haute coiffure en pain de sucre dont ils se coiffent. De plus près leur visage offre certaines singularités : de grosses moustaches tombantes de moustaches, un nez épais, des yeux petits. Leur attitude, en outre, à mon égard, est plutôt réservée. Sous la tente, le chef me reçoit courtoisement, m'offre le thé, mais avec une retenue marquée.

Nous entrons dans le Djebel Sindjar, au cœur même de ce massif pauvre et sauvage, bastion avancé de la Mésopotamie en direction de l'ouest, face aux grandes invasions venues de la Méditerranée.

Plus je m'éloigne, plus la mine des habitants me semble suspecte, leur visage fermé.

Je ne tarderai pas à en connaître la raison : le pays est en révolte, refuse l'impôt, et, pour se soustraire au recrutement, les Yezidis passent en Syrie. Aussi tout étranger attire-t-il leur défiance.

Plusieurs jours, nous circulons dans le pays. De gendarmes ou de soldats, point question. Quelle paix !

Lorsque la promenade a assez duré, je décide de me présenter dans un poste. Mes passeports sont en règle. Je n'ai rien à cacher.

A Bara, les autorités marquent quelque surprise :

— Vous ne saviez donc pas que la région est interdite ?

— Interdite ? Pas possible ? Qu'est-ce que vous me dites là ?...

— ...ni qu'on ne doit entrer en Irak que par les voies d'accès officielles et réglementaires : Tell Kotchek, Fel-loudja, Basrah ?...

— Mon pauvre ! Comment l'aurais-je deviné ?

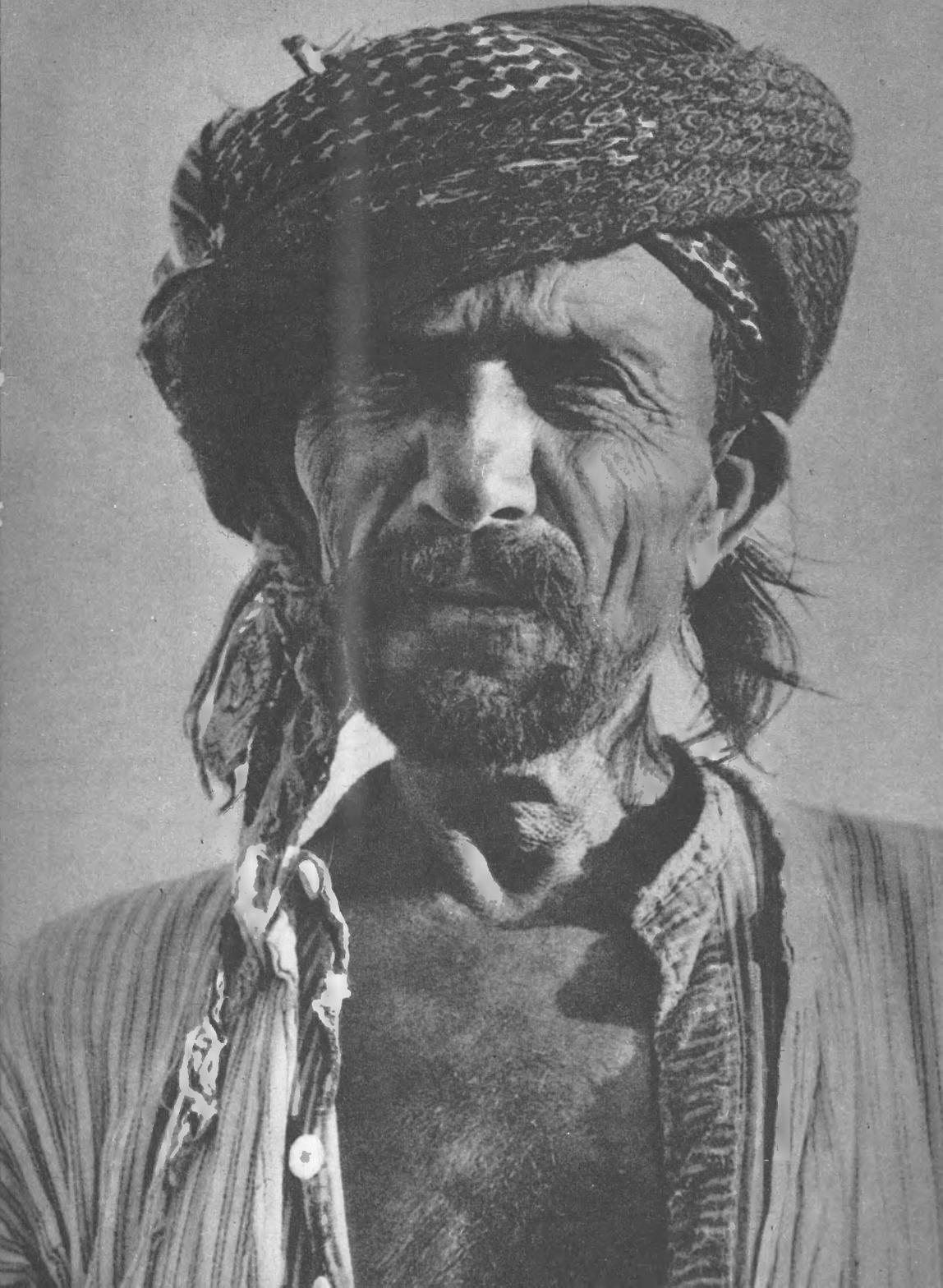
Je continue à faire la bête. Ce qui n'empêche pas qu'on me met sous les verrous...

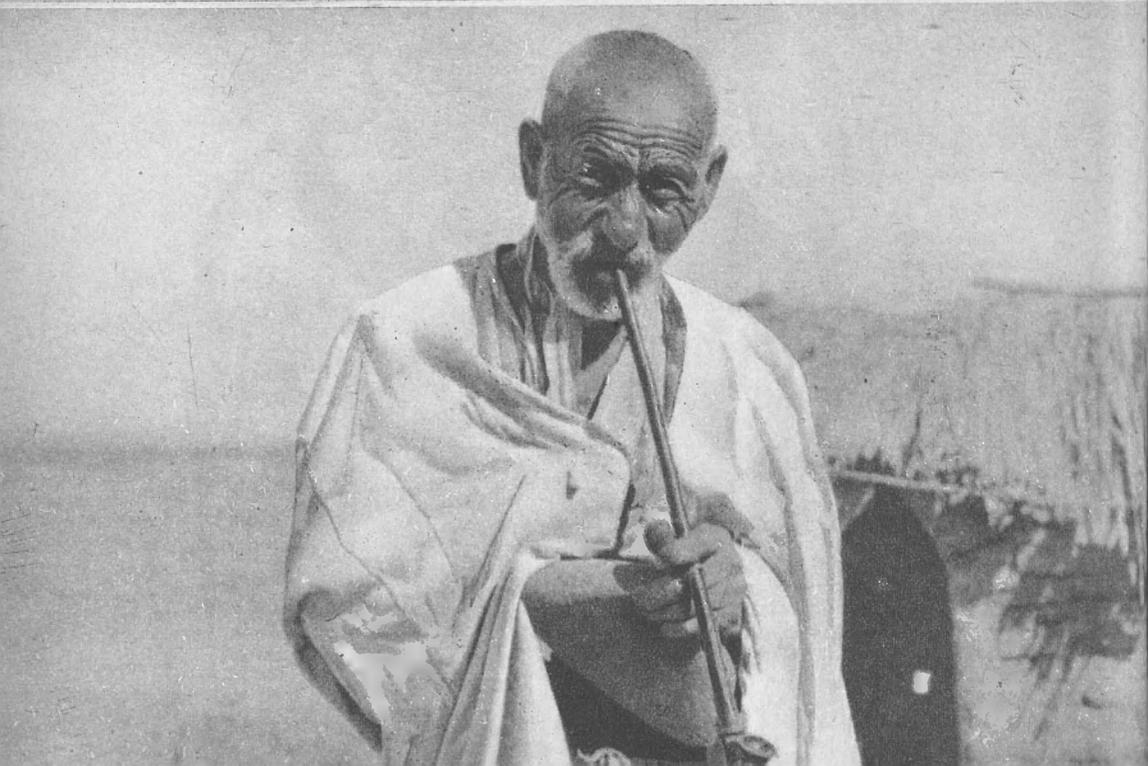
Et de poste en poste, maintenant, je vais être emmené jusqu'à Mossoul, traîné devant la justice...

Charmante équipée ! Je m'en souviendrai, des Yezidis. Plus de cheval. Je suis poussé, écartelé, sur un mulet de bât dont la couverture en poils de chèvre m'arrache la peau.

Nous voyageons en plein soleil du matin au soir. Je n'ai qu'un malheureux béret, et mon cercelet, mes méninges, mes circonvolutions, en prennent pour leur grade. Ma chemisette n'a pas de manches : les coups de soleil, sur les bras, sont tels, dès le troisième jour, que toute la chair est à vif et boursouflée. On dirait du foie de veau (cru).

Et puis ces gendarmes chantent ; or il n'y a rien de terrible en Orient, comme un gendarme qui chante. Cela commence par le bourdonnement d'un frelon, si bien imité qu'au début, machinalement, on fait le geste de chasser l'insecte. Puis cela se poursuit par les vagissements d'un nouveau-né pour aboutir enfin aux véritables hurlements d'un monsieur qu'on étrangle.





La nuit, je couche sur le toit des postes, bien encadré par mes sbires. Ils ne se déshabillent pas, retirent simplement leurs chaussures qu'ils groupent à une extrémité de la terrasse, le plus loin possible. Heureusement... Ils n'ont pas de chaussettes et souvent même, en fait de souliers, n'ont pour tout potage — si on peut dire — que des sandales-soquettes en poils de chèvre, jaunies, feutrées par l'usage ; à faire vomir.

Et puis ils sont affreux, mes gendarmes, d'une laideur ignoble. L'un d'eux fait penser à une vieille femme rousse qui vient de passer une nuit en chemin de fer.

J'ai pris le parti, pour embêter mes pandores, de laisser faire mon mulet. Je me livre à la résistance passive. Alors tantôt il s'arrête, s'essaye à brouter (c'est rare, car le pays, en fait de pâturage, est plutôt du genre paillasson), tantôt il pousse à droite, ou bien à gauche, à son idée. Les sbires hurlent, ragent, courent à sa poursuite, le ramènent par la bride en le bourrant de coups, tandis qu'imperturbable, pieds et bras ballants, je fais l'idiot.

Ce mulet a une habitude redoutable : dès qu'il aborde un fond, il entame quelques mesures de trot, un horrible petit trot déhanché, pointu, qui me secoue comme un prunier et meurtrit contre son épine dorsale l'extrémité sud de la mienne.

Les Yezidis, sur mon passage, fument impassiblement leur pipe en me lorgnant du coin de l'œil. En fait, leur regard noir est plutôt pour les gendarmes.

Sindjar. Vieille ville fortifiée de pierre sombre. On dirait une cité d'Auvergne.

Le fonctionnaire qui me prend en charge a une tête de bedeau sacrilège.

Mossoul, enfin !

« Je rêve aux jardins de Mossoul ; on m'a dit qu'ils

sont pleins de roses », chante André Gide. Pour ma part j'y ai surtout vu fleurir les policiers...

#### Interrogatoires.

Qui n'a pas vu de tête de policier irakien n'a rien vu. Ces Sherlock Holmes en pyjama, avec leurs touffes de poils noirs dans l'échancrure de la chemise, leur bonnet de police de deuil et leurs moustaches verticales, pendues aux narines comme des crottes, donnent le fou-rire. Mais, eux, ne plaisantent pas. Ils prennent des airs importants, scrutateurs, définitifs...

On m'a fouillé : horreur ! ma carte de Syrie est une carte militaire ! (il n'y en a pas d'autre).

— Vous êtes un espion !

Mais non ! Je ne suis pas un espion ! Je suis un honnête voyageur au plus un peu curieux, pur comme l'agneau naissant...

#### Interrogatoire d'identité :

— Comment vous appelez-vous ?

— Soubrier.

On épèle scrupuleusement, et on note.

— Et votre père ?

— Soubrier, pardi ! Je ne suis pas un enfant naturel !

Ça ne colle pas. Il est inadmissible que mon père et moi portions le même nom. Ça cache quelque chose.

— Comment faites-vous, alors, pour vous différencier ?

— Mon père s'appelle Soubrier, François, et moi je m'appelle Soubrier, Jacques.

— Alors vous ne vous appelez pas Soubrier ?

— Mais si !...

Etc...

Finalement on transige : je suis immatriculé : Yakoub ben Franciz...

Ah ! Si vous voulez !

Du reste à partir de maintenant ils vont m'appeler : « Mister Jack ».

— Vous avez pris des photos ?

— Quelques-unes.

— Dans quel dessein ?

— Souvenirs de voyage...

— Allons ! Allons ! Pas d'histoires ! « Pour l'Etat-Major ! » You are a spy !

Coup de théâtre :

— Mister Jack, vous êtes déjà venu en Irak l'année dernière !

— Oui, bien sûr !

Sherlock Holmes-Mamamouchi triomphe. Il m'a reconnu ! Gros malin ! Il suffit de regarder mon passeport. Du coup il en met les deux pieds sur son bureau en se renversant dans son fauteuil. Son œil s'allume. Ses grosses bajoues, le long des maxillaires, reluisent de belle santé morale ; ses petits buissons de poils noirs, sur le sternum, frétillement.

— Apportez-moi le dossier !

Le dossier !... Comment ? C'est cela, « mon » dossier, cette chemise bourrée qui laisse entrevoir des rapports, des notes, des feuilles couvertes de cachets ?

Quel honneur !

— Où étiez-vous l'année dernière ?

Je détaille mon itinéraire : Bagdad, Kirkouk, Sulaïmanyeh et « les environs »... (Il fronce les sourcils) Erbil, Rowanduz, P...

— Non ! s'écrie-t-il alors en frappant du poing sur la table. Non ! Impossible !

— Comment, impossible ?

— Oui, impossible ! La région est interdite. Je vous prends en flagrant délit de mensonge !

Je ne dis rien. Je sors de mon sac mon carnet de maroquin rouge où s'alignent, sur les feuillets de bristol, des

signatures exotiques, et lui désigne du doigt celle du mouydir de P...

Il blémit. Ses bajoues deviennent mates. D'ailleurs son attention se disperse, à la lecture du carnet. Il feuillette les signatures : des chefs touareg, des administrateurs libériens, des marabouts maures, des patriarches baroques, des gouverneurs de colonies, des amis turcs, des ministres albanais, tout cela pêle-mêle au milieu de croquis, de dédicaces... Il fait la moue, fronce les sourcils, essaye de déchiffrer des écritures inconnues, des arabesques bizarres. Peut-être entrevoit-il à travers les lignes des traversées, des aventures, des kilomètres qui défilent, des horizons étranges... Et peut-être aussi se voit-il (qui sait ?) en pyjama, dans son bureau de gratte-papier, ergotant, ridicule, les pieds à la hauteur du ventre ? Justement, il les retire, ses pieds, du bureau, et s'assied normalement, ne dit plus rien, feuillette le dossier. Après un long silence :

— Vous avez parlé à Paris contre l'Irak !

Ça, c'est un comble ! L'année dernière, avant une conférence à la Société de Géographie, j'ai pris le soin, pour ne pas faire de peine à un gouvernement contre lequel je n'avais en vérité aucun grief, j'ai pris soin, par un souci de super-courtoisie, d'aller à la légation d'Irak « soumettre » mon texte. Deux ou trois phrases anodines, à la suite de cet entretien, furent changées, ce qui me valut, entre parenthèses, d'être pris à partie, au vestiaire, par un émir kurde anti-irakien que je ne m'attendais pas — je l'avoue — à trouver dans l'auditoire... Et j'apprends maintenant que pour se faire valoir auprès de son gouvernement ce fonctionnaire s'est posé en redresseur de torts !

Quant au reste du dossier, je sais ce qu'il y a dedans. Moi aussi j'ai ma police ! Il y est dit que j'ai trempé, l'an dernier, dans l'assassinat du Chef d'Etat-Major irakien (une paille...), que j'ai comploté contre la sûreté de

l'Etat, etc... Bref, des niaiseries — pour s'en tenir à un terme honnête.

Verdict : expulsion manu militari.

Douze soldats (un peloton d'exécution !), baïonnette au canon, montent sur le camion qui m'emmène à la frontière. Tout contre moi, dans la cabine du chauffeur, un inspecteur me surveille, dont le revolver, à travers le pantalon, me gratte gentiment la hanche...

Et, tel un colis explosif, après avoir téléphoné à Mossoul pour avertir leur chef de l'heureuse issue de leur mission, ces Messieurs me remettent entre les mains des douaniers syriens, restant ensuite longtemps à m'observer, pour être bien sûrs que je ne vais pas rentrer par la fenêtre.

Dormez sur vos deux oreilles !... Mister Jack ne reviendra pas de si tôt.

Policiers syriens. L'un d'eux parle très correctement le français et cherche à se perfectionner. Je lui parle de mon « auriculaire » foulé...

— Auriculaire ? interroge-t-il.

— Oui, du mot oreille, parce que certaines personnes se la grattent avec ce doigt.

— Oh ! Oui ! Mais alors, celui-ci... — et il me désigne son index — c'est le « nasal » ?

De nouveau les petits postes militaires français du « Bec de Canard » : Andivar, Kamechlié, Kubur-El-Bid, Derik...

Fête des Tcherkesses. Le commandant quitte ses escadrons et ceux-ci lui font honneur. Moutons entiers rôtis à la broche. Alcool. Danses. Un Tcherkesse barbu découpe la viande avec ses mains qu'il essuie ensuite pleines de graisse, dans sa barbe. On offre en souvenir au commandant une dague magnifique. Il proteste — avec sincérité — contre ce cadeau princier qui a dû obliger les hommes à se priver, à économiser sur leur solde. Mais comme il

ne peut pas faire autrement que d'accepter, il se résigne... tout en engueulant les pauvres types. Si bien qu'au total les malheureux bougres n'ont plus aucun bénéfice à l'opération. Ça fait très militaire.

A ..., le lieutenant s'ennuie tellement qu'il finit par apprendre le bridge à trois indigènes ; ces gens ne parlent pas français et ne connaissent de notre langue que : sans atout, trois piques, grand schlème.

La Djezireh : un immense paillason que strient de portées de musique les fils télégraphiques. Sur les poteaux, de loin en loin, un oiseau de proie.

A Andivar le bâtiment d'entrée du poste a deux coupoles de pisé rose, et, piqué au milieu, le drapeau tricolore, comme une fleur entre deux seins.

Cinéma de plein air, à Kamechlié. On passe des verres d'eau dans l'assistance pendant le spectacle. Sous-titres arabes, en vues fixes, sur un bord de l'écran.

Trajets en voiture, d'un poste à l'autre. Les autos n'ont pas de freins. Pour arrêter, le chauffeur passe en seconde, puis en première et ferme le contact.

Orient, misère des choses, misères des êtres : sur le marchepied de la voiture un bouc ficelé, les pattes en l'air, agonise, la langue sortie, sèche de poussière, l'œil révolté. J'en fais la remarque au chauffeur :

- Elle va crever, cette pauvre bête !
- Peut-être... Il fait trop chaud !

En route pour le campement de Naïeff Bey, dans le massif du Karatchok...

Le sentier suit de molles ondulations de terrain, paysage lassant de croupes blondes, de pentes monotones que couvre un tapis d'herbes sèches. A peine un peu de verdure, parfois, dans les fonds.

A une dizaine de kilomètres à l'ouest du Tigre, la tribu de Naïeff, campée sous ses tentes noires en poils de chèvre, éclabousse de taches sombres le fauve pelage du Karatchok. La tente du chef, dominant toutes les autres, se dresse, étroite et longue, au sommet d'une croupe. Elle mesure plus de soixante mètres, comprend d'un côté les appartements des femmes et les cuisines, et se termine, vers le couchant, par une très grande pièce, simplement couverte, protégée du soleil sur les bords par des nattes que l'on déplace au cours de la journée. L'extrémité de la tente, relevée comme un dais jusqu'au soir par des piquets obliques, est alors abaissée contre les derniers rayons du couchant.

Naïeff est assis sur des coussins dans le fond de la pièce commune, adossé à une cloison de nattes bariolées. Il se lève pour m'accueillir, drapé dans son aba de mousseline noire brodée d'argent, et s'avance vers moi.

Très grand, blond avec barbe et moustaches, il porte le voile arabe, retenu au front par les tresses noires de l'aggal.

Nous sommes ici chez des Kurdes arabisés qui ont emprunté aux Bédouins la langue et le costume. Seule leur origine et une certaine fidélité politique, raciale, les rattachent aux autres tribus.

En même temps que Naïeff, remontant sur leurs épaules le grand manteau de mousseline, tous les hommes se sont levés. Lorsque Naïeff s'accroupit de nouveau, me faisant signe de prendre place à ses côtés, les hommes à leur tour s'asseoient, rassemblant les plis de leur cape et posant devant eux leurs sandales.

Ils devisent à voix basse, deux par deux, tout autour de la pièce, ou devant l'énorme cafetière à bec de toucan. Un vieillard solitaire, grisonnant, fatigué, tisonne lentement dans l'âtre, avec de longues pincettes, les crottins de charbon incandescents. Tous tiennent leur fume-cigarette comme un fleuret, les ongles en dessus. Accroupis, ils appuient pour ne pas se fatiguer leurs avant-bras sur leurs

genoux. Ou bien, une jambe allongée à terre, l'autre pliée, le genou sous la clavicule.

Tel, avec ses bandeaux plats, noirs, couvrant les tempes, et sa barbe clairsemée, ressemble à une vieille cuisinière moustachue.

Dans ce brouhaha discret ils égrènent sans pensées leur chapelet ou dessinent dans la poussière avec un bâton.

Naïeff me souhaite la bienvenue ; je l'en remercie, évoquant mes souvenirs de voyages chez les Kurdes.

A longs intervalles nous échangeons des paroles de politesse, des vœux, des compliments, dans cette atmosphère d'indifférence courtoise chère aux orientaux.

Il fait chaud. Des mouches bourdonnent, vous harcèlent. A travers les coutures de la tente, réunies par d'énormes agrafes en fer forgé, le soleil filtre, brochant des soutaches d'or sur le feutre des tapis.

Naïeff fait apporter une pleine écuelle de petit-lait, me l'offre et boit à son tour, soufflant d'abord sur la surface pour écarter les impuretés.

Peu après, un serviteur, traînant dans des savates ses longs pieds maigres, gris de poussière, vient offrir à la ronde, la main sur la poitrine, le café amer dans de minuscules gobelets de porcelaine, sans anse, qu'on fait tourner dans le creux de la main et qu'on boit en renversant la tête.

Tout le monde somnole. On entend des soupirs : Ah ! Allah !..., des rots. Ceux qui sont autour de la cafetière crachent dans le foyer : les autres, pour cela, se retournent.

Dehors les chevaux attachés aux cordes des tentes se tapent en hennissant. Certains, entravés, avancent dans un bruit de chaînes, par saccades, comme des jouets, à grands coups de tête et d'encolure, ou baillent d'ennui, les naseaux dilatés, avec des mines d'hippopotames. Les chameaux baraqués regardent le monde avec mépris et jouent de la lippe. (On leur trouve toujours des ressemblances avec de vieilles dames que l'on connaît.)

Des femmes passent, courbées sous leurs fardeaux, empêtrées dans de longues jupes, ou bien la cruche à l'épaule, sculpturales, bibliques. Quelques-unes, vêtues de rouge, à la façon des bédouines, toutes brillantes de sequins et de bijoux d'or, me rappellent la pêche à la cuiller. Elles filent aussi la laine, laissant pendre leur pelote au bout du fil, et ont l'air de jouer au yo-yo.

Un chien qu'on chasse, un sloughi maigre à tête d'anguille, gémit en s'enfuyant.

Un mouton fourvoyé entre par mégarde. On lui jette des pierres, et il ne sait plus par où sortir.

Assis sur le gros maillet cerclé avec lequel on enfonce les piquets de tente, un esclave noir pile le café dans un mortier de cuivre qui tinte quand on le heurte.

Naïeff sort et bientôt, emmaillotté contre les mouches, chacun s'endort pour la sieste, dont on se réveillera trempé de sueur.

En fin d'après-midi, Naïeff revient parmi ses hommes. Accoudé près de moi, sur les coussins, il me parle de sa vie ; il me dit les longs déplacements de sa tribu, de pâturage en pâturage, au gré des saisons, et les coups de feu échangés avec des voisins querelleurs.

Tout le temps des hommes entrent, se mettent à la disposition de Naïeff. C'est un va-et-vient incessant de serviteurs. Je le félicite sur le nombre de ses domestiques, et il me répond avec un sourire :

— Dans ma tribu, ils sont tous mes domestiques !...

Pour le dîner tout le monde s'accroupit autour du plat, déchire un morceau de kesra et fouille dans le tas de nourriture. Les mains brunes tatouées de bleu draguent, écartent, creusent. Avec une grosse pierre on casse la tête du mouton pour avoir la cervelle. Et de temps à autre pour se désaltérer, on boit une gorgée de lében.

Vient le soir. Certains regagnent leurs tentes. Les hôtes restent, s'enveloppant dans des couvertures, tandis qu'Abd Ul Aziz, fils de Naïeff, glissant des cartouches dans son

fusil, s'en va faire sentinelle avec les guerriers de son père, toute la nuit, autour de la tente...

Fatigué d'aventures, je resterai chez Naïeff plusieurs semaines, libre, insoucieux, détendu, goûtant son hospitalité de grand seigneur et la vie simple des âges bibliques.

Naïeff a mis à ma disposition des chevaux, des serviteurs. Le matin nous partons dès l'aurore, avec quelques hommes d'escorte, Abd Ul Aziz et moi, pour galoper de longues heures à travers pentes et vallées, suivis par les poulains espiègles aux jambes raides. Nous buvons l'espace à grandes gorgées, entraînés sur de jolies bêtes à longue crinière, sûres, ardentes, nerveuses...

Heureux affranchissement de l'être ! Combien me paraît doux et vieux aujourd'hui ce temps pourtant proche encore de chevauchées et de paresse, qui s'inscrit peu à peu dans un passé lointain où déjà trébuchent mes souvenirs !

L'après-midi, souvent, je pars avec un jeune guide qui m'accompagne jusqu'au Tigre. Il prend ses sandales à la main, pour marcher plus à l'aise, relevant sa robe à la ceinture, comme un berger de Virgile, par-dessus de longues jambes polies et bronzées. Il s'appelle Moussa ; il a toute une histoire, qu'il serait trop long de raconter ici. Il marche avec moi pendant des heures, sans jamais marquer de fatigue. La brise, au bord du fleuve, plaque sur lui sa tunique et détaille sa nudité grêle d'adolescent. Il a chaud et la sueur naît sur son front comme une chaude rosée, perle aux tempes en un mince filet qui coule à petites embardées parmi le duvet de ses joues jusqu'au menton, où la goutte hésite ; alors, sans hâte, rentrant sa main dans sa large manche, il s'en essuie le visage, et son vêtement garde une trace humide, irrégulière à cause des plis. A peine haletant, il découvre en retroussant la lèvre du haut une lumineuse rangée de jeunes dents qui s'inclinent un peu vers l'intérieur...

Et après un bain dans le fleuve nous rentrons au soir, comme embaumés de soleil.

Journées de torpeur et d'oubli, sous la tente. On ne fait rien. On roule pendant un quart d'heure une cigarette qu'on allume ensuite à une braise au bout d'une pincette. Les après-midi se passent en parlottes vides, en somnolences béates. Dehors, les femmes s'affairent. Elles passent, droites comme des I, le haut du corps et les bras immobiles ; les pieds seuls remuent sous la robe qu'ils font battre à chaque pas.

Geste courant : les cinq doigts rassemblés par le bout, sur la bouche ou la poitrine ; puis on les ouvre en écartant la main du corps. Avec cela on ponctue toutes les explications.

Expression usuelle :

— Le Kurde, qu'est-ce qu'il dit ? Il dit... etc...

Ou bien :

— Auto i-n'y a pas. Benzine i-n'y a pas. Cazal (gazelle) i n'y a pas.

Sous la tente, parfois, nous parlons des coutumes. Il est question, un jour, des femmes infidèles. « Chez moi, me dit le jeune chef d'une tribu voisine, je les fais lapider. » Alb-Ul-Aziz, piqué au vif, ajoute : « Oui, mais moi, auparavant, je leur coupe le nez ! » Et l'autre, vexé : « Pardi ! bien sûr ! moi aussi je leur coupe le nez ! » Comme je leur demande si c'est long de tuer une femme à coups de pierre, l'un d'eux me répond : « Oh ! Non ! La dernière que j'ai fait lapider, ça n'a même pas duré une heure ! »...

Toujours des histoires de brigands. Une bande qui vient de rentrer de Turquie a dû achever ses propres blessés pour ne pas les laisser tomber aux mains des Turcs. Ils faisaient des étapes de douze heures, sans manger, sans boire.

Amid Agha, brigand fameux, se meurt non loin d'ici. J'y vais. Il agonise, le malheureux, dans une pièce misérable, une hutte en ruines au bord du Tigre, presque seul. Une vieille femme lui apporte du lait de chèvre et le fait boire en soutenant sa tête. A peine retombé sur son oreiller trempé de sueur, il vomit ; une odeur horrible se répand.

Une seule mort possible pour les bandits : la balle dans la tête, au creux d'un rocher. Tout le reste est déchéance.

Parfois, en fin de journée, nous allons, Naïeff et moi, faire un tour de promenade parmi les tentes. Les bergers poussent les brebis dans leur enclos, retenant du bout de leur houlette celles qu'il faut traire. Ils les connaissent toutes et n'hésitent pas.

Ainsi se passent nos journées jusqu'au soir. L'heure arrive où les brises du crépuscule font trembler les cordes des tentes. Des odeurs de suint et de fumée passent dans l'air qui fraîchit. Une mince raie mauve cerne l'horizon où s'attardent des lueurs d'aigue-marine. Au nord pâlit la ligne azurée des Monts Masius, irréelle dans les vapeurs du soir. Un coup de feu éclate dans le lointain. Le sloughi qui somnole lève la tête, dresse l'oreille. Une étoile grelotte. Il fait nuit. Instants divins où la pensée s'anéantit dans l'extase, où la nature, comme étourdie de silence, sourit dans l'ombre et se donne aux premières étoiles...

## CHAPITRE XII

### Les Chrétiens Nestoriens

Cette Djezireh syrienne forme bien la plus étrange marqueterie de races qu'on puisse imaginer. Des odyssées prodigieuses, de vrais romans d'aventures sont venus trouver ici leur épilogue, à l'ombre paisible de notre drapeau.

Massacres, misères, déportations, tout un passé de drames et d'atrocités revit à travers les récits de ces malheureux auxquels la France a donné asile : ce sont des Arméniens échappés à des supplices d'un autre âge et traînés en convois misérables à travers les montagnes du Kurdistan jusqu'aux plaines de l'Euphrate, des Russes qui pour fuir la révolution ont dû franchir des étendues immenses, des steppes interminables, réduits pour survivre à se manger entre eux avant d'atteindre un port, des Kurdes chassés par les massacres, et parmi toutes ces épaves, d'autres encore, et non les moins pitoyables : les derniers nestoriens.

Ces chrétiens, que l'on désigne aujourd'hui sous le nom d'Assyro-Chaldéens, et dont l'extrême dénuement ne peut laisser insensible quiconque a l'occasion de les visiter, se trouvent être à la fois les survivants d'une des plus grandes races impériales de l'Histoire et les débris de cette Eglise hérétique d'Orient, détachée de Byzance au V<sup>e</sup> siècle, qui donna des savants aux khalifes de Bagdad, évangélisa des rois tartares et des empereurs mongols,

et qui, vers le milieu de notre ère, couvrit l'Asie de ses évêchés, de la Mer Rouge aux Mers de Chine : éclaircies de splendeur illuminant une suite douloureuse de vexations, de martyres et d'exils.

Rejetés par les persécutions mongoles du XV<sup>e</sup> siècle dans les hautes vallées du Grand Zab, décimés par les Kurdes vers 1850, chassés de leurs montagnes par les Turcs en 1915, massacrés par les Irakiens en 1933, c'est, pour finir, en terre française qu'ils sont venus chercher paix et tranquillité.

L'évocation du passé de ce petit peuple fait mieux mesurer encore sa détresse actuelle.

Qu'il soit issu de la grande nation assyrienne, comme il le prétend avec orgueil, cela peut prêter à discussion. Accordons-lui, si l'on veut, le bénéfice du doute...

Sur les fastes du royaume d'Assour, il n'est guère utile d'insister. Qui n'a présents à la mémoire les récits d'épopée de Sargon, d'Assurbanipal ou de Téglat Phalazar ?

Les beaux jours de l'Eglise nestorienne semblent en revanche presque ignorés. Pourtant, elle a failli convertir l'Asie tout entière et les Gengiskhanides, les Chinois et les Turcs. Qu'arriverait-il si de Constantinople à Pékin s'étendait aujourd'hui un continent chrétien ?

Remontons dans le passé.

A en croire les Pères de l'Eglise, les rois Mages, dès leur retour, auraient apporté le christianisme en Orient. Au début du III<sup>e</sup> siècle il y avait déjà vingt-cinq évêques en Mésopotamie.

Malgré des persécutions effroyables, l'Eglise orientale progressait et comptait en 410 quarante évêchés et six métropoles.

Au moment où l'hérésie nestorienne va se faire jour, c'est-à-dire au milieu du V<sup>e</sup> siècle, le christianisme, déjà solidement installé et scellé par le sang des martyrs en Mésopotamie et en Perse, avait également des points

d'appui sur le chemin de l'extrême-orient, aux Indes, à Ceylan, et sur la route du Nord, au Turkestan.

L'origine de l'hérésie fut la suivante : Nestorius, patriarche de Constantinople, enseigna publiquement dans les écoles de Byzance en 428 une proposition selon laquelle il y avait deux personnes dans le Christ, l'une engendrée de Dieu de toute éternité, l'autre née de Marie dans le temps.

Nestorius fut condamné par le concile œcuménique d'Ephèse en 431, aux applaudissements de la populace que la suppression du culte de Marie avait violemment indisposée.

Mais l'hérésie allait lui survivre et faire d'autant mieux son chemin qu'elle allait se greffer sur un schisme politique et en quelque sorte l'envenimer ; la séparation entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident, séparation destinée à libérer les chrétiens de Perse de la tutelle compromettante de Byzance.

La suppression du célibat ou plus exactement l'obligation du mariage pour les prêtres, allait donner en outre un essor considérable à l'évangélisation, en permettant la transformation du marchand en prêtre et inversement, à une époque et dans un pays où les commerçants étaient les meilleurs missionnaires.

Chez les Huns, les Mongols et les Turcs illettrés, les nestoriens allaient ainsi apporter, avec leur alphabet, les principes de leur foi.

Les conversions se multiplient à une cadence rapide ; des métropoles se créent, à Almalik, Kashgar, au Tangout, dans le Thibet et jusqu'en Chine, où des missionnaires nestoriens apportent leur doctrine en 635, sous la dynastie des Tang.

Revenons en Mésopotamie. Sous la conquête musulmane le christianisme connut une ère de tranquillité. Mahomet avait été instruit par un nestorien, le moine Sergius

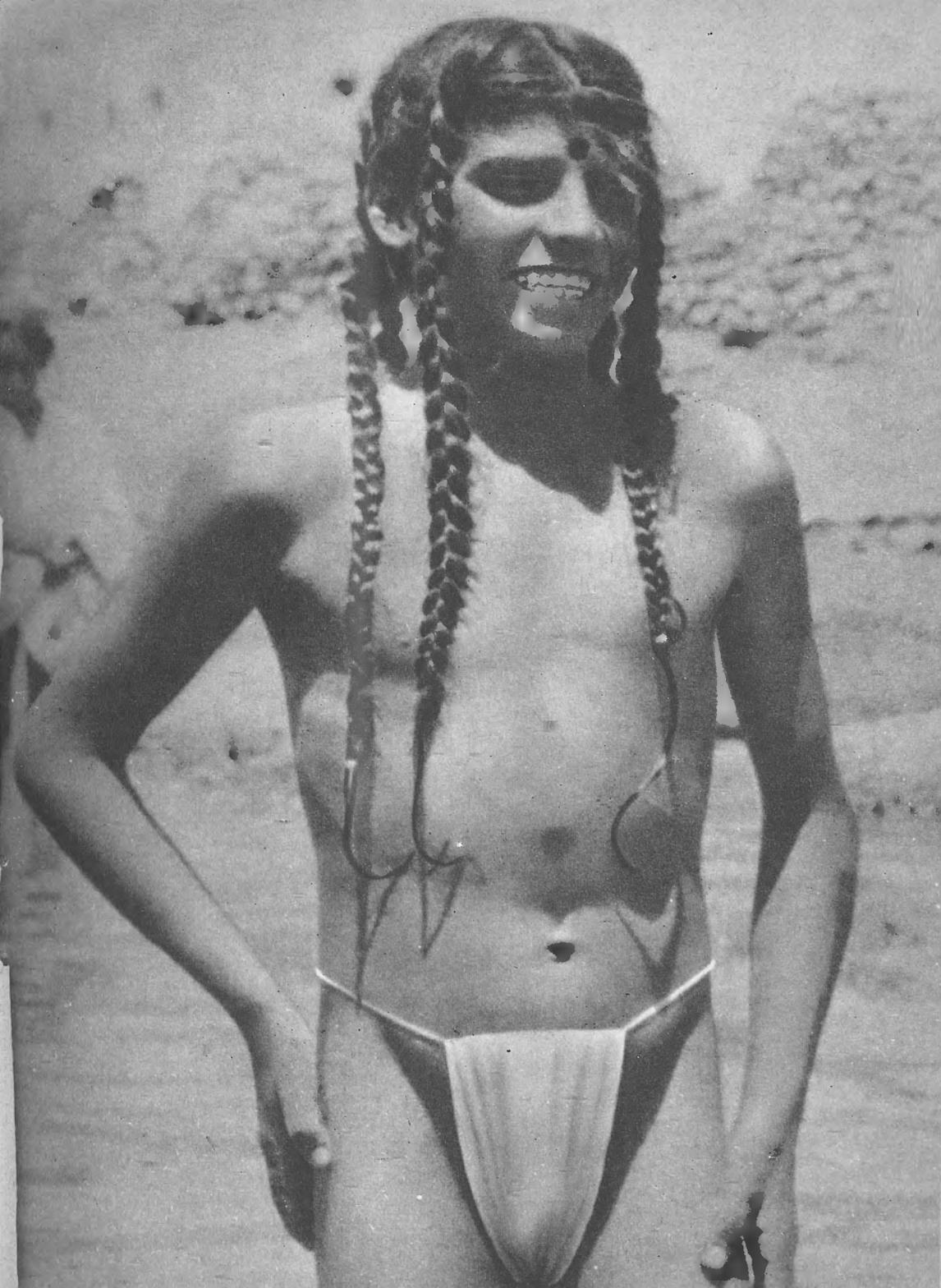
Bahira. C'est celui-ci qui aurait incité la riche veuve Kadidja à épouser son petit commis besogneux, malgré une différence de vingt-cinq ans, et qui plus tard l'aurait consolée des crises d'épilepsie du futur prophète.

En Mésopotamie les nestoriens ont formé pendant sept siècles l'élite intellectuelle du pays. Ils détenaient la science et la philosophie grecques ; leur langue a été le lien entre les dernières écoles grecques, en particulier celle d'Alexandrie, et la civilisation islamique. Sous les khalifes, les évêques étaient des logiciens, des physiciens, des géomètres. Tous les médecins étaient chrétiens. Les nestoriens occupaient les plus hauts postes de l'Administration et de la police.

En même temps le christianisme continuait à faire des progrès considérables chez les Turcs et les Mongols. Une grande tribu turque, la plus évoluée, celle des Oïgours (dont nous avons tiré le mot « ogre »), comprit un très grand nombre de chrétiens. L'alphabet oïgour, dérivé de l'alphabet syriaque ou estranghélo, était dû aux missionnaires nestoriens. Les Mongols bouddhistes, qui l'ont reçu des Oïgours, l'ont transmis aux Manchous et on le retrouve encore de nos jours. L'alphabet pehlvi, complété par les scribes nestoriens, est devenu l'alphabet coréen moderne. C'est par l'intermédiaire des Oïgours que les Naïmanes de l'Altaï et les Keraït du Gobi oriental connurent la religion chrétienne. Aux environs de l'an 1000, le métropolitain de Merv, Ebedjesu, convertissait le roi de la tribu Keraït qui vivait à l'est du Baïkal, et ses deux cent mille sujets : la légende du Prêtre-Jean allait naître. Le dernier roi Keraït, Ung Khan, sera vaincu en 1203 par Gengis-Khan, l'empereur inflexible. Mais aujourd'hui encore, dans les steppes des Kirghizes, des clans nomades, musulmans depuis six cents ans, apposent encore sur leurs contrats la croix de leurs ancêtres, les Keraït chrétiens.

Chez les Mongols, le christianisme avait également pénétré. Une légende, colportée par les Templiers, faisait

*Jeune Arabe du lac Khattounié. « Certains sont d'une rare beauté, un peu inquiétante, un peu trouble. Les garçons qui se baignent, tout nus, dans le lac, ont un sourire satanique, des hanches minces et des nattes brillantes... » (P. 204.)*





à tort, de Gengis-Khan un chrétien. Mais deux de ses fils l'étaient.

Les nestoriens foisonnaient au XIII<sup>e</sup> siècle dans le Turkestan oriental. L'empereur Abaga (1264-1282) qui avait épousé la fille d'un Paléologue, leur était très favorable. Il faisait bénir ses vêtements et les envoyait plonger dans l'eau du Jourdain. Ses monnaies portaient une croix avec cette inscription : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Khoubilaï lui-même, le grand empereur mongol, mort en 1294, favorisait ouvertement le christianisme. En conquérant l'Empire des Soung, Khoubilaï fit revenir le christianisme que la chute des Tang avait chassé de la Chine du nord, et le propagea même dans la Chine méridionale où il n'avait jamais pénétré.

Ainsi le XIII<sup>e</sup> siècle marque le point culminant de l'Eglise nestorienne. Ses vingt-sept métropoles et ses deux cents évêchés couvrent la plus grande partie de l'Asie. Des princes mongols et des souverains tartares qui se disent les descendants des rois mages baisent les évangiles, envoient chercher de l'huile prise à la lampe du Saint Sépulcre, y font porter leurs vêtements. Même on peut dire que le christianisme est devenu la religion nationale des Turcs, celle qui correspond le mieux à leur mentalité, bien plus que l'Islam auquel ils vont bientôt se convertir.

Sur les chrétientés de Haute Asie, le meilleur témoignage que nous possédions, outre celui de Marco Polo, est le récit savoureux d'un moine cordelier, Guillaume de Rubroucq, envoyé par Saint Louis auprès des souverains tartares pour constater s'ils étaient bien chrétiens ainsi qu'on l'assurait.

Quel que fut le goût du brave moine pour l'andouille de cheval et le lait de jument aigre, il se trouvait passablement dépaycé au milieu de ces barbares qui s'enivraient de koumyz, mangeaient des rats et vivaient toute l'année sous une tente de feutre.

*Lac Khattonnité. « Les hommes portent les cheveux nattés... » (P. 204.)*

*Djebel Sindjar. Type de Yezidi. « Leur haute coiffure en pain de sucre les signale. Ils ont de grosses moustaches tombantes de moujiks, un nez épais, des yeux petits. » (P. 207.)*

Sa moindre surprise ne fut pas de trouver là-bas, à Karakoroum, en plein pays tartare, un orfèvre parisien, un certain Guillaume Boucher, une femme originaire de Metz, dont le frère était bijoutier sur le Pont-au-Change et même un évêque normand des environs de Rouen.

Les nestoriens, très protégés par la femme du khan, convertie elle-même, formaient, il est vrai, une assez minable chrétienté. Les prêtres étaient complètement ignorants, usuriers, simoniaques, ivrognes et parfois polygames. Les cérémonies religieuses étaient surtout prétextes à des beuveries éhontées...

A cette époque, par suite du développement du nestorianisme en Asie, qui coïncidait avec le moment des Croisades, les rapports entre Mongols et Occidentaux furent extrêmement fréquents. Les rois chrétiens et le pape échangeaient avec le Grand Khan des Tartares des ambassades qui avaient plus ou moins pour mission de vérifier si celui-ci était bien chrétien comme on le disait. Car on rêvait de le faire intervenir aux côtés des Croisés ; tout au moins on comptait sur lui pour constituer la deuxième branche d'un étai qui aurait broyé l'Islam.

Cette éventualité fut près de se réaliser : le prince mongol Houlagou, frère de Khoubilaï et petit-fils de Gengis Khan, entreprit contre l'Islam une guerre d'inspiration chrétienne.

Dans sa marche contre la Syrie, lors de la prise de Bagdad (1258), les chrétiens furent épargnés. Tandis que les soldats égorgaient huit cent mille musulmans, les nestoriens, réunis dans leur église, échappaient au massacre et même se voyaient comblés de bienfaits. Leur patriarche recevait le palais du khalife lui-même que le Prince de la Horde d'Or avait fait fouler aux pieds de ses chevaux.

A Damas, les mosquées furent converties en églises.

Mais les circonstances arrêterent cette véritable croisade mongole. Et plus tard, lorsque les khans de l'Asie

centrale proposèrent à nouveau aux rois chrétiens une croisade commune, l'offre ne fut pas acceptée. On laissa passer ainsi une occasion qui aurait pu changer la face du monde.

Les nestoriens étaient alors près de disparaître. Ceux d'Arabie depuis longtemps n'existaient plus. Aux Indes, les Portugais, en voulant les convertir au rite latin avaient surtout réussi à leur faire embrasser l'hérésie monophysite...

En 1342, un des plus vieux centres chrétiens de Haute Asie, Almalik, fut détruit : des missions catholiques l'avaient compromis.

En Chine, l'avènement de la dynastie chinoise des Ming (1369) fit disparaître le christianisme : tout ce qui pouvait rappeler la domination mongole était irrémédiablement condamné.

Bientôt va passer sur l'Orient une lame de fond formidable, la conquête de Tamerlan, qui achèvera d'anéantir les communautés chrétiennes d'Asie.

Les temps étaient bien changés depuis Houlagou : quand les chrétiens de Bagdad virent avancer sous leurs murailles l'emblème de Tamerlan, la queue de cheval surmontée d'un croissant d'or, ils n'eurent plus cette fois la ressource de s'enfermer dans leur église : ils furent passés au fil de l'épée, comme les autres, et leurs têtes allèrent s'amonceler dans les pyramides de crânes (1400).

De tous les chrétiens de Mésopotamie, les seuls qui allaient survivre à ce massacre furent précisément les nestoriens de race assyro-chaldéenne. Refluant alors du Nord de la Mésopotamie vers les vallées du Grand Zab, ils vécurent là longtemps dans une quasi indépendance, grâce à la faiblesse du gouvernement turc et aux divisions des tribus kurdes voisines.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Nestoriens du Kurdistan, appelés aussi Achirets, eurent à subir des persécutions répétées, organisées par l'émir kurde Bedr Khan qui, sur l'instiga-

tion des mullahs, avait résolu de venir à bout de l'indépendance de ces chrétiens. Les villages furent brûlés, les troupeaux pillés, les moissons détruites. Les hommes furent massacrés, les enfants et les femmes emmenés en esclavage.

Pendant ce temps, dans les plaines d'Ourmiah, en Perse, les nestoriens persans vivaient dans des conditions misérables, sans prêtres ni écoles. Tout changea lorsque des missionnaires vinrent parmi eux. Leur standing s'éleva. Ils fournirent des instituteurs, des prêtres, des docteurs. Ils émigrèrent en Amérique et en revinrent avec une mentalité toute différente. Ils s'habituerent à tirer parti de leur religion pour recevoir des protections, assaillir les consulats de protestations. Ainsi naquirent contre eux chez les musulmans des haines sourdes qui aboutirent en 1914 à d'horribles massacres.

Vint la Grande Guerre. Lorsque les Turcs déclarèrent la guerre sainte, le Gihad, les assyro-chaldéens refusèrent d'y adhérer ; ce fut pour eux le début de nouveaux malheurs.

Dès le printemps de 1915, retranchés, ou plutôt cernés dans leurs montagnes, ils y subirent les assauts des troupes turques aidées par les Kurdes.

A la fin de l'année, à bout de vivres et de munitions, trente mille assyro-chaldéens, y compris les femmes et les enfants, se replièrent en une tragique retraite vers les lignes russes de la région d'Ourmiah où ils retrouvèrent ceux des chrétiens de Perse qui avaient échappé aux affreux massacres de l'hiver précédent.

On les répartit dans des camps. L'année suivante, deux mille volontaires encadrés par des officiers russes étaient recrutés et envoyés contre les Turcs.

Mais bientôt la révolution russe les abandonna au milieu de leurs ennemis.

En août 1918, ne pouvant plus se battre faute de cartouches, le peuple assyro-chaldéen reflua en désordre vers Hamadan où se trouvaient les Anglais. Au cours de cette

retraite sept mille d'entre eux moururent de fatigue et de misère. Les Anglais les recueillirent, les désarmèrent et les installèrent dans des camps autour de Bagdad.

En 1920 les camps furent supprimés et les assyro-chaldéens, répartis dans le nord de l'Irak, fournirent des régiments appelés « lévies », qui pendant dix ans continrent dans tout le pays irakien les soulèvements des minorités turbulentes.

En 1932, le mandat anglais sur l'Irak prit fin. La protection des minorités, appuyée par des recommandations de la S. D. N., était confiée au gouvernement arabe de Bagdad.

Certains, alors, qu'il leur faudrait devenir des citoyens irakiens, les nestoriens allèrent demander asile à la France en Syrie ; plusieurs d'entre eux passèrent le Tigre en août 1933. Mais les autorités françaises avaient des instructions pour ne pas les accepter : ils durent franchir à nouveau le fleuve. Sur la rive opposée, l'armée irakienne les reçut à coups de mitrailleuses. Ce fut le point de départ de nouveaux massacres. Pendant les jours qui suivirent, dans tout le nord de l'Irak, les assyro-chaldéens étaient livrés à une populace que la police elle-même avait armée. Les conversions forcées, les fusillades, les viols, toute la gamme habituelle des brutalités orientales, se donnèrent libre cours. Au total soixante-dix-huit villages assyriens furent brûlés et pillés. Tel fut le premier acte d'un état arabe laissé à ses propres initiatives...

La S. D. N., après un blâme sévère pour le pays qui avait toléré ces horreurs, s'occupa de transporter les assyriens dans un autre pays, entreprise dont l'histoire n'avait montré jusqu'alors aucun équivalent, et l'on décida d'installer les réfugiés sur le Khabbour, un affluent de l'Euphrate. Ainsi c'est dans une région qui avait été jadis témoin des campagnes victorieuses des Sargonides, que ces débris de peuple d'Assour allaient chercher refuge.

C'est là que nous allons les retrouver.

### Dernière étape avant la colonie assyro-chaldéenne : Ras-El-Aïn...

Ras-El-Aïn, aux sources du Khabbour, fraîche oasis si peu exotique, avec tes saules argentés, ton vieux moulin de pierre aux arches ruinées, et ton lac de cristal bleu pâle, Ras-El-Aïn dont les syllabes claires tintent aux oreilles comme un rire de jeune fille, le frais éclat de ton nom se voile, hélas ! aujourd'hui douloureusement : l'admirable lieutenant de Chevigny, si gai, si chic, si « cavalier », qui là-bas m'accueillit dans cette Syrie qu'il aimait tant, est tombé depuis, frappé par des balles françaises... Avions-nous donc tellement de Chevigny, qu'il nous fût permis de les gâcher ainsi dans de vains combats ?

Cher Chevigny, je revois ta maison de pisé, ta chambre d'officier avec les tapis de Mardine, blancs et noirs, et la courte étamine tricolore, flottant sur le quartier des Tcherkesses, qui devait te servir de linceul. Et je me demande aujourd'hui quelles seraient, si tu revenais parmi nous, tes pensées...

La voiture fonce dans une plaine monotone, blanche de lumière, une interminable étendue sans relief où s'élèvent de loin en loin des tourbillons de poussière. En travers de notre chemin passent des meules vagabondes de chardons sauvages, entraînées par les bourrasques. Au milieu de cette pâle immensité, le Khabbour se plie et se déplie en méandres paresseux, tantôt ourlé de verdure, tantôt confondu à demi dans un paysage torride et aveuglant. Vu du haut des « tells », il fait étinceler au soleil ses mille remous dans la transparence desquels s'agitent d'énormes poissons qui luttent contre le courant.

Au Sud, la longue muraille basse du Djebel Abd Ul Aziz, festonnée de boursouflures arides, coupe l'horizon. Derrière nous, au Nord, se détache la ligne bleutée des Monts Masius, transparente comme un lavis.

C'est là, le long de cet affluent de l'Euphrate, que les

nestoriens sont venus vivre la dernière aventure où les a menés leur destin.

Les maisons, en brique crue crépie de boue, sont celles de la Syrie du Nord : un cube coiffé d'une coupole en chapeau de clown, la koubba, qui améliore l'aération et évite l'emploi de poutres, introuvables dans le pays.

Massés autour des tertres qui jalonnent le fleuve, les villages assyro-chaldéens, surgis du sol comme des termitières, ressemblent, avec leurs centaines de coupoles identiques, à des fournées de gâteaux sorties de la cuisson. Rien ne les distingue de la terre dont ils sont pétris : avant que naissent les ombres, l'aube chaque matin confond dans une même pâleur rosée la plaine blonde et les petits dômes pointus.

Dans un passé lointain, ce pays si fertile avait été habité et cultivé : les « tells » qui marquent l'emplacement des villes détruites témoignent de cette ancienne prospérité. Mais plusieurs siècles d'abandon n'avaient laissé subsister ni irrigation ni cultures. Après la répartition des terres il fallut défricher profondément le sol avec des tracteurs, établir des norias, des pompes, amorcer le reboisement et constituer progressivement pour les nouveaux arrivés un cheptel qui se monte aujourd'hui à près de vingt mille têtes de bétail.

Depuis plusieurs années, la vallée du Khabbour a changé d'aspect. A la place d'un désert s'étend aujourd'hui sur des kilomètres autour du fleuve une plaine striée par le labour, rapiécée de parcelles inégales, où l'eau court dans des séguias. Les champs de maïs ou de sésame ont remplacé ces étendues livides que les chardons sauvages marbraient d'un gris bleuté. Le vert somptueux des cultures potagères ceinture les villages ; le long des rives frissonnent les jeunes peupliers. Des troupeaux s'égaillent dès le matin vers les champs, pour ne revenir qu'au soir, nimbés des brouillards d'or du crépuscule.

Nous sommes en fin de moisson, et dans les petits manè-

ges de plein vent les bœufs attelés côte à côte foulent à pas lents les bottes rompues, tandis que s'élèvent partout à l'horizon les gerbes de poussière des vanneurs qui lancent en l'air à grandes pelletées les débris de paille et d'épis.

La capitale de la colonie nestorienne, c'est Tell-Tameur, à ranger dans la série des tristes capitales, bien après Karyès, capitale de l'Athos...

Car si, à Karyès, la patriarche vit encore au milieu de son peuple, Tell-Tameur ne peut nous offrir qu'un trône vide : le patriarche des Nestoriens, Sa Béatitude Mar Schimoun, vit en exil tantôt à Londres, tantôt à Chypre, loin de ses ouailles misérables et d'un clergé réduit à quelques prêtres en guenilles.

Un « régent » le remplace, le capitaine Vuilloud, qui gère au nom de la S. D. N., avec un entrain et une conscience inégalables, la colonie assyro-chaldéenne du Khabbour. Sa maison ressemble aux autres, avec les coupoles doubles et un jardinet planté de fleurs et de massifs. (Il y a en plus — il est vrai — une glacière — et Dieu sait qu'en cette satanée Djezireh ce n'est pas de trop.)

Le métier militaire a ses faiblesses, ses insuffisances, son incroyable déformation professionnelle, mais c'est une bonne école à certains égards et le capitaine Vuilloud, qui joint à sa technique du commandement une finesse naturelle et des qualités de cœur qui ne s'apprennent pas, a obtenu dans la colonie du Khabbour des résultats qu'un civil aurait peut-être bien manqués.

Et puis tirons notre chapeau aux militaires du bled : ils savent recevoir ; mieux peut-être, encore, que les planteurs de la brousse qui pourtant, eux aussi, mettent à leur table le « couvert du pauvre ». Et cela malgré leur mépris des civils — indispensable à la conservation de l'esprit de corps — malgré, aussi, le sans-gêne de visiteurs qui se croient volontiers tout dû.

Suivons le capitaine Vuilloud qui nous fait les honneurs de son domaine...

Pauvres Assyro-Chaldéens ! Sont-ce là vraiment les représentants d'une des plus grandes races impériales de l'Histoire ? Où sont les bas-reliefs de Ninive, les guerriers au profil volontaire qui lançaient sur des lions leurs dogues ou les transperçaient de leurs flèches, qui prenaient d'assaut les forteresses et empalaient leurs prisonniers ?

Nous ne rencontrons que de pauvres hères, des clochards. La S. D. N. et des comités charitables ont fourni pour leur habillement tout un ramassis baroque de culottes courtes, knickers, maillots de bain, bleus de mécanos, que certains même accouplent avec leur ancien costume de montagnard : le petit bonnet de feutre, pointu comme leurs maisons, la large culotte, les jambières de laine, le gilet ou la chemise brodée. Mais ce ne sont plus que des haillons rapiécés. Les vieux chapeaux mous délavés, parfois sans bords ni rubans, et les guenilles citadines, les font ressembler aux chercheurs d'or des premiers films d'aventures. On se reproche d'en rire.

Parmi les femmes se remarque parfois une mine avenante, un profil délicat. Certaines, à la façon des paysannes russes, nouent leur fichu sous leur menton avec un soupçon d'élégance. Rares visions...

Une infinie tristesse émane de ce peuple en guenilles. Malheureux chrétiens d'Orient ! Vaincus, traqués, spoliés, ils courbent le front devant leur destin et ne sont plus que des épaves, mûres, hélas ! pour le massacre.

Les gosses en haillons, gentils et tristes comme tous les petits malheureux de tous les pays, font le salut militaire en portant une menotte sale à leur tête sans coiffure et sourient gravement. J'en ai vu de tout semblables à Naples dans les vieilles rues qui mènent au port, et qu'un policier m'interdit de photographier parce qu'ils compromettaient la réputation d'une Italie fasciste opulente et sociale.

Dans le clergé cette détresse est plus poignante encore.

Sur trente prêtres nestoriens, la grande majorité n'a pas d'habits ecclésiastiques. C'est à peine s'ils peuvent acheter l'encens et le vin de messe. Le premier sur qui je tombe est en pantalon de charpentier et manches de chemise, une chemise rapiécée, ravaudée, trop grande et sale. Il est long chevelu et barbu, comme les moines orthodoxes — hirsute, en plus. Il vit dans sa coupole avec une souillon et plusieurs gamins pouilleux qui ne font guère plus honneur à son état. On imagine ainsi les prêtres nestoriens du XIII<sup>e</sup> siècle, sous leur tente de feutre, au pays de Karakorum, tels que les vit Rubroucq. A cette époque l'évêque ne visitait ses ouailles qu'une fois tous les cinquante ans et en profitait alors pour ordonner prêtres la presque totalité des enfants mâles !... A cette époque aussi les moines buvaient sec, répétant par trois fois leurs libations en l'honneur de la Trinité. Tandis qu'aujourd'hui leurs successeurs en sont réduits à l'eau pure. Quant aux évêques, restés en Irak, ils ne viennent jamais, pas plus que le patriarche qui, élevé à la méthode anglaise sous l'influence de sa tante, s'accommoderait fort bien, au dire des mauvaises langues, de la vie de Londres et de l'hivernage cypriote.

Les chapelles nestorienne se ressentent comme le reste de l'extrême misère du peuple assyro-chaldéen. Franchie la porte de l'entrée, au cintre surbaissé, selon l'usage, pour obliger les fidèles à courber le front, et timbrée d'une petite croix, on pénètre dans une pièce nue, meublée de bancs grossiers. Une vieille cretonne à rideaux ferme le chœur.

Quelques niches frustes, des objets étranges, des oripeaux, donnent une allure de catacombe. On sent battre ici le cœur d'une église primitive, restée figée depuis des siècles dans son archaïsme grossier. Les nestoriens se flattent de maintenir les traditions des premiers siècles : ils ne devraient pas s'en vanter. Les religions doivent connaître, elles aussi, le progrès ; ou bien elles glissent à la mort. La religion chrétienne, émigrant vers l'Occident,

a évolué avec lui. Les rameaux détachés ont croupi dans la décrépitude orientale. Ils se sont refusés à Rome, et Rome aujourd'hui en eux voit surtout des parents pauvres qu'il faut tirer de la débîne.

En Orient race et religion se confondent. Déjà la tutelle de Byzance compromettait les chrétientés de Perse et de Mésopotamie. L'autorité romaine, qu'ils ont pourtant rejetée, pèse encore sur leur réputation. Les chrétiens, aux yeux des orientaux, font figure de faux-frères, presque de traîtres. On convertit parfois à l'Islam un chrétien ; on ne fait jamais passer un musulman au christianisme. Ou bien il lui en coûte la vie et souvent aussi à l'artisan de sa conversion.

Les prêtres nestoriens vivent dans un dénuement total, une misère d'émigrants naufragés. Il leur manque tout, jusqu'aux bougies pour le culte — qu'on remplace par des rats de cave — et personne ne peut les aider.

Plus favorisés, les prêtres chaldéens catholiques — anciens nestoriens passés à l'église romaine, au nombre de six pour six cents fidèles — reçoivent un mince traitement : environ deux cents francs par mois que leur envoie le patriarche de Babylone.

Ce n'est pas le Pérou et pourtant cela se sent : les deux prêtres chaldéens à qui je vais rendre visite ont une tenue décente, des soutanes propres, un parapluie contre le soleil. Mais leur esprit sent la récrimination, sinon la révolte. Ce sont eux qui semèrent le mécontentement, qui prônèrent assez sottement le sabotage et la grève perlée. Ceci se passait en 1937 ; lorsque fut rendue définitive l'installation sur le Khabbour, les Nestoriens se laissèrent aller à une mauvaise humeur que gonflait tout un arriéré de misère et de déceptions. Un nouveau rêve s'éteignait pour eux : l'espoir de regrouper un jour tout leur peuple sur les rives de l'Oronte ; au lieu du paradis entrevu on les condamnait à un purgatoire éternel ; et aussi, disons-le, trop bien habitués depuis vingt ans à se voir hébergés, ravitaillés, enrôlés, ils envisageaient sans joie le jour désor-

mais proche où ils ne devraient plus compter que sur eux-mêmes. Ils se livrèrent à des manifestations inattendues : dans plusieurs villages ils refusèrent de décharger les camions de ravitaillement, renvoyèrent les bœufs de labour qu'on leur livrait, s'abstinrent de semer, sabotèrent le recensement.

Tels sont bien les chrétiens d'Orient : abandonnés à eux-mêmes ils font figure de martyrs ; soutenus, ils deviennent rapidement insupportables.

Les deux prêtres catholiques qui me reçoivent sont mariés. Ils l'étaient avant leur conversion et le sont restés, ce qui leur donne à nos yeux comme une allure de mauvais prêtres. Ces deux cents francs mensuels influent beaucoup sur les conversions...

On cite des cas étonnants : tel prêtre chaldéen devenu veuf après sa conversion retourne au nestorianisme pour se remarier ; tel autre, qui sent son avancement plus ou moins bouché dans le rite latin, revient au nestorianisme pour se faire consacrer évêque, puis retourne au catholicisme mitre en tête ; fumisteries qui ne contribuent pas à donner au clergé oriental la classe et la tenue qu'on lui souhaiterait.

Si les prêtres chaldéens possèdent quelques avantages matériels sur leurs collègues restés fidèles à l'hérésie, leur aisance reste encore bien relative. Leurs petites chapelles suent la misère, exactement la misère des camps de prisonniers ; on s'y sert de « quarts Périer » en guise de burettes, d'un bol comme bénitier et d'anciennes boîtes de conserve comme vases d'autels.

La messe nestorienne est plus primitive, plus pittoresque. J'hésite à la raconter ; j'ai peur d'y mettre quelque malice involontaire et de la tourner en ridicule.

Toute cette liturgie à base d'encens et de baisers, au cours de laquelle on agite des grelots et des sonnettes, prêche — il faut bien l'avouer — à la caricature.

Une sorte de trône m'a été préparé, comme pour un souverain, avec un prie-Dieu harnaché de housses rouges...

On m'attendait pour commencer. Le prêtre vient à la porte me chercher et dès que je suis en place, m'encense, m'enfume, me noie dans un nuage bleuté. J'en perds la respiration, je larmoie, je suis déjà ridicule.

Le prêtre disparaît derrière le rideau de cretonne rouge, revient avec un Evangile et me le présente :

— Baisez ! me glisse à l'oreille le petit interprète qui m'accompagne.

Je fronce les sourcils. Faut-il vraiment ?

— Baisez ! insiste le jeune homme.

Bon ! Bon ! Tant pis !... Et je baise.

Le prêtre disparaît encore et revient vêtu d'une dalmatique en étoffe à rideaux ; il encense la foule qui vient défiler devant lui et qui se frotte la figure avec les mains comme si elle se débarbouillait d'encens.

Entre temps il psalmodie sur un ton aigu, à la mode orientale, annone, bronche, repart à toute allure, éructe des syllabes dissonantes, d'une voix bêlante et fêlée, pleure, gémit... S'il n'y avait pas le décor, les diacres en bonnet pointu, tenant leur petit rat de cave à la main, les assistants qui tirent une sonnette en versant leur offrande, les petits rideaux par ci, les cretonnes par là, les vases en boîtes à asperges, moi-même, devant mon prie-Dieu de luxe, et le prêtre perdu sous ses oripeaux comme une folle de quartier, on se demanderait dans quel asile étrange on est tombé.

Les fidèles défilent à nouveau devant le chœur : toute une assemblée de clochards qui embrassent à pleine bouche les livres sacrés (c'est agréable de passer après eux...), recommencent ensuite sur un baiser de paix, tirent la sonnette, sous l'œil sévère du prêtre et de ses diacres.

La cérémonie se prolonge et, sur mon trône, je commence à me sentir des fourmis dans les jambes. Je me penche vers mon petit interprète pour lui demander si l'office ne touche pas à sa fin.

— Oui, me répond-il, il n'y en a plus que pour une heure et demie...

Arrive l'instant de la communion, sous les deux espèces pour les adultes, sous une seule pour les enfants.

C'est vers moi que se tourne en premier le prêtre. Ciel ! Que faire ? Il s'approche, majestueux, persuasif, implacable, me tendant sous le nez son compotier plein de petits morceaux de pain.

— Prenez ! C'est la communion ! me souffle mon jeune mentor.

Et moi, penché vers lui :

— Impossible ! Je ne suis pas confessé !

— Ça ne fait rien ! Prenez toujours !

Je n'aime plaisanter là-dessus. On a beau ne pas être nestorien...

Je multiplie, gêné, rougissant, les signes de dénégation, tandis que le prêtre, désolé, et de plus en plus persuasif, insiste en me mettant son compotier sous le menton.

— Allez ! Laissez-vous faire ! A la fortune du pot ! semble-t-il dire...

Je perds contenance. Tout le monde me regarde. Je passe pour un mufle. Du diable si je m'attendais à une histoire pareille ! Je me raccroche à mon interprète assis au pied de mon trône :

— Enfin c'est ridicule ! Dis-lui que j'ai déjà déjeuné, que je ne peux absolument pas communier dans ces conditions !

Il traduit ; mais l'officiant ne s'avoue pas vaincu. Il parle encore. Seul un refus formel, brutal m'en débarrasse.

Je l'ai vexé ; tant pis ! Il n'avait qu'à ne pas insister de cette façon-là !...

Rubroucq, Rubroucq, où es-tu ?...

Je revis fort bien, maintenant, son récit de l'épiphanie : « Tous les prêtres s'assemblèrent avant le jour dans leur chapelle, frappèrent sur la table et se revêtirent de leurs ornements. Alors ils chantèrent longtemps en déposant l'encens dans la main de la reine qui le plaça sur le feu, puis ils l'encensèrent. La reine distribua des présents à

tous les prêtres, puis, tenant à la main une coupe pleine, elle fléchit le genou et nous demanda notre bénédiction ; et tous les prêtres chantaient à haute voix tandis qu'elle vidait sa coupe. Elle but encore et nous dûmes chanter à notre tour. Quand tout le monde fut à peu près ivre, on apporta de la viande de mouton, après cela du poisson, c'est-à-dire des carpes sans sel et sans pain. Ainsi jusqu'au soir. Et lorsque l'ivresse fit chanceler la reine elle-même, elle monta dans son chariot au milieu des chants et des hurlements des prêtres. »

Vin, mouton et carpes manquent ; mais le côté oripeaux-magasin-d'accessoires, le climat fantaisiste n'ont pas varié. Après l'atmosphère byzantine de l'Athos, sassanide de l'Avromân, préhistorique de Rowanduz, voici, chez ces moines du Khabbour, l'atmosphère gengiskhanide et tartare. Un beau cycle de résurrections !

Revenons à notre cérémonie : elle se traîne. Je prends des photos.

Après la messe, telle à Karakoroum l'épouse-reine de Mangou-Khan gratifiant ses moines, je verse au prêtre une offrande ; quoique modeste, elle va renflouer, j'en suis sûr, son denier du culte pour plusieurs mois !

Autre messe. Même décor. Partout des objets bizarres fleurant l'exposition surréaliste : cierges informes pendus à un clou et qui ressemblent à une matraque ou à une morve énorme. Sous verre, une pièce d'étoffe dont on ne voit pas bien la destination.

Pas de tabernacle : le prêtre sort ses ustensiles d'une serviette nouée aux quatre coins comme le baluchon du chemineau. Lui-même a un accoutrement de charlatan de foire, une sorte de grande dalmatique bigarrée en moire gris-bleu et un mantelet en damas rebrodé. Ses gestes sont bizarres ; il a toujours l'air de vouloir dire : « voilà où nous en sommes !... » Et le fait est que ce n'est pas brillant.

Les enfants de chœur hurlent, tandis que l'assistance hurle aussi de son côté des choses toutes différentes.

Le prêtre, qui sent fort l'homme chaste, sue sous sa dalmatique et s'éponge continuellement le front.

A travers la draperie d'andrinople rouge de l'iconostase on aperçoit les lumières des cierges : atmosphère de mauvais lieu marseillais.

Que de baisers dans cette liturgie ! On baise dès l'entrée une croix de bois, la main du prêtre, un cordon de sa ceinture, un coin de table (puis on agite quatre ou cinq petites clochettes de croquet suspendues à un cordon). En cours de messe on baise encore une croix dont on vous caresse le crâne ensuite. Puis on baise un livre dans une housse (Baisez ! C'est le livre du Christ ! me dit mon jeune guide.)

Pendant l'office, les servants, qui ont l'air de membres du Ku-Klux-Klan ou de francs-maçons en cérémonie, baisent sans discontinuer les pans de la dalmatique, en échange de quoi le prêtre leur baise la nuque ou le dessus de la tête (brave prêtre !).

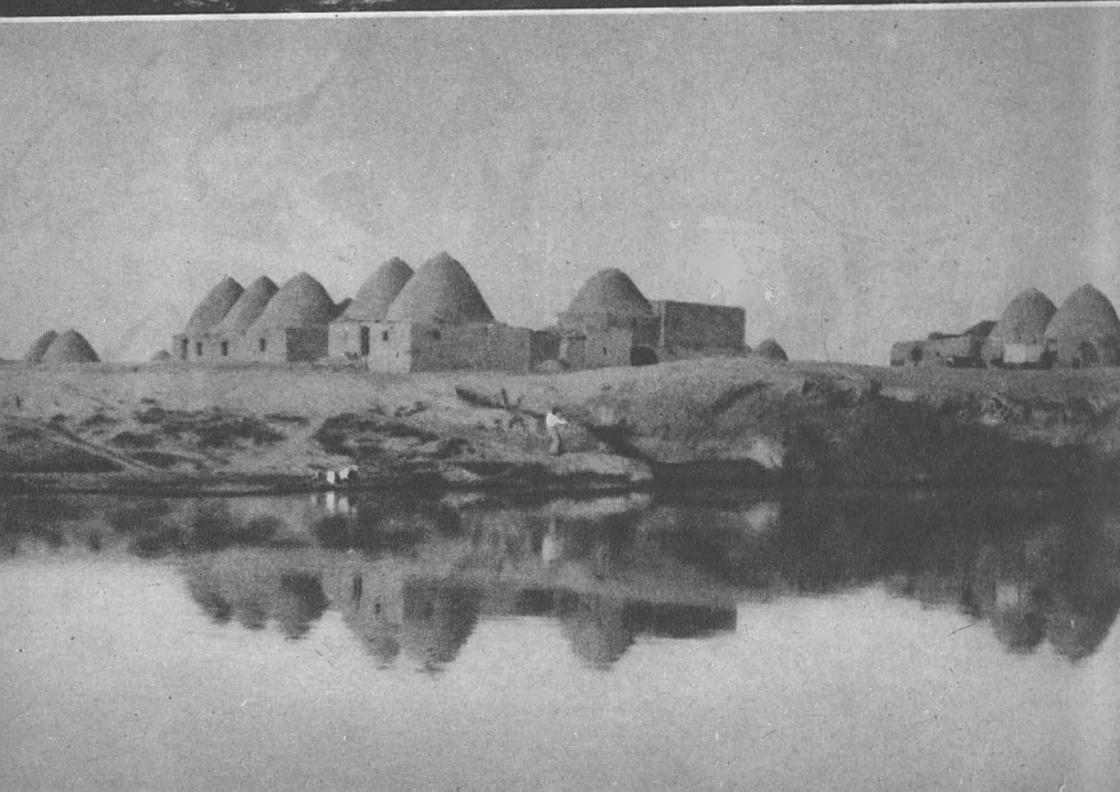
L'officiant a pour vous encore des gestes affectueux et charmants : il vous caresse les deux mains qu'on tient collées à plat l'une contre l'autre, comme font les orants des tryptiques, puis on se baise les pouces ensuite, opération que toute l'assistance répète entre fidèles.

On tire le cordon de l'iconostase. Apparaissent des niches primitives comme des entrées de four à pain, où l'on a déposé tout un lot d'accessoires étranges, des rats de cave, des chiffons, des bougeoirs en terre cuite...

Accoutrement des officiants : un prêtre est en chaussettes, celui qui sue sous sa dalmatique. Un autre a des pantalons kurdes énormes passés dans de gros bas de laine verte. Les diacres en robe blanche marquée d'une croix rouge, ont l'air, dans la demi-obscurité, de sortir de Quo Vadis.

Communion : petits bouts de pain que l'on met dans la bouche des enfants, qui se collent ensuite la main sur





les lèvres comme s'ils allaient vomir ; pour les adultes on les leur place dans les deux mains réunies en cuvette, après quoi ils boivent dans une sorte de compotier à pied en faux étain.

Ah ! Tous ces gosses en haillons, morveux, aux yeux morts, couverts de croûtes et qui viennent baiser les Evangiles avant vous !...

Ainsi, sur une trentaine de kilomètres le long du fleuve, s'échelonnent les dix-sept villages de la colonie, identiques, groupés en nids d'insectes dans cette lumineuse plaine de Djezireh, abrutie de soleil, plus sombre aux endroits irrigués, ailleurs craquelée comme un puzzle immense. De village en village, on marche sur de larges pistes poussiéreuses, toutes mâchées par le passage des troupeaux. Des traces de sabots y sont imprimées : celles des chèvres, comme de gros grains de café, celle des ânes, en forme de petits éperons ; et les empreintes d'un pied d'un enfant parfois s'y répètent à espaces réguliers. Les norias, au bord du Khabbour, grincent en montant l'eau dans les séguias. Dix-huit cents hectares défrichés sont maintenant mis en valeur.

Visiblement, rien n'a été négligé pour faire de cette colonie un établissement viable et prospère : cheptel, machines, semences, arbres fruitiers, tout leur a été fourni. On a tenu compte, dans l'établissement des colons, du regroupement des tribus, on a défoncé le sol au maximum avec des engins puissants. Bientôt pourraient s'étendre sur les bords du Khabbour des jardins plus riches encore que ceux de Damas, et s'il est donné un jour aux Assyriens dispersés de venir rejoindre leurs frères de Syrie, le foyer national que tous désirent serait près d'être réalisé. Mais sans doute reste-t-il encore à inspirer aux Assyriens eux-mêmes une ardeur au travail et une discipline qui semblent leur manquer.

Une littérature pittoresque, affichée dans les villages de la colonie, atteste leur mentalité : ce sont les notes que

*Les « Sources du Khabbour » à Ras-el-Aïn. « Fraîche oasis fort peu exotique, avec des saules argentés, un vieux moulin de pierre et un lac de cristal bien pâle. (P. 230.)*

*Maisons de réfugiés assyro-chaldéens au bord du Khabbour.*

multiplie l'excellent capitaine Vuilloud pour inculquer les bons principes à ses administrés. En voici quelques unes :

« Il faut vous habituer à travailler par vous-mêmes et pour vous-mêmes sans venir tous les jours quémander au capitaine les choses élémentaires de la vie courante... »

Conseils pour faire des provisions : « ...Le capitaine donnera l'exemple et fait déjà couper de l'herbe pour nourrir ses trois chevaux pendant l'hiver prochain. Il aura sa meule comme le plus humble travailleur assyrien. Faites des provisions en céréales, en bois, en foin si vous voulez que nos animaux nous donnent du travail, du lait, de la viande et nourrissent leurs petits. Allons ! Du courage, de la bonne volonté, mettons-nous résolument au travail ! »

Ou encore : « Il est rendu compte au Capitaine que des méchants laissent pâturer leurs troupeaux dans les champs ensemencés. Le Capitaine ne supportera pas cette négligence, qu'il qualifiera de « crime formidable ».

.....

« Dans quelques jours ce sera la saison de la plantation des arbres. Ces plantations ont une importance exceptionnelle. Il appartient à chaque village de se créer un centre coquet, riant, ombragé, afin d'y vivre avec plaisir... Pour stimuler et activer la bonne volonté de tous, le capitaine offrira une jolie cloche pour l'église du village qui lui présentera le premier avril de l'année prochaine les plus belles et importantes plantations, les mieux comprises, alignées, travaillées et irriguées.

.....

« Encore une fois le Capitaine recommande à tous les assyriens soucieux de l'avenir de leur famille, de profiter des derniers beaux jours de décembre pour semer, encore semer, semer davantage et par tous les moyens. Plus vous sèmerez, plus vous récolterez ! Que chacun travaille ! »

.....

« Les semailles sont terminées. Le Capitaine se fait un plaisir de remercier tous ceux qui par tous les moyens ont

contribué à l'ensemencement des terres. Il espère que Dieu, qui de là-haut voit tout, les récompensera de leurs peines en leur envoyant une récolte superbe qui leur permettra de regarder l'avenir avec un sourire de satisfaction. Quant à ceux qui par leur imbécillité ou leur paresse n'ont pas voulu travailler, n'ont pas voulu écouter les conseils maintes fois répétés, tant pis pour eux ! Ils ne récolteront que ce qu'ils ont semé, et ce ne sera que justice. »

En vérité ces gens sont amorphes. On ne peut attendre d'eux aucune initiative. En arrivant d'Irak, ils ne comptaient dans leurs rangs ni artisans, ni tailleurs, ni cordonniers, ni maçons. Il a fallu tout faire pour eux, construire leurs maisons, labourer leurs champs. Et aujourd'hui quand leurs norias sont faussées, ils sont incapables de les remettre en marche. La plupart étaient de simples bergers et même, pour une bonne part, des propres à rien ramassés dans les rues de Mossoul, enfants de réfugiés devenus mendiants professionnels, dont la mauvaise volonté découragerait les plus tenaces. On serait tenté de dire qu'ils ont fait de la mendicité une sorte de fonctionnariat...

En plus, le problème politique empêche les Assyriens de considérer le présent et d'aborder l'avenir avec la confiance et l'entrain indispensables à leur succès. Ils subissent encore l'amertume d'un immense désappointement ou plutôt d'une longue suite de déceptions. Trop de promesses leur ont été faites, qui n'ont jamais été tenues. Un de leurs proverbes dit : « Qui a été mordu par un serpent craint la corde ». Et les cruelles leçons de l'expérience ont entamé leur foi dans un avenir meilleur.

Depuis le jour où, pour avoir pris parti contre les Turcs, ils ont dû quitter leurs montagnes Hakkiari, ils ont marché sans cesse d'espoirs en déconvenues : la confiance qu'ils avaient d'abord mise dans les Russes s'est trouvée bientôt anéantie. L'accueil des Anglais, lorsqu'ils se livrèrent à eux en 1918, aggrava leur déception : ils pensaient

être reçus en alliés, et on les traita comme des réfugiés. Ils furent désarmés, parqués dans des camps. Après la guerre, persuadés que les Alliés, vainqueurs, les récompenseraient richement de leur aide, ils apportèrent à la conférence de la Paix un projet d'Etat assyro-chaldéen aux frontières si généreusement tracées qu'il ferait sourire si l'on n'avait eu devant les yeux l'émouvante misère de ce petit peuple. Toutes les promesses, les engagements, les bonnes paroles, les protestations de reconnaissance pour avoir protégé l'Empire des Indes, sont restés lettre morte. En s'installant en Irak ils croyaient se placer sous le drapeau de l'Angleterre et ils considèrent que l'Angleterre les a livrés aux Arabes. Lorsque la S. D. N. prit l'affaire en mains, ils crurent voir se lever une aurore nouvelle. Mais il fallut encore une fois déchanter. En réalité la S. D. N., que leur patriarche qualifiait dès 1920 d'« entité morbide », n'était pas à même de satisfaire toutes leurs aspirations, eussent-elles été raisonnables et justifiées. Aujourd'hui la nation assyro-chaldéenne est à nouveau déchirée, cernée de haines, et soumise à des états musulmans dont elle ne peut attendre ni compréhension ni bienveillance. Le représentant de l'un d'eux disait un jour : « Nous ne voulons plus de ces vipères ». Un autre de ces états a exigé que les assyriens ne stationnent pas à moins de cinquante kilomètres de ses frontières...

D'ailleurs les plus clairs symptômes, des incidents significatifs, des déclarations impudentes et imprudentes échappées à des fonctionnaires arabes peuvent aisément nous laisser prévoir l'avenir. Il convient de ne pas oublier la parole du Prophète : « O vous, les croyants ! Combattez les infidèles qui habitent votre voisinage ; qu'ils éprouvent toutes vos rigueurs ; frappez-les partout où vous les trouverez !... »

Avant de quitter la colonie assyro-chaldéenne du Khabbour, j'ai reçu du capitaine Vuilloud l'autorisation de fouiner dans les archives de la « capitale ». Au milieu de

ces notes, lettres, feuilles de recensement, qui attestent le labeur fourni pour donner aux Assyro-Chaldéens le foyer où leur peuple pourra enfin se reposer de ses misères, au milieu de tout cela j'ai trouvé un double de lettre dactylographiée adressée par le capitaine à un employé arabe qui s'était plaint à lui de ne pouvoir faire en voiture le recensement. « Mais, mon cher, répond le capitaine, si vous ne pouvez pas aller à Tell Nasri en auto, vous devez y aller à pied, et si vous ne pouvez pas y aller à pied, vous devez y aller sur la tête. Allons, Moussa, allons, mettez votre amour-propre dans votre poche et votre mouchoir par-dessus. Il ne s'agit pas de se disputer. Il s'agit de travailler en bon accord, tous. Il s'agit de faire son devoir toujours. Or ce n'est pas toujours facile de faire son devoir, et c'est là justement ce qui fait le charme de la vie. Lutter, lutter toujours et quand même en cherchant à faire du bien autour de soi, pour vivre honorablement et mourir de même. A bientôt, Mon Cher Moussa, et très cordialement. »

Voilà ce qu'écrivait un officier français, tout seul dans son bled, sans arrière-pensée de publicité. En retrouvant cette lettre au fond des archives de Tell Tameur, je me suis senti plus fier que jamais d'être Français. Le capitaine Vuilloud ne m'en voudra pas de mon indiscrétion ? Si j'étais quelque chose dans les huiles, je la ferais encadrer, sa lettre, et je l'afficherais dans toutes les écoles de France et même là où passent des grandes personnes...

« Il ne s'agit pas de se disputer. Il s'agit de travailler en bon accord, tous. Il s'agit de faire son devoir, toujours... »

## CHAPITRE XIII

### **Sous la tente de Mahmoud - Turquie Mer Noire - Le retour**

Nouveau séjour sous la tente, dans le campement de Mahmoud Pacha, au-delà de Ras El Aïn.

Mahmoud a la plus belle trogne de brigand qu'on puisse imaginer ; il fait même brigand de cinéma. Figure épaisse, ridée, enfouie sous les poils, encadrée par un keffiyé un peu vague, où perce un regard à demi voilé par les paupières, un regard dur, farouche, méfiant, sournois.. Il lui manque une escopette.

Toujours la même vie lente et paresseuse, parmi des troupeaux de chameaux et des cavales hennissantes. Longs bavardages sous la tente, petites tasses de café amer.

Une bonne note : dès qu'on entend un marmot crier dans la tente des femmes, quelqu'un se lève et va le faire taire. Le « chialeur international », ici, est muselé.

Joli mot d'Osman Hadjo Agha, jeune chef de la tribu des Everkan : « Je pense que Mahomet était une sorte de Mustapha Kemal... » (Il a été élevé chez les Jésuites.)

Osman Hadjo plaisante volontiers mais ne rit pas : « Serais-tu triste, Osman ? »

— Non, Jacques, mais un chef ne doit pas rire !

Osman se promène toujours accompagné de deux ou trois sbires en armes :

— Osman, ne peux-tu donc être jamais seul ?

— Que diraient les autres chefs s'ils me voyaient me promener sans serviteurs ?

Il a le regard sombre, des dents éclatantes, porte le turban et par-dessus sa longue robe claire un veston gris mauve. Il est noble et beau.

— Si nous allions ensemble, Osman, parmi les tribus des bords du Tigre ?

— Impossible ! Ce sont les ennemis de ma tribu !

Expressions françaises dont s'émaille, comme d'interjections, la conversation des indigènes :

— Qu'est-ce que c'est..., qui signifie : « Ah ! bien, zut, alors ! »

— C'est fini ! qui veut dire : « Et voilà finalement où nous en sommes ».

— Eh ! Pourquoi ? qui semble exprimer : « C'est tout de même malheureux ! »

Tous ces gens, les Kurdes de Djezireh, regardent les montagnes du Kurdistân turc comme une Terre Promise, avec ses fruits, ses vergers, ses cultures et la neige de ses sommets...

Retour par Alep et le Taurus Express.

Kurd Dagh. Après les Kurdes arabisés, les Kurdes turquisés. Les premiers portent la coiffure des Bédouins, ceux-ci le tarbouch. Un grand nombre parlent Turc. Tous méprisent les Arabes. C'est le dénominateur commun.

Le pays, massif montagneux qui a formé pendant des siècles l'avancée de la forteresse d'Antioche, est très accidenté, tantôt taillé dans le calcaire marneux, tantôt dans le basalte. Des traces d'anciens volcans donnent au paysage par endroits une silhouette auvergnate.

Sur les versants pierreux poussent des buissons, des chênes verts, des oliviers, des vignes, un semis d'arbustes.

Il y fait une chaleur lourde. Les moustiques y foisonnent et la fièvre, partout, règne.

Ces Kurdes aujourd'hui sédentaires, venus pour la plupart au temps de Selim qui les avait exilés, mènent une vie laborieuse, rustique, fière aussi.

Une secte cruelle, celle des Mourouds, maintient dans le pays une certaine effervescence. Ces fanatiques musulmans, nés d'une réaction anti-laïque après que furent prises les mesures anti-religieuses de Mustapha Kemal, méconnaissent toute autorité, sous prétexte de religion, et obéissent aveuglément à leurs chefs. Tels les « Assassins » du Moyen-Âge.

Tout récemment, dans le pays, ils se sont livrés à des atrocités abominables contre des malheureux qui ne partageaient pas leurs opinions. Ils leur ont coupé tous les membres un à un, puis le nez, la langue, les oreilles, arraché les yeux... Nous connaissons cela.

Retour par la Turquie.

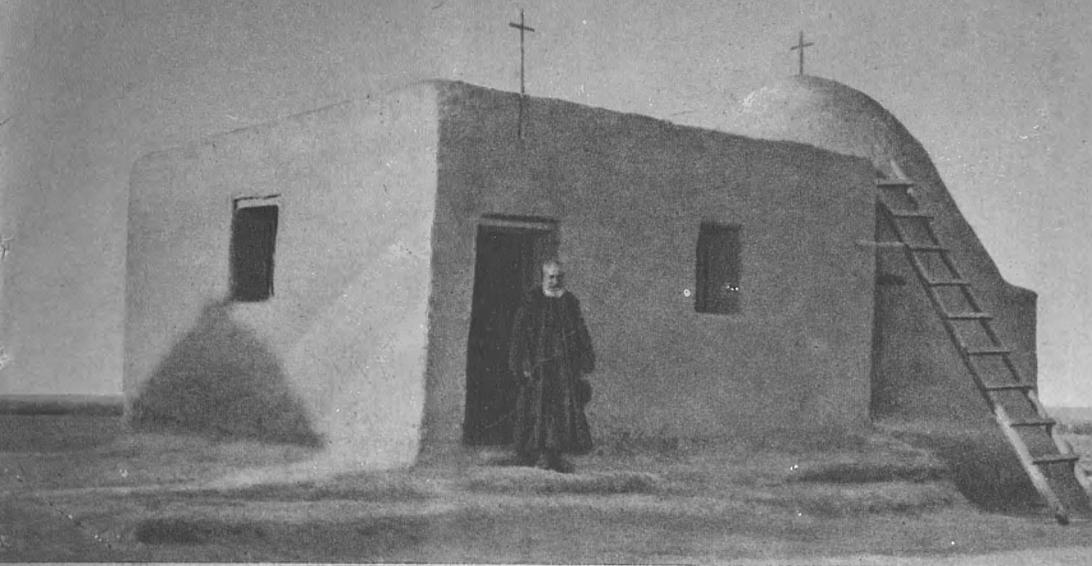
Fevçi Paça ; gare turque ; arrêt.

Soldats turcs habillés en toile de bâche avec des empiècements aux genoux et aux coudes, ravaudés de partout. Certains ont des facies d'esquimaux. Têtes plates, petits yeux, patte d'oie au pli de la paupière, pommettes saillantes. Ils n'ont pas de chemise et transpirent à même leur veste.

Ces gens sont cordiaux : ils font de grands efforts pour parler dans votre langue. Mais on ne sait jamais s'ils parlent français ou turc.

Café turc de plein air : quelques chaises de cuisine, des tables en bois blanc trop basses de ceinture pour qu'on puisse s'asseoir devant, deux ou trois ampoules dans le feuillage.

Wagons de troisième classe en Turquie, pleins de graines de pastèques, de pipis d'enfants et de vomi. Ou au contraire d'une propreté éblouissante.





Départs de trains : les voyageurs ne sont pas habitués aux horaires exacts. Ils arrivent sur le quai quand le train démarre : on passe les enfants par les fenêtres du wagon, on saute sur le marchepied et souvent les bagages, les colis, les ballots d'édredons et la chèvre restent en rade.

Malatya, Sivas, Samsun. La Mer Noire, — « Kara Deniz ».

Petits ports de la mer Noire : des maisons blanches dans la verdure sombre des forêts de noisetiers, rapiécée par endroits de champs clairs.

Trébizonde. Petite ville grecque aux ruelles en pente, pavées de pierres inégales. Des portails au fronton grec s'ouvrent sur de petites cours intérieures garnies de treilles.

En bas de la muraille des Comnènes, drapée de lierre noir, nasille Tino Rossi. O Mithridate, ô David Comnène, dernier empereur de Trébizonde, devant qui Mahomet II fit décapiter ses sept fils avant de le supplicier lui-même, vous fallait-il encore ce dernier outrage ?

Trébizonde, à la fin de son empire, était un emagnifique cité qui s'avancait majestueusement dans la mer. Les poètes turcs l'avaient comparée à un paon qui baigne son cou dans l'onde et qui étale sa queue sur la terre. Après sa destruction par les Goths, les Comnènes en avaient fait la perle incomparable de la Mer Noire.

Mahomet conquit alors ce dernier bastion byzantin. Après l'odieux supplice de l'empereur détrôné et de ses fils, il fit jeter leurs corps sur une plage déserte de la Marmara, entre le Château des Sept Tours et la grève de San Stefano, pour qu'ils y devinssent la proie des corbeaux et des vautours. L'impératrice Hélène, épargnée à cause de son sexe, alla, vêtue d'une chemise de toile grossière, mendier une bêche chez les paysans de San Stefano pour donner une sépulture, malgré la défense du Sultan, à son mari et à ses fils. Pendant toute une journée elle creusa

pour accomplir ce pieux devoir. Lorsque le soleil commença de décliner, elle s'assit sur la dernière tombe, celle de l'Empereur, et y mourut, de fatigue et de chagrin.

Trébizonde a connu encore une fois, pendant la guerre de 14-18, les horreurs des massacres et de l'incendie. De là partirent ces interminables colonnes d'Arméniens promis à la mort et à la servitude, que les Turcs poussèrent devant eux, à travers les montagnes couvertes de neige du Kurdistan, jusque dans les plaines de l'Euphrate.

**Bas-peuple turc** : ces gens se fichent de vous avec une outrecuidance insensée ; ils vous montrent du doigt en se tordant de rire, sans la moindre vergogne.

**Bien orientaux** : ils vous parlent en turc et on ne les comprend pas ; alors, ils hurlent, et moins on comprend, plus ils gueulent !

Dans l'ancienne forteresse des Comnènes, une terrasse en avancée sur la mer donne asile à un restaurant. Un orchestre y joue des mélopées turques ; des chanteurs et des chanteuses psalmodient leurs mélodies absurdes et nostalgiques. On y boit l'arak en écoutant, dans les silences, clapoter la mer contre les bastions de l'ancien empire. La nuit bleue qui descend apporte les souffles salés du large et les frais arômes des forêts. Douceur de vivre, tu t'es réservée des refuges où il fait bon encore ne penser à rien et laisser couler doucement les heures. Mais comme il faut aller loin les chercher !...

Bateau vers Stamboul ; parcours dans l'entrepont du « Guneysou ».

Une drôle de compagnie... Des émigrants, des clochards, des chiffonniers... Tous d'un sans-gêne, d'une indiscretion, d'un culot ! On est perpétuellement à la merci de recevoir une giclée de melon, une peau de raisin crachée

de plein fouet ou le fond d'un verre. Et on vous bouscule, on vous tripote, on vous parle dans le nez... Le soir il faut s'étendre parmi les détritits, les crachats, les mégots, les croûtes de fromage et les cheveux coupés (car ils se coupent mutuellement les cheveux pendant la journée); et les meilleures places sont déjà prises. On est serré les uns contre les autres. La nuit, comme il fait froid, ils se retournent sans cesse, se recroquevillent, se collent contre vous, dans l'ardeur d'un rêve vous passent un bras sur le corps, toussent, éternuent, crachent. En plus, par suite d'on ne sait quelle imperfection, le pont est sujet à de fréquentes inondations, et au beau milieu de la nuit, dans l'obscurité, branle-bas général, la moitié des passagers qui a le derrière dans l'eau refluant sur l'autre moitié qui, plus heureuse, est encore au sec.

De braves types, au total, chez qui la politesse est moins faite de courtoisie pure que de solidarité. Trop aimables même, parfois, ils vous offrent des raisins dans le fond de leur casquette graisseuse ou des noisettes que, par gentillesse, ils ont cassé avec leurs dents.

Par moments ils s'injurient sans mesure. Salaud ! Cochon ! Vendu ! Notaire ! Maquereau ! Deux secondes après ils tapent la carte ensemble.

Au milieu de cette cour des miracles, un personnage de mine plus réservée, discret, sympathique. Je m'approche : il a des fers aux pieds et aux mains, et est fixé à la rambarde.

On lui délie les poignets au moment des repas...

Sous l'échelle métallique qui mène au pont supérieur, une table sert à la fois de lavabo, de buffet, de desserte. De la crotte tombe quand monte un client. Et la table se trouve dans le courant d'air des latrines ; ainsi l'odeur d'entrepont est complète.

Tout près de moi, quand je casse la croûte, un vieux se lave les pieds au robinet où je vais tendre mon gobelet.

Nous avons embarqué des moutons à Samsun. Dans

une chaloupe où je m'endors, leur odeur me monte aux narines ; et il y a aussi des coqs qui chantent. Alors je rêve que je suis à la campagne...

Ces gens sont d'ailleurs honnêtes. Je peux laisser mon sac, mon appareil de photo : ils n'y touchent pas.

Ils chantent volontiers. L'un d'eux manie un petit violon étroit qu'il tient comme un violoncelle, et il chante, en branlant sa tête renversée, les yeux clos, le masque douloureux. « Non, je ne peux pas, je souffre trop », semble-t-il dire. Mais sans doute est-ce une chanson d'amour toute simplette, toute bête.

Mes co-passagers roulent de vieux mégots dans du papier hygiénique, pour se faire des cigarettes. Et même lorsqu'on leur en offre de véritables, ils les roulent pendant une demi-heure.

Le Bosphore. Les pêcheurs-vigies, grimpés en haut de mâts à échelons, surveillent le passage des poissons.

Thérapie. Les Ambassades, les yachts, les hors-bords, les amies chères que je retrouve. Kilissi, les maisons de bois au bord de l'eau. Rives vénitiennes au pied de collines pelées tâchetées par endroits de forêts sombres.

Istanbul. Pèlerinages, rêveries...

Deux itinéraires de retour s'offrent à moi : le sud, Alexandrie, la Tripolitaine, la route romaine, la Tunisie, les palmiers, le soleil, ou bien l'Europe Centrale, le Danube, les villes-musées, les clochetons tournés comme des pions d'échecs...

J'hésite et je sais bien que c'est là le bonheur — le bonheur qui n'est ni désir, ni satiété, mais possibilité.

J'opine pour le Nord.

Costumes bulgares qui vous consolent d'un seul coup de toute l'ignominie vestimentaire des Turcs : manches

flottantes des hommes, corsages bigarrés, coiffures en épis de blé des femmes.

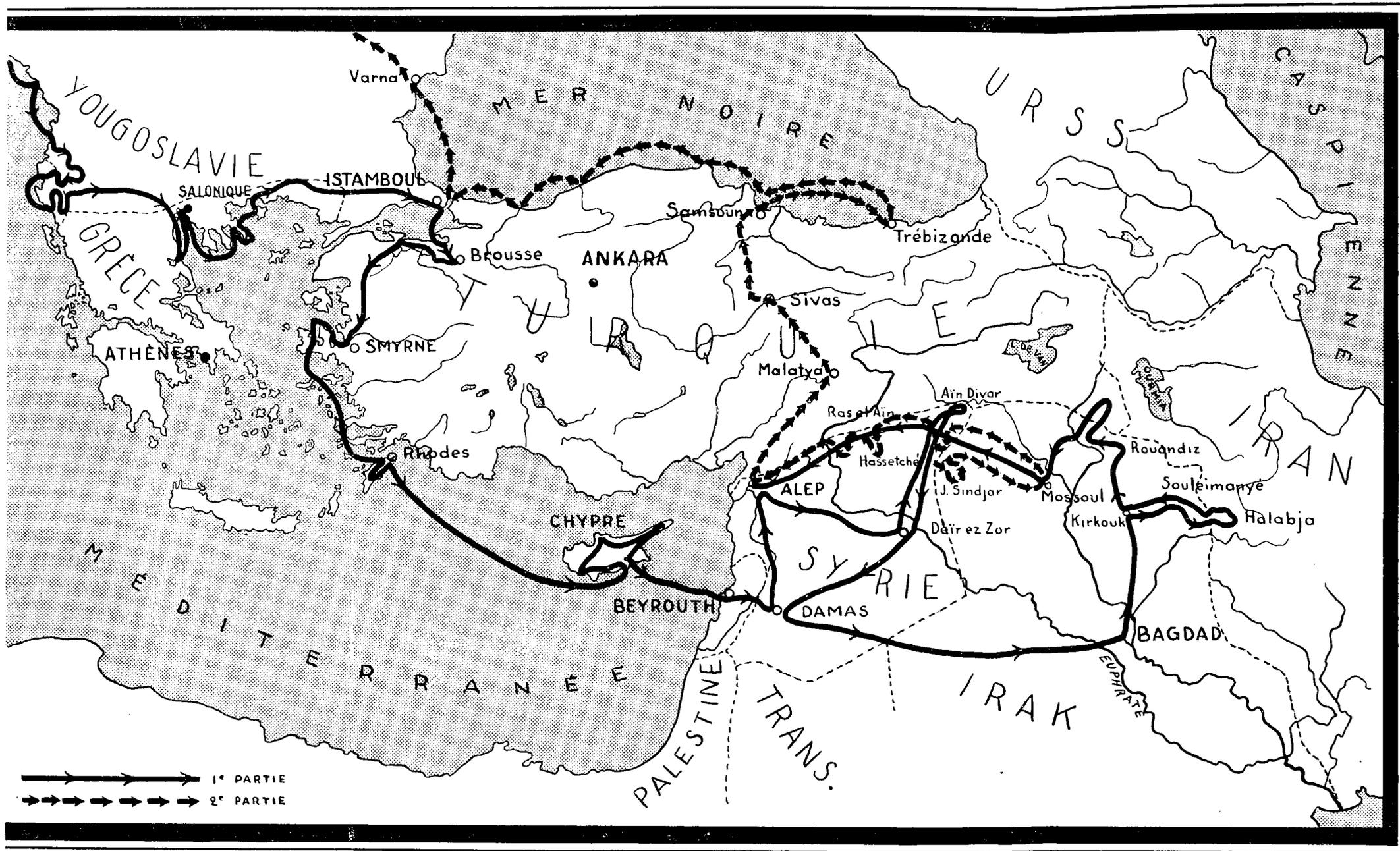
Roustouck sur le Danube. Comme le train arrive tard et que je renonce à trouver un hôtel, je m'écarte de la ville pour passer une nuit de plus à la belle étoile. Malheur ! Des policiers m'arrêtent. Ils ne parlent que bulgare — a-t-on idée ! Et ils me collent au gnouf. Une fois encore je suis un espion. J'en prends l'habitude...

Cela ne durera pas : le lendemain vers midi, je suis élargi. Mon bateau, sur le Danube, part dans quelques minutes pour Budapest...

Perle du Danube, dans quel état, hélas ! te retrouverons-nous ?

Vienne. Linz. Berlin. Cologne. Liège. Paris.

Ici se terminera notre voyage sur le plus bel itinéraire du monde : les Tuileries, le Louvre, le Pont des Saints Pères, l'Institut, l'Hôtel Fersen avec sa façade rose, la rue Bonaparte et ses antiquaires, St-Germain des Prés, mon tout petit village, et la fleuriste qui me voyant passer avec mon sac sur le dos me salue de la tête et me dit, en français : « Avez-vous fait un bon voyage ? » et m'appelle par mon nom.



→ → → → → 1<sup>re</sup> PARTIE  
 - - - - - 2<sup>e</sup> PARTIE

ITINÉRAIRES DE JACQUES SOUBRIER

## Table des Matières

Chap.	I. — Bosnie — Albanie — Grèce .....	5
—	II. — Le Mont Athos .....	27
—	III. — Constantinople — Brousse — Rhodes — Chypre .....	47
—	IV. — Damas — Le Bec de Canard — Pre- mières aventures .....	71
—	V. — Bagdad .....	85
—	VI. — Babylone — Khadimain — Kirkouk... ..	108
—	VII. — Les Kurdes — Sulaïmanyieh — Ha- labja .....	122
—	VIII. — Aventures iraniennes .....	142
—	IX. — Rowanduz — Une rencontre incro- yable .....	171
—	X. — Aventures turques — Maladie — Mossoul .....	182
—	XI. — Les Yezidis — En prison — Mossoul — Sous la tente .....	204
—	XII. — Les chrétiens nestoriens .....	221
—	XIII. — Sous la tente de Mahmoud — Turquie — Mer Noire — Le retour .....	246

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES DES  
IMPRIMERIES RÉUNIES  
DE CHAMBÉRY  
EN FÉVRIER MCMXLVI



# LES EDITIONS J. SUSSE

## NOUVEAUTÉS :

F. DE NUSSY

CARAVANES

J. HUREAU

PLEIN AIR ET CAMPING

R. MATHERON

LES COMPAGNONS DE LA NEIGE

LILY SERGUEIEV

MON VOYAGE A PIED

J. LAURENT LEFÉBURE

LE SKI FACILE



### *Collection Voyages et Aventures*

Le Niger en kayak, de H. Lhote - Routes, Risques, Rencontres, de L. Sergueiev - A pied en Birmanie, de G. Fouquet - Virage autour du Minaret, de R. Andrault - Savanes et Forêts, de J. Soubrier - Les surprises du Kurdistan, de F. Balsan - Forêts vierges, de P. Coudun - A travers toundras et glaciers, de Romanovsky - La Route de l'Ouest, de O. du Puigadeau - Quand l'or était vivant, de J.-P. Lebeuf, etc.

### *Collection Tous les Sports*

De la boxe - La femme et le sport - Les athlètes sur le stade - Cycliste 100 % - De la course cycliste - Pelote basque - Du rugby - La voile, etc.

### *Collection Toute la Nature*

Alimentation et Plantes sauvages - Les Plantes utiles - Les Plantes médicinales - Les arbres de nos forêts - Champignons - Fleurs des prés - Fleurs des bois - Oiseaux - Petits animaux

### *Collection du Sextant*

Chantons au vent - Chantons le travail (3 vol.) - Les belles chansons de France - 350 chansons anciennes

### *Collection de la revue Camping*

Camping - Canoë - Kayak - Alpinisme - Ski - Spéléologie - Orientation - Secourisme - Jeux (4 vol.) - Cyclotourisme, etc. (40 vol. parus)

### *Collection Grands Mazins et Dionniets*

Suffren - Dupetit-Thouars - Charcot - Bougainville - Jean de Vienne - Brazza - de Grasse - Rose de Fréycinet, etc. par G. de Raulin

CATALOGUE SUR DEMANDE : 3 FRANCS

13, RUE DE GRENELLE, PARIS - VII